





Library
of the
University of Toronto



[Antal Dumont]





THÉORIE

DU LUXE.

PREMIERE PARTIE.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

THÉORIE DU LUXE;

OU

TRAITÉ

DANS lequel on entreprend d'établir que le Luxe est un ressort non-seulement utile, mais même indispensablement nécessaire à la prospérité des Etats.

Le superflu, chose très-nécessaire.

Volt. Mondain.

PREMIERE PARTIE



M. DCC. LXXI.

Dans l'Avertissement on a omis à la page xiiij une phrase entiere qu'il est nécessaire de rétablir : c'est à la ligne 2 , après les mots à son Auteur ? qu'elle doit être placée.

On prononce parmi nous sur un écrit profond avec aussi peu d'examen que sur un roman frivole.

TABLE DES CHAPITRES DE LA PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *LES Principes de l'économie politique ne peuvent avoir tout leur effet que dans les grands Etats. Par conséquent quand on veut raisonner en général sur les matieres d'économie politique , il faut les envisager sous le rapport qu'elles ont avec les intérêts d'un grand Empire; & c'est ainsi que le Luxe doit être considéré pour être bien apprécié ,* page 1

CHAP. II. *La grande étendue d'un Etat opérant sa prospérité, à la faveur des vrais principes de l'économie politique , principalement par les productions que le travail peut tirer d'un grand territoire, le premier objet du Législateur doit être d'encourager le travail. Le goût du Luxe est le ressort qui répond le plus efficacement à cette vue : lorsque la sureté personnelle & celle de la propriété des biens est solidement établie ,*

31

CHAP. III. *L'homme est constitué de manière à pouvoir subsister des productions spontanées de la terre. Cependant le goût du Luxe est de l'essence de l'homme. Sans ce goût les sociétés ne fleuriroient & n'existeroient même pas. Développement de cette vérité,* 45

CHAP. IV. *Le bonheur porte sur des bases positives, & ne dépend point de l'opinion. Il consiste dans l'étendue des jouissances. Le bonheur d'une nation n'existe que par le bonheur des individus qui la composent. Plus les individus acquièrent de moyens de jouir, plus ils sont à portée d'être heureux, & plus l'Etat dont ils font partie, acquiert de richesses, de moyens de toute sorte; en un mot de puissance. Par une conséquence nécessaire, la maxime la plus sacrée d'un bon gouvernement doit être de favoriser tout ce qui tend à multiplier les jouissances de ses sujets; non-seulement parce que leur bonheur en dépend, & que le gouvernement doit tendre à leur plus grand bonheur: mais encore parce que tout ce qui au-*

gmente le bonheur des sujets augmente
la puissance de l'Etat, 72

CHAP. V. *L'homme & les sociétés politiques doivent leur bonheur & leur puissance aux arts. Les productions des arts, & par conséquent toutes les choses dont l'homme fait usage au-delà des présens spontanés de la nature, sont du Luxe. L'utile, le commode, l'agréable, sont des variétés absolument du même genre. Le pain & les inventions relatives à la guerre, sont du Luxe. Développement de cette proposition. Elle n'effarouche que parce qu'on a des préjugés contraires. Définition du mot Luxe,* 105

CHAP. VI. *Le sens primitif du mot latin Luxus, confirme la définition qui a été donnée du mot Luxe au Chapitre précédent. Le mot Luxe a parmi nous fondamentalement, comme chez les Romains, la signification pure & simple de jouissances superflues. Les dictionnaires françois, qui ont défini le mot Luxe, ne sont pas opposés à cette assertion. Les*

iv TABLE DES CHAPITRES.

productions des arts ne donnant que des jouissances superflues , ces productions sont des choses de Luxe. Les sociétés devant leur bonheur & leur puissance aux productions des arts, le Luxe est donc utile. En effet les peuples , qui en ont le plus , sont les plus puissans , 123

CHAP. VII. *Les détracteurs du Luxe ne s'entendent pas eux-mêmes ; ils appliquent arbitrairement le mot Luxe , qualifiant de Luxe des choses du même genre que celles qu'ils ne qualifient pas ainsi. Examen de leur sentiment. Vaines objections contre le Luxe. Les adversaires du Luxe ne l'attaquent point dans sa véritable universalité. L'opulence & la puissance d'une nation procedent de ses dépenses ,* 149

CHAP. VIII. *Discussion du sentiment de quelques Economistes modernes par rapport au Luxe. Un bon Gouvernement doit diminuer ses dépenses pour que ses sujets ayent du Luxe. Cette maxime est préférable à l'esprit des Loix somptuaires. Heureux effets du Luxe ,* 171



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

L'INFLUENCE du Luxe sur la prospérité des Etats donne lieu à une de ces questions sur lesquelles on s'est exercé presque dans tous les temps, sans avoir encore pu trouver des résultats assez frappans pour accorder tous les sentimens.

L'ÉCLAIRCISSEMENT de ce point capital ne sçauroit cependant être mis au nombre des problèmes insolubles. C'est par les hommes que le Luxe existe. Ses

effets s'operent sur eux & par eux. Il est donc possible de suivre les effets du Luxe depuis leur origine jusqu'à leur terme ; & par conséquent de parvenir à les apprécier exactement dans leurs différens degrés. C'est ce que l'on entreprend de faire ici.

SI c'étoit un objet de pure curiosité que de sçavoir ce qu'il faut penser du Luxe par rapport aux Corps politiques , on n'auroit jamais songé à traiter une matiere sur laquelle jusques ici tant d'Ecrivains ont vainement prétendu fixer les idées. L'incertitude d'obtenir un meilleur succès auroit détourné d'un pareil dessein. Mais les sentimens qui

P R É L I M I N A I R E. vij

peuvent s'établir sur le Luxe ont des conséquences graves. Elles intéressent la prospérité de l'Etat. Dès-lors on remplit le devoir d'un bon citoyen en essayant encore de porter le flambeau dans les ténèbres dont cette matiere est obscurcie.

EN effet ; si le goût du Luxe cause les désastres qu'on lui impute , il est essentiel de manifester les pernicieuses conséquences de ce goût si clairement , que de toutes parts on s'élève contre le Luxe, & que l'on prenne les mesures les plus efficaces pour l'étouffer ; mais si le Luxe est un ressort nécessaire sans lequel tout languiroit, comme M. Melon & plusieurs au-

tres l'ont pensé, on ne sçauroit mettre cette vérité dans un trop grand jour , afin qu'on se garde d'attaquer le Luxe ; puisque le détruire feroit tarir la source de l'opulence & de la force publique.

UNE observation frappe l'esprit au premier coup d'œil que l'on jette sur cette matière. Dans la théorie l'opinion commune est contraire au Luxe ; dans la pratique tout le monde s'y livre. Dans tous les temps ce sont les Poètes , les Orateurs , les Moralistes qui communément ont le plus décrié le Luxe ; & communément aussi ce sont les Hommes d'Etat qui l'ont appuyé. Parmi les Ecrivains , ceux qui se sont

déclarés contre le Luxe ont tous été des personnes éloignées de l'administration , ou dont les études n'avoient nul rapport avec l'économie politique. Au contraire ceux qui ont parlé en faveur du Luxe ont presque tous eu quelque part au maniement des affaires publiques , ou ont fait de l'économie politique leur étude principale.

SI le Luxe est funeste , comment les Hommes d'Etat , qui par leur place sont à portée d'en bien observer les suites , l'ont-ils favorisé , lors même qu'ils ont le plus voulu le bien ? Si le Luxe est funeste , comment depuis le temps qu'il regne , les malheurs

DISCOURS

qu'on lui impute & qui devroient frapper tous les yeux , n'ont-ils pas par-tout fait sentir la nécessité d'y renoncer ?

MES méditations sur le Luxe me déterminent à le croire utile , malgré les raisons dont on appuie l'opinion contraire. Mais en proposant mes idées , j'ai la juste défiance qui sied si bien à quiconque combat un sentiment presque généralement reçu. Le Public prononcera. Faut-il le prévenir que l'examen de mes principes demande une grande attention , & sur-tout exige que l'on se dépouille de préventions ? Les vérités les plus claires n'échouent que trop souvent contre l'enthousiasme & l'habitude.

PRÉLIMINAIRE. xj

C'EST une tâche pénible que d'avoir à déraciner d'anciens préjugés. Il n'est donné qu'aux hommes d'une excellente nature de pouvoir être détrompés sur les idées qu'ils ont long-temps regardé comme certaines, & qu'ils ont avouées hautement. Combien n'en voit-on pas qui sont, pour ainsi dire, identifiés avec leurs opinions ! Ils ne peuvent s'en détacher ; leur cerveau dur est modifié pour jamais. Loin de se prêter aux rayons d'un jour nouveau qu'on leur fait luire, leur orgueil s'offense : leur sang s'échauffe ; ils s'irritent contre ceux qui veulent les éclairer ; & la peine qu'on prend pour les ra-

mener au vrai, ne sert qu'à les confirmer dans leurs sentimens.

AU premier exposé d'un système pour lequel on a de l'opposition , il vient communément à l'esprit une foule d'objections qui paroissent tranchantes , péremptoires & qu'une légère discussion dissiperoit entierement : c'est de quoi l'on ne se défie pas assez. Pour reconnoître la vérité , pour ne pas la rejeter , en croyant rejeter l'erreur , il faut se recueillir , méditer , ouvrir toute son intelligence. Suffit-il d'une lecture superficielle & rapide , où l'on ne met que quelques heures pour bien juger d'un Ouvrage de raisonnement , qui peut-être a

PRÉLIMINAIRE. xiiij
coûté des années de réflexion à
son Auteur ?

IL est déplorable que notre Nation soit si inappliquée. Sa légèreté nuit infiniment à ses progrès. Les affaires publiques ne prospèrent en aucun pays qu'en raison des lumières générales du Peuple qui l'habite. Les Ministres sont pris du milieu de leurs concitoyens : ils n'apportent dans les places qui leur sont confiées que le degré de développement où l'esprit est parvenu dans leur Nation.

D'AILLEURS un homme soutient mal par ses seules forces une grande administration. De

quelques dōns qu'on le suppose pourvu, ce fardeau surpasse trop sa portée. Accablés sous les détails, arrêtés à chaque pas par la complication des matieres, manquant de temps & de connoissances, les Ministres sont forcés d'emprunter des idées. Ils ne peuvent les prendre qu'autour d'eux. Quelles idées reçoivent-ils, quand ceux qui les environnent ne sçachant rien de sérieux, vivans dans une inattention continuelle, sont vuides de génie & d'instruction?

U N Ministre de même que tout autre homme ne peut être sûr de la justesse de ses idées. Tout système est incertain, jus-

qu'à ce que son ensemble & chacune de ses parties ayent été mûrement considérées par un million de têtes ; & qu'enfin la généralité des gens en état de réfléchir l'approuve. La foiblesse de l'homme , dans les opérations intellectuelles comme dans les choses physiques n'est compensée que par l'union d'un très-grand nombre d'hommes.

Mais une nouvelle considération prouve combien il importe qu'une Nation soit éclairée pour être bien gouvernée. Mettez à la tête des affaires un homme d'un génie fort au-dessus de son siècle ; sa Nation ne profitera pas de toute la supériorité de lumières accordée à cet homme. Pour que les

vues d'un Ministre réussissent , il faut que le mérite de ses vues soit senti ; il faut que la pluralité les adopte ; & les hommes n'adoptent que ce que leurs connoissances les mettent en état d'approuver , ou du-moins que ce que leurs connoissances ne les déterminent pas à rejeter.

IL est par-là de l'intérêt même d'un bon Gouvernement que la nation qu'il conduit soit très-instruite pour qu'elle ne se câbre pas mal à propos. A quelque point qu'un Souverain ait la raison de son côté , jamais il n'est assez puissant pour triompher des opinions dominantes , fussent-elles préjudiciables , s'il les attaque ouvertement.

vement. Le peuple sent alors toute sa force! Il sent qu'on ne peut rien sur lui que par lui; & la résistance qu'il oppose devient un obstacle insurmontable. Le peuple, dans tous les pays, est, pour l'autorité qui le régit, un Corps formidable, contre lequel se brisent toujours les téméraires qui ne craignent pas de le heurter.

AUSSI voyons-nous que par-tout les Nations se gouvernent elles-mêmes. Le sentiment général règle par-tout l'administration. La voix publique, lorsqu'elle s'élève, tantôt inspire l'autorité, tantôt la détourne ou l'arrête.

Sous le Gouvernement le plus absolu , où le peuple paroît n'être qu'un vil troupeau d'esclaves , où il paroît n'avoir point de volonté , le despotisme ne s'exerce que par le consentement de tous. Dans un pareil Etat les esprits sont montés à trouver de l'avantage dans la servitude. C'est leur façon de voir. Autrement la scene changeroit de face. En veut-on la preuve ? Que l'on observe avec quelle facilité ce peuple anéanti en apparence renverse ses Maîtres au premier mécontentement.

QUAND un Etat est habituellement mal régi , que la Nation ne s'en prenne donc pas à

ceux qui gouvernent. Le mal vient tout entier de sa propre négligence. C'est qu'elle ne s'occupe point assez de ses intérêts. C'est qu'elle ne se met point en peine de diriger en quelque sorte ses Directeurs , quoiqu'elle le puisse & quoiqu'il le faille. L'avantage commun demande l'avis de tous , la surveillance de tous.

L'INJUSTICE des Peuples est extrême. Ils veulent que leurs affaires aillent bien , & ils ne veulent pas s'en mêler. Pense-t-on que les affaires publiques demandent moins de soin que les affaires domestiques ? Est-ce parce que les premières sont d'une plus grande conséquence qu'on croit

moins risquer à les abandonner ?

UNE Nation qui néglige les matieres publiques , se délaisse pour ainsi dire elle-même ; elle renonce à la prospérité , pour se jeter au-devant de l'oppression & du malheur.

L'ÉTUDE de l'économie politique est-elle donc un labyrinthe inextricable ? point du tout. Il n'y a peut-être pas dans cette science trente vérités majeures à connoître. Si l'on s'appliquoit sérieusement à pénétrer les matieres qui intéressent l'administration, elles seroient toutes éclaircies en moins d'un siecle. On auroit alors des axiômes , au lieu de questions ; & chacun étant guidé

par des principes certains , reconnus , l'impéritie ni l'infidélité ne pourroient nuire au bonheur public.

L' O U V R A G E que l'on présente ici n'est pas une lecture d'agrément. On a cru ne devoir s'attacher qu'à bien développer la question & à réunir tout ce qui pouvoit conduire à sa solution. Après s'être rendu maître du fonds , autant qu'il a été possible , on s'est uniquement occupé de la méthode & de la clarté. La difficulté de la tâche n'a laissé ni le courage ni la force de donner d'autres soins à la forme. La sécheresse & les longueurs sont pardonnables dans un Ecrit où l'on a dû

facrifier tout à l'évidence : *Ornari res ipsa negat, contenta doceri*. Le mérite de penser juste s'achete par des peines. Il faut s'armer contre la fatigue & l'ennui presque inséparable de tout examen profond.

SI les éclairs du style , les traits rapident éblouissent , séduisent au premier moment , ils ne convainquent pas. Ils laissent de l'obscurité , de l'incertitude dans l'esprit. C'est l'exposition soignée , la discussion scrupuleuse , la réunion complète des raisons qui seules constituent une démonstration victorieuse.

PUISSÉ-JE ne m'être point égaré en traitant mon sujet ! si j'ai bien vu : si j'ai levé le voile qui

P R E L I M I N A I R E. xxiiij

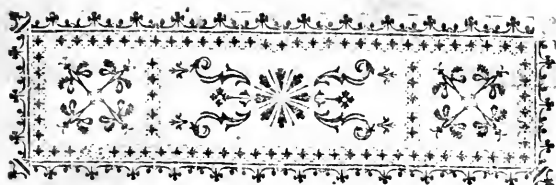
cache la vérité , j'aurai mérité de la patrie & des hommes. Quels droits n'ont pas à notre reconnaissance ces génies créateurs à qui l'on doit les inventions diverses qui répandent tant d'agrémens dans la vie & fondent la puissance des Peuples ! Celui qui chasse de la terre une erreur ne fait pas moins pour l'intérêt de l'humanité que l'inventeur d'un instrument utile. Il a son rang marqué parmi les bienfaiteurs du monde.

T I T R E flatteur & préférable à toute autre récompense ! l'ambition de l'acquérir est belle. C'est la seule que la philosophie approuve , & que nourrisse en soi un homme qui pense de son être

avec dignité. Je l'avoue : j'ai osé lui donner entrée dans mon cœur. En m'occupant de rectifier les idées sur le Luxe , je me suis permis l'espoir de contribuer pour ma part au bien de mes semblables.

CET attrait m'a soutenu au milieu des ronces dont l'ignorance & les préjugés hérissent de toutes parts la carrière où je me suis engagé. Car quelque difficile qu'il soit pour nos foibles yeux de découvrir le vrai ; il est plus difficile encore , après l'avoir trouvé , de dissiper les fausses lueurs dont tant d'esprits superficiels & louches ne cessent de l'obscurcir.

THÉORIE




THÉORIE DU LUXE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LES Principes de l'économie politique ne peuvent avoir tout leur effet que dans les grands Etats. Par conséquent quand on veut raisonner en général sur les matieres d'économie politique, il faut les envisager sous le rapport qu'elles ont avec les intérêts d'un grand Empire ; & c'est ainsi que le Luxe doit être considéré pour être bien apprécié.

 A prospérité complete & durable d'un Empire paroît dépendre de deux points fondamentaux, d'un domaine vaste,
I. Partie. A

bien ramassé, & d'une constitution sage.

DE ces deux conditions , sans la réunion desquelles un Etat ne sçauroit jouir d'une prospérité permanente & complete , l'étendue des domaines est la principale.

LE bonheur d'un peuple & sa puissance sont en raison de l'état des arts & des progrès de l'esprit chez ce même peuple. Les jouissances privées , la force publique dérivent de ces deux sources. Mais les facultés de l'intelligence ne se développent , les arts ne naissent , ne se perfectionnent , ne deviennent familiers & communs , que parmi un très-grand nombre d'hommes qui communiquent beaucoup entre eux , & qui ont à leur disposition beaucoup de substances & de matieres diverses , par le moyen desquelles ils peuvent mettre en exécution les inventions de leur génie.

OR une nation ne peut être très-nombreuse & en l'état de se procurer

d'une maniere certaine beaucoup de substances diverses , qu'autant qu'elle possède un très-grand pays.

IL faut donc avant tout qu'un Etat soit vaste , pour qu'il jouisse d'une prospérité complete.

LA grande étendue d'un Etat opere d'ailleurs physiquement sa conservation & la continuité de son bonheur. La contagion ne l'infecte jamais en totalité. Se manifeste-t-elle en un canton? Ce canton est aussitôt assisté de toutes parts. Les malades sont servis, les remedes, les alimens , toutes sortes de secours abondent. On atténue le mal par mille précautions; on l'empêche de s'étendre. Combattue par des soins intelligens & par des efforts dont un grand peuple est seul capable , la malignité de l'air s'use & se dissipe avant d'avoir fait beaucoup de ravages; & les pertes, que la premiere attaque a causées , sont promptement réparées par les contri-

butions des autres provinces, fans que leur aifance en fouffre. Le contingent de chacune , quoique léger , produit une maffe confidérable.

IL en eft de même des difettes que chaque année quelques cantons éprouvent tour-à-tour tantôt fur une production , tantôt fur une autre. Elles ne font point fenfibles dans un grand Etat. La nature a une mefure réglée de dons qu'elle ne retient jamais. Elle les répand fur la face de la terre. Mais, dans le partage qu'elle fait de fes biens, elle ne s'affujettit pas à une telle précifion que chaque année ramene pour chaque lieu la même diftribution. C'eft dans le produit d'une fuite d'années que l'on reconnoît la conftance & l'égalité de fes bienfaits. Elle verfe l'abondance fur un pays voifin de celui qu'elle frappe de ftérilité ; & ce dernier à fon tour recueillera les plus riches moisfons, tandis que dans l'autre on

aura labouré les guérets infructueusement. Lorsque les récoltes manquent en quelque lieu d'un grand Empire, les travaux du reste de ses provinces, étant payés d'une heureuse fécondité, suffisent à la consommation de la totalité. Sans sollicitude de la part du Gouvernement, sans magasins publics, par le seul effet d'une communication libre & facile, on n'y connoît ni disette ni grande cherté. On ne peut y éprouver ces calamités que par les manœuvres du monopole, ou par les vices d'une administration qui, coupant, pour ainsi dire, l'Etat en petites parcelles, le prive du bénéfice de son étendue.

DANS la guerre cette même étendue fait le salut de l'Etat.

QUE l'on considère le grand nombre d'hommes, de chevaux, &c. qu'elle peut nourrir; l'immense quantité d'armes, de munitions de guerre & de bouche qu'elle peut fournir; & que

l'on juge de la force d'une pareille masse ! Car la puissance, qui résulte de la réunion d'un certain nombre d'hommes & d'une certaine quantité positive de moyens, ne doit pas s'estimer seulement par le produit additionné de la force de chaque individu & de chaque moyen, comme *deux & un font trois*. On ne doit pas dire *cent* hommes unis ont cent fois plus de force qu'*un*. La proportion de l'avantage, que cent hommes réunis ont sur un seul, est bien supérieure à leur rapport numérique. La progression de la puissance, quand le nombre des hommes & la quantité des moyens augmentent considérablement, est infinie ou au moins incalculable.

IL n'y a point d'armée si nombreuse qu'on la suppose, tant qu'on ne sortira pas des bornes du vraisemblable, qui puisse envahir tout-à-coup un grand Empire. La surprise d'une irruption soudaine, le succès même de quelques

campagnes , ne fuffifent point pour l'affujettir. Tandis que l'aggreffeur, voulant profiter du bonheur de fes premiers efforts, cherche à s'établir dans les provinces dont il s'est ouvert l'entrée, on ramaffe des forces puiffantes dans celles où il n'a point pénétré. Ces forces, qui peuvent être cent fois renouvelées, tombant fur un ennemi qui s'affoiblit chaque jour par l'éloignement où il est de fon pays, le culbutent & le chaffent à la fin honteufement. L'Etat étoit détruit s'il n'eût confifté que dans les parties de l'Empire dont l'aggreffeur s'étoit emparé. Il est fuvé : par ce qu'il lui reftoit encore de grandes provinces qui ont fourni des troupes nombreuses; parce que, maître encore d'un grand terrein, il y a trouvé des reffources pour fusciter inceffamment des obftacles aux progrès de l'ennemi, & que l'aggreffeur, arrêté par tant d'oppositions, a ufé fa fortune & fon pouvoir avant que l'attaqué ait été épuifé.

A INSI, pour qu'un Etat jouisse d'une prospérité complète & durable, il faut qu'il soit vaste.

IL est vrai que les avantages, attachés à la vaste étendue d'un Empire, n'existent, pour ainsi dire, qu'en germe dans son sein, si l'efficacité d'une sage constitution ne les fait point éclore.

IL en est des plus vastes domaines comme du champ d'un simple particulier ; *tant vaut l'homme*, dit-on, *tant vaut la terre*. C'est la constitution du gouvernement d'une nation qui fait les hommes ce qu'ils sont ; & ce sont les hommes qui, selon leur *valeur*, réduisent en acte, réalisent les forces qu'une nation peut tirer de l'étendue de ses possessions.

ON a vu les plus grands Etats détruits par une poignée d'hommes. Cinq à six mille Tartares ont conquis la Chine ; quatre à cinq cens Espa-

gnols ont exterminé les Péruviens & les Mexiquains ; trente mille Macédoniens ont renversé l'immense Empire des Perses. Quelle est la cause de ces événemens qui paroissent tenir du prodige ? l'inertie des principales facultés de l'ame & du corps , occasionnée dans les vaincus par le régime auquel ils obéissoient ; & le développement , l'activité habituelle de ces mêmes facultés , produits dans les vainqueurs par la maniere dont ils vivoient , ou dont ils étoient gouvernés.

QUELQUES auteurs prétendent que les grands Empires sont voués au despotisme par une suite nécessaire de leur étendue. C'est soutenir qu'un Empire ne peut jouir à-la-fois d'un vaste domaine & d'une bonne constitution de gouvernement. Car le despotisme est moins un gouvernement qu'une dévastation graduelle , une oppression continuelle.

L'IDÉE, que les grands Empires ne peuvent être gouvernés que despotiquement , semble beaucoup plus fondée sur l'exemple des grands Etats qui existent & qui ont existé , que sur une évidence bien manifeste qu'il y a nécessité que les grands Empires soient ainsi gouvernés. Pourquoi la grandeur d'un Empire ne pourroit-elle s'allier avec une autre constitution de gouvernement que l'autorité arbitraire ? Tout dans un Etat dépend des loix qui y sont instituées. La force des loix , loin de s'affoiblir par le nombre de ceux qu'elles régissent , s'accroît par leur multitude. Une fois admises , elles s'emparent des opinions ; elles subjuguent & le législateur & les sujets ; & dominent comme des divinités invisibles avec un ascendant d'autant plus assuré , d'autant plus irrésistible , qu'il s'exerce sur une nation plus nombreuse.

POUR décider que telle ou telle con-

dition d'un Etat exclue nécessairement une bonne constitution de gouvernement , il faudroit avoir épuisé toutes les manieres dont on peut combiner les établissemens d'une bonne constitution , sans en avoir trouvé qui s'adaptât à cette condition. Hé ! connoît-on assez la science de constituer un gouvernement politique , pour décider qu'un grand Empire ne puisse avoir un bon gouvernement ?

TOUTES les formes de gouvernement qui ont existé jusqu'ici ont été calculées pour de petits peuples ; & sont devenues d'autant plus mauvaises , que dans l'origine elles étoient mieux conçues. Car l'effet de leur sagesse a été le progrès des nations qui vivoient sous leur influence ; & ce qui convenoit à un peuple naissant ou foible , ne lui est plus propre quand il a pris un grand accroissement.

DE-LA vient que par-tout le droit

public est incertain , & que les loix fondamentales perdent de leur vigueur à mesure que l'Etat s'aggrandit. Les peuples suivent aveuglément d'anciennes erres que d'anciens succès ont accréditées. Ils ne se doutent pas que les embarras successifs , où ils se trouvent perpétuellement , proviennent de leur fidélité pour des maximes qui ne leur conviennent plus. On naît sous un gouvernement tout établi. On ne songe pas à l'examiner , à le comparer avec les circonstances qui sont survenues ; & la science de la législation fondamentales , c'est-à-dire , la science la plus importante de toutes , ne profite pas des progrès de l'esprit humain. Elle est encore chez presque toutes les nations dans sa première enfance.

LES raisons sur lesquelles le Descartes de la politique , M. de Montesquieu , établit qu'un grand Empire suppose une autorité despotique dans ce-

lui qui gouverne , n'ont pas de solidité. Il feroit aisé de les réfuter , & de démontrer , même par les faits , que le despotisme n'est pas une suite nécessaire de la vaste étendue d'un Empire. Cette discussion , qui feroit longue , n'est pas de mon sujet. Ce qu'on vient de dire suffit pour établir que ce n'est pas une contradiction dans les termes, que d'admettre un grand Empire bien constitué.

J'AI dit que , sans le secours d'une constitution sage , un Etat ne retire pas de ses possessions le fruit qu'il peut en retirer. Mais , à quelque point que les avantages attachés à la vaste étendue d'un Empire dépendent d'une bonne constitution de gouvernement , il faut convenir qu'ils ne feroient point produits dans un petit Etat par le mérite de la constitution , quelque excellente qu'elle fût.

LES meilleures loix , la plus habile

administration , ne rendront jamais un Etat ni pleinement florissant , ni certain de sa destinée , tant que son Domaine sera petit ou morcelé. Les révolutions qui surviennent chez ses voisins influent sur sa prospérité , sur son existence. Il suffit d'un effort de peu de durée pour l'affervir. Il est envahi , détruit en une ou deux campagnes. L'intempérie des saisons peut causer , par les maladies épidémiques & par la famine , des ravages irréparables , ou capables au-moins de l'abattre pour long-tems. La nature n'y a pas tout son jeu. Les sciences ni les arts soit de la paix soit de la guerre, ne s'y élèvent jamais à la perfection , & même ne s'y multiplient point.

L'EXEMPLE des Grecs , qui nous servent encore de Maîtres dans tant de choses , ne combat point cette these. Les Grecs étoient à la vérité partagés en petits Etats. Mais ces

Etats , la plûpart réunis sous l'autorité des Amphyctions en un seul corps politique , tous liés les uns aux autres par l'identité du langage , de la Religion , par une idée de confraternité , communiquoient incessamment entre eux , d'autant plus que presque tous étant situés près ou le long des côtes de la mer , la navigation leur en donnoit la facilité. Ils ne formoient réellement , à bien des égards , qu'un même peuple très-nombreux dont les possessions s'étendoient depuis la Sicile & l'Italie jusqu'aux côtes de l'Asie. C'en est assez pour expliquer les progrès de cette nation célèbre dans les arts & dans les sciences.

L'ITALIE , à qui l'on doit la renaissance des lettres & des beaux arts , & qui les a cultivés avec tant de succès , est à-peu-près dans le même cas que la Grece.

UN petit Etat absolument détaché ,

& ne faisant corps avec aucun autre ; mais placé près d'un grand Etat , peut se distinguer en profitant des découvertes & des lumieres de ses voisins. Il n'en est pas pour cela moins vrai que le développement de l'intelligence & le perfectionnement des arts dépendent de la communication fréquente d'un très-grand nombre d'hommes entre eux ; & que cette communication ne peut avoir lieu, avec une efficacité complete, que dans un grand Etat ou parmi des hommes en grand nombre , qui , quoique partagés en sociétés particulières , ne laissent pas d'avoir assez de rapports communs pour ne former en quelque sorte qu'un seul & même peuple qui occupe beaucoup de pays.

L'EUROPE ni même l'Asie ne sçauroient fournir d'exemple concluant contre cette opinion. Les peuples policés ont trop de liaisons ensemble pour que les lumieres d'une nation ne s'étendent

s'étendent pas sur une autre. On n'appréciera bien le sentiment, qu'on établit ici, qu'en séparant par l'imagination un Etat de tout ce qui l'entoure ; & qu'en le supposant parfaitement isolé. On concevra sans peine alors qu'une nation, qui n'occupe qu'un petit terrain, doit s'anéantir avec le tems, ou rester éternellement dans la foiblesse & dans une sorte d'abrutissement.

« ELLE doit s'anéantir » : parce qu'elle n'a ni défenses ni ressources contre les fléaux du ciel, dont aucun canton n'est exempt dans une longue suite d'années. Si par hazard elle se conserve : « elle doit rester dans la foiblesse & » dans une sorte d'abrutissement » : voici pourquoi. Un petit Pays n'a pas beaucoup de productions de différente espece. La nature n'y est pas variée. Outre cela la population n'y sauroit être considérable ; & parmi un petit nombre de personnes, il ne peut y

avoir un grand nombre de diverses sortes d'esprits. Il ne peut non plus sortir un grand nombre d'idées d'un petit nombre de têtes. Or , c'est la variété des objets qu'on a sous les yeux & des phénomènes dont on est témoin ; c'est le secours mutuel que les diverses sortes d'esprits se prêtent & le concours d'une multitude d'idées , qui conjointement opèrent le développement & les progrès de l'esprit humain.

AJOUTEZ à cela que la nécessité de pourvoir aux besoins de la vie , difficile à satisfaire dans une grande société , aiguillonne l'esprit , en accélère les productions , & toujours avec d'autant plus de force que les sociétés sont plus nombreuses , parce qu'alors la concurrence dans tous les genres étant plus grande , il faut plus d'efforts pour obtenir l'objet de ses desirs. C'est ainsi que les animaux qui ne sont point chassés , & qui vivent sans inquiétude , sont

stupidés ; au lieu que les animaux de la même espèce , qui sont chassés , imaginent des ruses , prennent des précautions , acquièrent en quelque sorte de l'esprit.

LES faits s'accordent là-dessus avec le raisonnement. Les petites îles éloignées de tout continent sont toutes désertes. Dans celles qui sont plus grandes , où l'espèce humaine s'est conservée sans pouvoir multiplier beaucoup , les hommes méritent à peine qu'on les distingue des brutes. Dans les grands continents , par-tout où les naturels vivent de chasse , de pêche , en un mot de recherche , genre de vie qui ne permet pas à un grand nombre d'individus d'habiter le même canton , ils sont presque sans idées. Quand on a pénétré dans le nouveau monde , on n'a vu des commencemens d'arts , des notions d'ordre , quelques connoissances , que chez les Peuples qui , placés sur un sol

fertile & très-vaste , avoient pris goût à la culture des terres , & qui , ayant par-là des vivres en abondance , étoient devenus très-nombreux.

LES principes de l'économie politique , dont le corps forme ce que l'on appelle la constitution d'un Etat , ont une vertu fécondante qui fait éclore toutes les possibilités de la nature ; & qui , agissant sans cesse sur ce qu'elle a engendré , fait que ses productions se multiplient les unes par les autres , & qu'elles deviennent causes de mille productions d'espece différente. Mais cette vertu ne déploie son énergie qu'autant que le pays sur lequel elle agit en est susceptible par son étendue & par la qualité de son sol , c'est une étincelle qui enflamme un grand bûcher , ou qui s'éteint faute de matiere.

LA bonté de la constitution du gouvernement peut cependant faire qu'un petit Etat , environné de nombreux voi-

ains dont il tire parti , jouisse d'une certaine opulence ; qu'il recule successivement ses limites , & les porte au loin à la faveur de conjonctures heureuses ; mais ce sera seulement lorsqu'il aura acquis une grande étendue , que son sort sera véritablement fixé , & que sa prospérité sera parfaite & constante : s'il continue d'être bien conduit.

UN grand Empire bien ramassé , d'une seule piece pour ainsi dire , ayant une bonne constitution , & par conséquent étant habituellement bien administré , ne peut être conquis ni même entamé. Les sciences & les arts y fleurissent. Les esprits y sont éclairés. L'industrie s'y exerce sur les terres & sur les produits de toute nature. L'effort de tant de travaux dirigés avec intelligence enfante incessamment l'abondance , les commodités , les plaisirs , la puissance. Cet Empire est heureux au

dedans , redoutable au dehors ; & , comme nulle force étrangere n'est capable de le renverser , sa prospérité est aussi solide que complete.

CONCEVEZ un petit Etat , & concevez-le aussi bien gouverné que ce grand Empire. Comparez-les ensemble. S'agit-il de guerre ? Quel appareil du côté du grand Empire ! Que de machines , de troupes , de munitions ! Que d'art , de moyens , de ressources ! Au contraire , que de foiblesse du côté du petit Etat ! Il est à la merci de l'autre. Envisageons - les dans la paix. Le grand Empire étale un vaste spectacle où l'on découvre en mille scènes différentes les prodiges du génie : édifices magnifiques , découvertes des hautes sciences , chefs-d'œuvres des beaux arts , ouvrages immenses en canaux , en chemins , qui paroissent surpasser les forces humaines. On y voit une multitude innombrable de gens qui

vivent commodément dans l'abondance au milieu des agrémens de la vie , & à qui des jouissances variées à l'infini , offrent leurs douceurs : tout-à-la-fois aiguillon & délassement des travaux. Le petit Etat ne présente qu'un aspect dénué d'éclat ; un peuple dont les jouissances simples , bornées au nécessaire , sont le fruit de l'attention , de la peine & de l'épargne. La constitution est également bonne dans ces deux Etats. Tous deux sont au comble de prospérité où dans leur sphere ils puissent atteindre. Cependant quelle différence dans leur situation !

IL faut donc pour qu'un Etat jouisse d'une prospérité complète & durable , non-seulement qu'il ait une bonne constitution , mais encore une vaste étendue.

IL ne s'agit pas de ce système qu'un Etat doive sans cesse tendre à s'aggrandir , & que l'ardeur des conquérans ,

qui , comme Alexandre , trouvent la terre trop petite pour fatifaire leur ambition , foit juftifiée par la politique. Tout a des bornes : & ces bornes font marquées dans chaque chofe par l'objet même de la chofe. Quel objet rend une vafte étendue intéreffante pour un Empire ? C'eft fa confervation & fa profpérité. Comment la grandeur de l'étendue opere-t-elle ces effets ? C'eft comme on vient de le dire ; 1°. d'une maniere directe , par la quantité de productions diverfes qu'elle peut donner , par le nombre d'hommes qu'elle peut par conféquent nourrir , pourvoir ; & d'une maniere indirecte , par le perfectionnement des arts , la multiplication des connoiffances & le progrès des lumieres dans tous les efprits : circonftances qui naiffent feule-ment de l'exiftence d'un grand nombre d'hommes raffemblés & pourvus abondamment de matieres de toute nature. 2°. En réduifant à des calamités paffa-

geres & bientôt réparées , les malheurs d'une guerre, les désastres de la contagion & de la stérilité c i causeroient l'entiere ruine d'un petit Etat.

L'OBJET est donc rempli , & par conséquent l'Empire est assez vaste ; lorsque par son étendue il ne peut pas craindre , à en juger par les événemens connus jusqu'ici, qu'un volume d'air infecté qui apporte une épidémie mortelle , couvre jamais à la fois une partie considérable de ses domaines ; ou que la stérilité frappe jamais en même tems un assez grand nombre de ses provinces , pour que les provinces épargnées ne pussent suffire aux besoins de celles qui seroient maltraitées ; ou enfin que , si, dans les premieres campagnes d'une guerre , ses ennemis , par une suite des variations ordinaires de la fortune, lui ont enlevé du terrain : l'Empire ne se trouve plus des possessions assez grandes pour être en état d'opposer une

nouvelle résistance & d'attendre de meilleurs succès.

UN Empire dont l'étendue est dans les proportions qu'on vient d'énoncer , & qui joint au bénéfice de son étendue celui d'une constitution bien combinée, se suffit à lui-même , ne dépend que de lui. Il ne craint ni les malheurs de ses voisins ni leur bonheur. Il souhaite même leur prospérité. Les fléaux les plus terribles ne lui portent point d'atteintes irréparables. Si quelque chose peut durer toujours , il doit être éternel.

C'EST-là véritablement un Empire : & c'est seulement dans un tel Etat que le développement naturel des effets de l'économie politiques'opere entierement. Le physique dans les petits Etats ne peut répondre à toute l'action des principes d'une bonne économie. Cette action est gênée par l'influence des relations qu'ils ont avec leurs voisins. Ainsi , quand on veut raisonner en général sur

les matieres d'économie politique , il faut indispensablement les envisager sous le rapport qu'elles ont avec les intérêts d'un grand Empire. Autrement on les jugé mal. Puisque , toute idée générale ne pouvant porter , pour être bien fondée , que sur le cours naturel des choses en pleine liberté , c'est seulement dans les Etats d'une grande étendue que les principes de l'économie politique , ne rencontrant point d'obstacle ni dans le sol ni dans les circonstances du dehors , peuvent avoir un libre & plein effet.

ON ne peut se décider sur la qualité d'un systême politique en lui-même , que par l'influence de ce systême sur un grand Empire. La spéculation ni même la pratique ne fournissent pas de motifs suffisans pour conclure d'une maniere absoluë pour ou contre une maxime appliquée au gouvernement d'un petit Etat. Quelque avanta-

geuses ou defavantageuses qu'en soient les suites dans ce petit Etat , on doit la ranger dans la classe des cas particuliers : & non en former une regle générale ; jusqu'à ce qu'appliquée au gouvernement d'un grand Etat, elle ait été reconnue pour bonne ou pour mauvaise , selon le bien ou le mal qu'elle y produiroit.

L'EXAMEN des principes qui conviennent à un petit Etat ; exige que l'on donne autant d'attention à ses relations qu'à la nature même des objets que l'on examine ; & l'on se détermine dans son administration moins par la vue du mieux intrinseque que par la vue du mieux relatif que sa position comporte. Chaque Etat de cette espece demande un système propre , accommodé spécialement à ses circonstances, & mobile au gré des événemens.

P O U R établir sur un sujet quelconque une façon de penser invariable, il faut le

dépouiller des circonstances accessoi- res, & s'arrêter seulement sur ses propriétés essentielles. A ce titre, pour approfondir une question d'économie politique, & la résoudre en un axiome certain, on voit qu'il est nécessaire d'en considérer le sujet par rapport à ses effets sur un grand Etat puissant par son propre territoire, indépendant de tout, & où l'entendement n'ait à consulter que le fond même des choses.

LE vrai moyen d'apprécier exactement le Luxe, est donc d'en observer les conséquences dans un grand Etat. C'est-à-dire de le considérer en lui-même dans ses effets naturels, tels qu'ils se succèdent dans les sociétés politiques : lorsque les hommes & les choses sont comme la nature les fait le plus communément, & que nulle circonstance particulière, soit morale, soit physique, n'altère le cours de ces effets. Le Luxe sera examiné dans le présent écrit sous ce point

de vue. L'espece de la question en fait une loi , & c'est une satisfaction , un juste motif d'encouragement pour un François , en traitant en général une matiere d'économie politique , de sentir que les résultats de son travail s'appliqueront directement à l'Etat dont il fait partie. Car l'étendue de la Monarchie Françoise la met fans doute au nombre des grands Empires.



C H A P I T R E I I.

LA grande étendue d'un Etat opérant sa prospérité, à la faveur des vrais principes de l'économie politique, principalement par les productions que le travail peut tirer d'un grand territoire, le premier objet du Législateur doit être d'encourager le travail. Le goût du Luxe est le ressort qui répond le plus efficacement à cette vue : lorsque la sûreté personnelle & celle de la propriété des biens est solidement établie.

LA grande étendue d'un Empire étant le principal fondement de sa puissance & de sa prospérité ; & la grande étendue n'étant essentiellement la base de la puissance & de la prospérité d'un Empire, que par la quantité de productions diverses que le travail peut en tirer, l'intérêt le plus pressant d'un grand

Empire est évidemment d'animer ses sujets au travail.

LA nature facilite cet objet par la diversité qu'elle a mise dans ses productions, par les besoins qu'elle a donnés à l'homme, par l'intelligence dont elle l'a doué, & par le goût qu'elle lui inspire pour toutes les sortes de jouissances analogues à son être.

CELA posé, le Législateur, après avoir assuré au travailleur de la manière la plus sacrée la jouissance pleine du fruit de ses idées & de son travail, doit pour première règle laisser l'effort le plus libre à l'industrie du travailleur & à la fantaisie du consommateur, sans autre restriction que de borner en certains cas mûrement pesés & plus rares qu'on ne le croit communément, les achats de production étrangère.

VOYONS ce qui doit résulter de cette maxime, & pour en apprécier les
les

les effets dans un Empire , transportons-nous aux premiers tems où la réunion d'un grand nombre de petites nations , auparavant éparfes & sauvages , auroit commencé à le former , comme on en a l'exemple dans celui des Incas.

ON s'occupe d'abord dans cet Empire de pourvoir aux premiers besoins. C'est pour cet objet que l'industrie s'éveille. L'assurance de jouir du fruit de son intelligence & de ses sueurs anime le travail , & bientôt on a d'abondantes provisions. Bientôt aussi le cultivateur intelligent & laborieux , qui recueille sur ses champs d'amples moissons de diverses sortes , regorge de denrées. Il en possède au-delà de ce que les besoins simples de la vie en demandent pour sa famille & pour lui. Il n'a presque point encore donné d'extension à ces premiers besoins. Son activité va donc se

ralentir. Il bornera ses soins à une moindre production pour ménager ses peines, & pour n'avoir point autour de lui des amas inutiles.

CERTES l'assurance pour chacun de conserver le prix de son labeur est une condition capitale, sans laquelle toute émulation s'éteint. Mais il est une autre condition également capitale, sans laquelle l'émulation ne naît pas. C'est l'espérance en travaillant d'obtenir un produit qui satisfasse. L'homme refuse ses efforts & son industrie lorsqu'il n'espère pas en retirer un salaire qui lui convienne ; comme lorsqu'il craint qu'on ne lui enlève le fruit de ses peines. Ces deux cas sont les mêmes pour lui. Il ne travaille que pour jouir.

CE sont les arts qui par leurs productions peuvent seuls offrir au travail une récompense qui l'excite. Un Empire naissant, tel que celui que nous

supposons, n'a point cette ressource. Il ne connoît qu'un petit nombre d'arts grossiers dont le secours ne s'étend qu'aux choses les plus nécessaires. Les arts n'éclosent point en foule. Ils s'engendrent les uns des autres avec le tems & au sein d'un commencement d'abondance qu'ils augmentent à leur tour. Il faut les attendre. Jusque-là l'émulation, manquant d'un attrait assez puissant, n'a point toute son intensité.

LE cultivateur ne trouvant point à échanger ses grains, ses bestiaux superflus contre des jouissances quelconques qui le dédommagent de ses soins, Nul doute que, surchargé de son abondance, il ne préfère les douceurs du loisir à la vie active que demandent des entreprises étendues. Il diminuera ses cultures, ses nourrisrages, tous ses travaux. Dès-lors le jeu de la machine politique n'augmente plus. L'Etat demeure

bien en deçà du degré de puissance & de prospérité où il peut parvenir.

LE Gouvernement vient au secours de la société. Il entreprend des ouvrages publics qui , requérant beaucoup de bras , font naître une multitude de consommateurs utiles. Il pourvoit à la sûreté des frontières , en fortifiant les lieux convenables suivant la mesure des connoissances dont il peut faire usage. Il s'occupe de faciliter les communications , en construisant des chemins , des canaux. Il élève de vastes édifices où l'utilité le demande. Il forme des établissemens nécessaires au bien commun.

CHAQUE chef de famille est imposé, selon les terres qu'il possède , pour sa cote part dans la contribution générale à la dépense qu'entraîne l'exécution de ces projets. L'espérance des fruits, que ces dépenses bien dirigées doivent rap-

porter , empêche le laboureur de regretter ce qu'il lui en coûte. Il continue avec ardeur ses opérations rurales. Il augmente ses défrichemens.

M A I S enfin les canaux , les chemins , les fortifications , les édifices , les établissemens publics , tous ces objets ont des bornes. D'ailleurs on suppose ces entreprises conçues avec sagesse , exécutées avec économie , sans quoi , loin d'être un aiguillon à l'émulation , elles l'étoufferoient entierement , en ne laissant plus voir les impositions qu'elles occasionneroient , que comme des spoliations. Car , on l'a dit , il n'est point dans le caractère de l'homme de se livrer au travail , dès qu'il imagine que ses peines ne tourneront point à son profit.

S I ces entreprises ont été sagement conçues & sagement conduites , dès lors on voit éclater les bons effets qu'on

s'en promettoit. Le travail , à l'abri de toute incurtion de la part des étrangers par la sûreté établie sur les frontieres , n'est nulle part interrompu. La facilité du transport multiplie les débouchés. Elle augmente la consommation , en facilitant les échanges. Qu'arrive - t - il ? La production étant par-là vivement encouragée , on éprouve de nouveau une abondance excessive qui embarrasse. L'ardeur diminue ; & par une suite du principe incontestable que les hommes n'aiment point à se fatiguer sans dédommagement , l'on resserre la production dans les bornes de la consommation.

LES besoins naturels de l'homme consommant moins que son travail ne peut produire , & l'impulsion donnée par les entreprise de l'Etat cessant avec l'achevement de ces entreprises ; voilà donc , si d'autres ressorts ne soutiennent

point l'activité, les progrès de l'Etat arrêtés pour toujours, quoique ses progrès puissent être portés beaucoup plus loin.

L'ETAT devroit même en peu de tems descendre du point où l'exécution de tant de travaux l'avoit élevé. Car, les ouvrages entrepris étant achevés, les consommations de tous genres qu'exigeoit leur confection, cessent aussitôt; & comme il n'y auroit plus lieu à employer le même nombre d'hommes ni la même quantité de matieres, le Gouvernement n'auroit plus de motifs pour continuer les mêmes impositions. Il les supprimeroit. Il ne pourroit les continuer sans porter les sujets au soulèvement ou au découragement. Ainsi chaque cultivateur réduiroit ses opérations en proportion de la remise qui lui seroit faite. La production par-là devenant moindre, la population décroît pareillement.

MAIS au milieu des mouvemens d'un grand peuple occupé sans cesse, la liberté la plus pleine laissée à l'industrie du travailleur & à la fantaisie du consommateur ; l'assurance la plus solide donnée à la propriété du fonds & du revenu ont produit leurs fruits naturels. L'esprit s'est développé. Les arts se sont multipliés : ils ont animé tous les goûts. Par-là ayant ouvert un débit sans bornes, ils ont donné lieu au travail de ne se pas borner , & de porter jusqu'au dernier terme la prospérité de l'Empire, qui, assise sur ce fondement , est désormais immuable : si la constitution du Gouvernement n'a pas des vices capables de l'altérer.

LES arts , soit utiles , soit frivoles , créent sans relâche des jouissances variées qui ne durent pas toujours , & dont la plupart cessent presque en même tems qu'on les paie. Ces jouissances

sont telles que le desir qu'elles inspirent se renouvelle aussitôt qu'elles finissent. Elles deviennent une sorte de besoin qu'on satisfait avec empressement : parce que flattant les sens ou l'esprit, apportant mille agrémens, mille commodités dans la vie, elles rendent l'existence plus douce ; & comme les choses qui procurent ces agrémens, ces commodités, s'usent à mesure que l'on jouit, on est contraint, pour continuer de jouir, de se mettre en état par le travail de les acquérir de nouveau.

DE-LA une émulation toujours soutenue ; de-là une abondante production de substances & de formes ; de-là une nombreuse population. L'enchaînement de ces effets amene l'opulence, la force, en un mot, la félicité durable d'un Empire. Ces effets ont toujours lieu lorsque l'action du Gouvernement n'en interrompt point le développement successif.

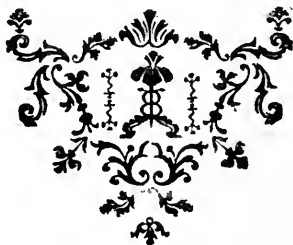
L'OPULENCE résulte de cet enchaînement d'effets par la quantité de matieres qu'il fait naître ; la force , par cette même quantité de matieres , par le nombre d'hommes que cette quantité de matieres peut maintenir , enfin par les arts & par les connoissances que tant d'hommes possèdent. Les arts, les connoissances augmentent presque à l'infini les services que l'on tire des hommes & des choses ; & s'appliquant également aux travaux de la guerre & aux douceurs qu'on recherche dans la paix, ils font le bonheur d'un peuple, en même tems qu'ils en font la puissance.

QU'ON admette la marche qui vient d'être décrite (on ne peut raisonnablement la rejeter) , il s'ensuit nécessairement que l'Empire que nous supposons , doit sa prospérité à la pratique de la maxime qu'il faut laisser à l'industrie du travailleur tout son effor , & à la fantaisie du consommateur une entière liberté de se fatiguer.

CETTE maxime n'admet aucune exception par rapport aux objets de production nationale. Elle s'étend pareillement aux objets de production étrangère , toutes les fois qu'ils ont une utilité réelle que l'on ne peut par aucune industrie tirer des productions de son propre territoire ; & l'on ne doit établir de restrictions qu'après beaucoup d'examen à l'égard même des choses frivoles qui viennent du dehors.

LES jouissances diverses , que cette liberté procure , sont bien éloignées d'être de nécessité , même lorsqu'elles consistent en des commodités réelles ; encore moins lorsqu'elles consistent en de simples agrémens ou en des satisfactions de pur caprice. La nature de l'homme les comporte ; mais elle n'en a pas besoin. Ces jouissances sont du Luxe. Le goût du Luxe est donc un ressort essentiel , sans lequel un grand Empire ne peut jouir d'une prospérité complète

& durable. Par conséquent ce goût ne doit être en aucune maniere réprimé : tant qu'il n'a pour objet que des choses nationales ; & ne doit être restreint qu'avec la plus grande circonspection : lorsqu'il a pour objet des choses de production étrangere.



CHAPITRE III.

L'HOMME est constitué de manière à pouvoir subsister des productions spontanées de la terre. Cependant le goût du Luxe est de l'essence de l'homme. Sans ce goût les sociétés ne fleuriroient & n'existeroient même pas. Développement de cette vérité.

CE que nous appellons aujourd'hui l'étroit nécessaire est composé de beaucoup de superflu , que nous regardons comme indispensable par l'habitude d'en user. Si l'homme eût voulu se réduire au simple soutien de son corps , la nature ne l'a pas plus maltraité que les brutes. Il eût vécu comme elles des productions spontanées de la terre. Il existe encore , au rapport des voyageurs , dans les déserts de l'Afrique & de l'Amérique , quelques petites hordes d'humains qui , sans prévoyance ,

sans vêtemens, sans habitations, subsistent comme les oiseaux du ciel par le bienfait de la Providence. Les Nègres de la Guinée, plusieurs Peuples du nouveau Monde, peu éloignés de ce premier Etat, offrent une preuve sensible que, si le concours des arts est nécessaire pour la grande multiplication des individus, ce même concours est inutile pour la conservation de l'espèce.

Le goût du luxe est néanmoins de l'essence de l'homme. Son intelligence lui dicte de chercher son bien être. Eh! à quel autre usage pourroit-il vouloir appliquer son intelligence! Sans l'idée d'améliorer sa situation il ne se donneroit pas la peine de penser. Ce seroit en pure perte qu'il auroit reçu le don de l'entendement. Il languiroit dans l'engourdissement, occupé momentanément du besoin qui le presseroit; & cet être, destiné par la nature à s'unir avec ses semblables pour coopérer avec elle

à l'embellissement de la terre , traîneroit ses jours solitairement , confondu dans les forêts avec le reste des animaux.

LES vues de la création sont assurées par des mesures infaillibles. Elles s'effectuent inmanquablement. Si l'homme , quoiqu'abandonné à lui-même au milieu de circonstances défavorables qui affoiblissent ou qui arrêtent l'effort de son esprit , est encore en état d'entretenir sa vie , sans autre soin que celui d'aller chercher les substances répandues autour de lui ; c'est l'effet des soins prévoyans de la Sagesse éternelle , qui a voulu pourvoir , contre tout événement , à la conservation de l'espèce humaine. Mais , si d'un côté la faculté de subsister des dons spontanés de la terre peut lui suggérer l'idée de rester dans la solitude , d'un autre côté l'Auteur de tout ce qui respire ne lui a pas laissé la liberté de se soustraire à sa vraie

destination. L'intelligence active & la perfectibilité dont l'homme est doué, ne lui permettent pas de se renfermer dans la sphere étroite de l'absolu nécessaire. Il ne dépend point de lui de ne pas vouloir ses avantages : lorsqu'il apperçoit le moyen de se les procurer. Ses premiers essais lui ont fait sentir le besoin de se réunir avec d'autres hommes : ainsi les sociétés se sont formées.

COMME le goût du superflu , ou si l'on veut d'une vie plus commode que la nature ne la donne , est le mobile qui a formé les sociétés ; il en est l'ame & le soutien. Plus ce goût est vif , plus les hommes s'évertuent pour tirer parti d'eux-mêmes & des choses qui les environnent. L'esprit s'aiguise. Les moyens de chaque individu augmentent ; & ce sont les moyens des particuliers qui font le nerf du corps national.

QUELLE

QUELLE force auroit une société de Sauvages nuds , reposant sous des halliers , vivant au jour le jour de chasse & de fruits agrestes , changeant de demeure à mesure qu'ils épuisent un canton , ne possédant rien au-delà de leur corps qu'un arc , des fleches , un casse-tête , & n'ayant que le tems de vaquer à la recherche de leur subsistance ?

UNE pareille société ne peut même avoir l'avantage d'être nombreuse. Car la façon de vivre des individus , qui la composent , exige un grand terrain. Or , indépendamment de ce que la fatigue & la disette de nourriture , que l'on éprouve presque continuellement dans ce genre de vie , s'opposent naturellement à la population , il est sensible que , si les familles grossissent , elles sont contraintes de se séparer à de grandes distances pour trouver leurs provisions ; & que , bientôt devenues enne-

mies par leur concurrence sur un objet aussi essentiel que la subsistance , elles s'entre-détruisent avec acharnement. C'est le tableau que nous présente l'histoire du nouveau Monde.

C E P E N D A N T le Sauvage qui se sert d'un arc fort déjà des premières limites de la nature. Cet instrument est une commodité par laquelle il étend son pouvoir primitif , & facilite l'exécution de ses desseins. C'est une espèce de luxe. Ce Sauvage , par sa seule personne , suffisoit à ses besoins avant qu'il eût un arc. Celui , qui emploie une voiture bien suspendue pour se transporter sans fatigue où ses affaires l'appellent , fait une chose du même genre que celui qui emploie une arme pour atteindre sa proie , sans se donner la peine de courir après.

L E S seules sociétés d'hommes en Amérique , qui méritent par leur nombre le nom de nations , sont celles qui

ont quitté la chasse pour cultiver , ou qui ont joint à la chasse au-moins des commencemens de culture ; qui se sont fait une habitation fixe , & qui pratiquent quelques arts ; c'est-à-dire , qui se sont occupées de rendre leur vie plus douce , plus agréable. Ces nations ont détruit ou repoussé au loin les Sauvages ambulans qui les environnoient. Les Iroquois en fournissent un exemple assez remarquable. Cette nation n'étoit qu'une petite horde vagabonde lors de la premiere découverte du Canada , par Jacques Cartier , en 1534. Depuis qu'elle s'est adonnée à cultiver quelques champs de maïs , elle est venue à bout d'exterminer à deux cens lieues autour d'elle tous les Sauvages qui n'étoient que chasseurs.

LES Iroquois ont vu leur population & leur pouvoir s'accroître à mesure que , par leur communication avec les Européens , ils ont pris plus de connoissan-

ce des arts , & plus de goût pour les commodités de la vie.

LES effets du goût d'une vie commode , agréable, sur la puissance d'une nation, se font sentir d'eux-mêmes quand on veut bien y réfléchir.

DÈS qu'une fois une société de quelques hommes , las d'errer & de n'avoir d'autres retraites que des repaires formés par des buissons , imagine de se construire des cabanes pour mieux se défendre des injures du tems , & fixe par conséquent son séjour ; on voit que de cette première idée de commodités il doit en éclore mille autres. Le même penchant , qui a produit la première , porte à les saisir toutes. Comme on peut ferrer , on veut amasser des provisions. On multiplie autour de la cabane les grains , les plantes propres à servir d'alimens. On élève diverses sortes d'animaux qui secondent l'homme dans ses travaux , & dont il se nourrit,

EN cet état les subsistances abondent. Les hommes sont plus sédentaires : ils ont du loisir : ils communiquent beaucoup ensemble. Ils se donnent mutuellement des idées ; & ce qu'ils possèdent déjà leur fournit le moyen d'exécuter leurs idées. Les familles augmentent par une suite de leur aisance. Comme le territoire ne leur manque point, la société s'accroît incessamment. Chacun, toujours animé par cet instinct, enfant de la raison, qui nous porte à chercher notre bien-être, applique son génie à faciliter ses travaux. Les découvertes de quelques-uns tournent au profit de tous. A l'aide de ces inventions, le travail d'un petit nombre d'hommes suffit aux premiers besoins d'un très-grand nombre.

CES hommes, inutiles aux travaux de la terre, ne veulent pas s'écarter pour chercher de nouvelles terres à défricher. Attachés par l'amour que tout

ce qui respire éprouve pour le lieu de sa naissance ; attachés par les liens de l'amitié , de la parenté , de l'habitude , ils restent au milieu de leurs frères ; & ils cherchent dans leur propre industrie les moyens de payer leur subsistance.

CES nouvelles productions augmentent le luxe ; & le luxe à son tour les augmente. La population se soutient par son influence , & s'accroît. La culture s'étend ; les arts sont encouragés.

CETTE société , d'abord faible & vraiment misérable , présentement un peuple nombreux , jouit d'une vie douce , paisible , abondante. Chaque famille tranquille près de ses foyers , acquiert , au prix d'un travail modéré , de quoi satisfaire à ses besoins avec une sorte de délicatesse ; & peut encore consacrer des jours entiers au repos & à la récréation. Au milieu de la prospérité générale , quelques particuliers plus ac-

tifs , plus intelligens que les autres , ou seulement plus favorisés par les circonstances , accumulent de grandes richesses. Les salaires , qu'ils font en état de donner , excitent l'émulation des classes industrieuses. On invente , on perfectionne pour eux. Ils profitent de ces recherches & vivent dans les délices.

LEUR bonheur ne se concentre point en eux. Les inventions , qu'ils ont payées cherement , deviennent des pratiques communes. Toute la société s'en ressent par degrés. Les arts , qui naissent ou se perfectionnent à la faveur des dépenses que les grosses fortunes permettent de faire , décuplent les forces de l'Etat en fournissant des méthodes , des instrumens , des machines , des inventions de toute espece. Car les satisfactions du luxe s'operent par le concours d'une infinité de métiers divers , dont l'usage s'applique au nécessaire comme à

l'agréable. Telle pratique , qui n'a eu dans son origine que l'amusement pour objet , est employée ensuite comme moyen dans une entreprise sérieuse. Les arts empruntent les uns des autres , & s'éclairent mutuellement. L'art de la guerre , par exemple , profite de presque tous les arts de la paix. La Danse a donné l'idée de faire marcher les soldats en cadence , pour assurer leur ensemble. La Musique & les instrumens , d'abord inventés pour les fêtes & pour le plaisir , servent depuis long-tems pour animer le courage des troupes & pour régler leurs mouvemens.

UNE nation , qui , se bornant aux premiers présens de la nature , vit nue , sans retraite fixe , sans culture , reste à jamais , tant qu'elle existe , dans le même état de foiblesse , d'indigence & de stupidité. Une nation , qui , plus active , s'industrie pour améliorer sa situation , ne cesse de croître en force , en

opulence , en lumieres : tant que des causes morales n'arrêtent point les progrès. Tel est l'ordre physique , ordre facile à comprendre. La terre ne refuse ses trésors à aucun de ses enfans. Il ne s'agit que de les découvrir. Celui , qui les recherche avec un travail plus assidu , en profite davantage que celui qui ne fait aucun effort. Les Sauvages , qui , par indolence ou par d'autres raisons indifférentes à la question présente , ne sortent pas de l'état primitif , consomment chaque jour le fruit de la peine qu'ils se donnent chaque jour. Au bout d'une longue vie ils sont aussi dépourvus qu'au moment de leur naissance. En continuant de cette manière , les siècles s'écouleront vainement pour leur race. Elle sera toujours telle qu'aux premiers jours du monde ; c'est-à-dire , très-misérable. Au contraire , les hommes , qui emploient leur génie à trouver le moyen d'approprier à leur usage les choses qui les environnent ,

se procurent chaque jour , pour ainsi dire , des biens nouveaux , durables & qui s'accumulent. Ils deviennent nécessairement riches & puissans.

N'EST-IL pas évident que cette différence d'état entre les nations sauvages & les nations civilisées n'a d'autre cause que le desir d'ajouter aux jouissances que la nature donne d'elle-même ? Cette observation fournit un raisonnement tout simple.

L'IDÉE de se construire une maison bien fermée , l'idée de cultiver des plantes nutritives , sont des recherches conseillées par cet instinct qui porte l'homme à profiter de son génie , en l'employant à se procurer des commodités. De ces premières idées ont découlé mille autres idées par une suite du même principe. Toutes ensemble ont produit la formation des grandes sociétés , & leur puissance. Or , les choses d'un même genre participent des

mêmes qualités , & les mêmes qualités ont les mêmes effets. Donc , dès que l'idée de se construire une maison , l'idée de cultiver des plantes nutritives , sont des recherches de luxe relativement à l'état primitif où la nature nous place ; & que le bonheur & la puissance des peuples ont été les suites de ces idées mises en pratique , il faut conclure que le même goût qui a donné ces idées , en s'étendant à plus d'objets , avance de plus en plus la prospérité d'une nation.

EN effet , les lambris dorés , les bronzes , les porcelaines , ne sont pas plus des choses de luxe que des souliers. En Pologne , en Hongrie , les payfans ne portent point ordinairement de chaussure. Elle est pour eux de pure cérémonie , comme les gands blancs parmi nous. Les hommes & les femmes font de longs voyages nuds pieds dans les saisons mêmes où il y a de la neige sur la terre. Tout est relatif. Des sou-

liers , pour une personne qui n'est pas dans l'habitude de porter de chaussure , sont une superfluité très-embarrassante. Un vase précieux sur la cheminée d'un cabinet est une superfluité agréable. Les ornemens , dont les riches embellissent leur demeure , leurs habits , leurs ustensiles , sont moins des superfluités pour eux que la richesse , qu'ils y emploient , ne le feroit , s'ils n'avoient pas d'autres usages à en faire.

Les choses , que nous appellons commodés , utiles , le sont réellement. Cependant notre nature les demande si peu , quoiqu'elle s'en accommode très-bien lorsqu'elle y est accoutumée , que le premier usage d'un grand nombre de ces choses répugne à l'homme. Les Sauvages , qui essayent des habits par complaisance ou par curiosité , se hâtent de s'en dépouiller. Les vêtemens les gênent. Ils cedent à l'incommodité qu'ils en ressentent , avant d'a-

voir eu le tems d'en connoître l'utilité. Un besoin, que l'on a contracté par la facilité des premieres jouissances, engendre d'autres besoins, auxquels on ne s'affujettit d'abord qu'avec peine, & qui deviennent ensuite des habitudes impérieuses. C'est ainsi qu'aux nécessités primitives, auxquelles la nature nous a soumis, nous avons ajouté mille nécessités secondaires presque également urgentes. Ces besoins réels, quoique factices, nous font avec raison distinguer les choses, & les appeller utiles ou superflues, selon le rapport qu'elles ont avec nos besoins. Mais remontons aux tems où la terre entiere étoit le domaine de chaque homme ; & nous verrons que les choses, que nous rangeons aujourd'hui avec le plus de fondement dans la classe des choses utiles, ne sont véritablement que des choses superflues. Un arc, qui paroît si nécessaire au Sauvage, est, rigoureusement parlant, tout aussi superflu qu'un sofa. Combien l'espece humaine

n'a-t-elle pas subsisté de siècles avant l'invention de l'arc , avant toutes sortes d'inventions !

LES inventions de hommes n'ont jamais eu & n'auront jamais pour objet que la commodité ou l'agrément. L'Etre des êtres a pourvu au nécessaire. Dès que de toute éternité le nécessaire nous est donné , l'utile , que nous y ajoutons , n'est plus que le commode.

ON conviendra que le commode & l'agréable sont de la même cathégorie. Tous deux sont des recherches de sensualité , de bien-être , de pur Luxe. Celui , qui , ne se trouvant pas bien couché sur la dure , imagina le premier de tresser une natte de joncs pour y prendre son repos , consulta sa délicatesse , autant que celui qui depuis s'est composé un lit de duvet. Ils ont chacun fait usage des matieres qui étoient à leur portée. Seulement les circonstances n'ont pas permis à l'un autant

qu'à l'autre de remplir si bien son objet.

SI donc les inventions utiles & les inventions agréables partent du même principe, & ne donnent toutes à l'homme qu'un vrai superflu ; si néanmoins celles de ces inventions qu'on nomme utiles , ont évidemment produit le bien des sociétés : quoique , dans l'origine , ces mêmes inventions n'aient eu pour objet que la commodité ou l'agrément ; il est à présumer que les inventions , dont les fruits n'offrent point d'utilité sensible , pour parler notre langage actuel , mais seulement de l'agrément ou de la commodité , ont aussi contribué , pour leur part , au bien des sociétés.

L'UTILITÉ ou la superfluité des choses que les particuliers recherchent au-delà du nécessaire , pour leur usage & leur consommation , ne doit aucunement entrer en considération , quand il s'agit d'apprécier , par rapport à la prof.

périté d'une nation, les effets des dépenses que tous ces objets supposent.

CELUI, qui veut avoir le bijou le plus frivole ou le meuble le plus utile, ne peut acquérir l'un ou l'autre que par son travail, ou en payant le travail d'un ouvrier. S'il travaille lui-même la chose, soit utile soit frivole, qu'il veut avoir, il doit être précédemment pourvu de sa subsistance & des autres besoins. S'il emprunte la main d'un autre, il doit pourvoir de son côté à la subsistance & au reste des besoins de cet autre, ou lui donner un équivalent au prorata du tems que la chose exige. Dans les deux cas, il n'y a d'employés que du tems & des soins qui ne sont point soustraits au nécessaire. Les deux habitans sont entretenus : les charges de l'Etat sont acquittées ; le produit de ce travail, soit dans un genre soit dans l'autre, augmente également la masse des richesses nationales. Les superfluités ont
un

un prix comme les choses utiles.

BIEN plus: dans l'état actuel il résulte presque toujours d'un ouvrage frivole qu'un homme, qui n'auroit pas eu de quoi exister, existe; & qu'un autre homme a une jouissance qu'il n'auroit pas eue. Il résulte encore du débit de cette bagatelle que l'ouvrier, qui l'a fabriquée, a les mains exercées; & qu'il a un talent qui d'un jour à l'autre peut être appliqué plus utilement. Le Bimblottier, qui fait des poupées de carton; fera demain, si l'on veut, des étuis, des boîtes de même matière. Il la sçait employer.

SUPPOSONS les superfluités défendues ou ignorées; & supposons, ce qui est aujourd'hui bien éloigné de la réalité; que chacun ait la liberté de tirer de la terre ses besoins. Alors l'homme actif, qui, par le produit de son travail, seroit en état de se procurer des superfluités; & qui n'est pas tenté d'autre chose; ne

ſçachant que faire du fruit de ſes peines, ne travaille plus tant. Celui, qui ſe ſeroit adonné à fabriquer les ſuperfluités, cultive pour obtenir ſa ſubſiſtance, & ne va pas au-delà. Voilà donc deux habitans ſeulement entretenus comme dans l'hypothèſe contraire. L'Etat a de moins une place dans l'agriculture, & la valeur des ſuperfluités qui auroient été fabriquées.

IL en eſt de même des ſatiſſactions que l'on tire des choſes non-matérielles : telles que la danſe, la muſique, les ſpectacles, &c. Supprimez ces plaiſirs : les hommes, qui y ſont employés, cultivent la terre; ceux, qui les employoient, cultivent moins. Il n'y a ni plus d'hommes ni plus de produits; & la ſociété a moins d'arts & de jouiſſances.

LE Gouvernement peut en bien des cas occuper le tems & l'induſtrie de ſes ſujets d'une manière plus avantageuſe à l'Etat, que quand leur tems & leur induſtrie ſont employés à travailler des

superfluités. Mais quand le Gouvernement n'a pas d'emploi à en faire ou quand il n'en fait pas, les particuliers, sans concert entre eux, par conséquent sans grand pouvoir, n'ont à songer qu'à leur satisfaction, après qu'ils ont vacqué à leurs affaires essentielles. Quel que soit l'objet de leur satisfaction, s'il est pris sur-tout parmi des choses nationales, leur goût ne peut que tourner à l'avantage de la nation ; puisque l'objet de leur goût ne peut être acquis que par le travail.

LE travail est, pour ainsi dire, un second créateur. Sans la forme qu'il donne aux matieres, presque toute l'immensité des productions de la terre seroit perdue pour nous. Environnés de mille biens possibles, nous traînerions nos jours dans le dénuement le plus entier.

POUR qu'une nation ait des jouissances multiples, pour qu'elle soit ri-

che, puissante ; en un mot, pour qu'elle prospere , il faut qu'elle travaille beaucoup. Il s'agit donc de la rendre laborieuse , industrieuse. Il n'importe quel est l'objet du desir qui l'aiguillonne. Elle ne se procure des frivolités que par des travaux utiles qui augmentent son pouvoir. Elle n'aura des musiciens, des saltimbanques, des ouvriers en bagatelles, qu'en se mettant en état de les entretenir. Les denrées produites pour ces objets, n'en existent pas moins, quoique produites pour des objets frivoles. Les hommes, entretenus pour ces mêmes objets, existent aussi. On dispose différemment & de ces hommes & de ces denrées, s'il survient une circonstance qui l'exige. On applique alors au besoin ce que l'on donnoit à l'agrément. On eût été dépourvu, sans les ressources qu'on s'étoit préparées, en ne croyant travailler que pour le plaisir.

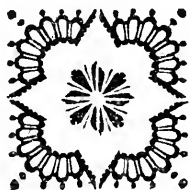
CET avantage de ménager, sans que

personne y pense, une réserve d'hommes & de choses disponibles, qui fuit toujours le goût des dépenses même porté vers les superfluités les plus vaines, n'est pas le seul qui l'accompagne. L'occupation, que ce goût fournit dans beaucoup de genres variés, fait qu'il s'élève une infinité d'hommes qui ne naîtroient point sans cela. Elle fait encore que les facultés de l'esprit & du corps sont plus connues; qu'on sçait mieux tout ce qu'on peut entreprendre; & que les entreprises appuyées par les secours d'un plus grand nombre d'arts différens, sont plus assurées du succès. Le goût des dépenses, encourageant au travail, multiplie inévitablement les biens & les moyens de chaque particulier. Dès-lors, indépendamment de ce que la société en a plus de force, les charges, que les besoins publics imposent, deviennent plus légères. Si le contingent de chaque chef de famille doit être 10, pour obtenir la masse nécessaire aux dépenses de l'Etat,

sa contribution lui pèse moins, lorsqu'il possède 60, que lorsqu'il possède seulement 30.

LOIN donc de déclamer contre le Luxe, loin de lui imputer la décadence des Empires par ses seuls effets physiques, comme quelques Auteurs l'ont fait, on doit conclure, d'après les prémisses qu'on vient d'établir, que, non-seulement le goût, qui crée le Luxe, & que le Luxe étend à son tour, a donné l'être aux sociétés; mais encore qu'il produit leur puissance & leur bonheur. Otez ce ressort, la société se dissoudra. Restraignez son intensité dans une certaine proportion; la société perdra de sa force & de son bonheur dans la même proportion. Car en fait de nation, le bonheur & le pouvoir sont tellement liés qu'on ne trouvera pas une nation foible, eu égard à son territoire, qui soit heureuse. On explique aisément cela. Le bonheur d'un peuple & sa

puissance viennent de la même source ,
& ne peuvent exister que conjointement. L'abondance des denrées , la faculté de dépenser , l'opulence en un mot & la pratique des arts, les produisent l'un & l'autre inséparablement.



C H A P I T R E IV.

LE bonheur porte sur des bases positives , & ne dépend point de l'opinion. Il consiste dans l'étendue des jouissances. Le bonheur d'une nation n'existe que par le bonheur des individus qui la composent. Plus les individus acquièrent de moyens de jouir , plus ils sont à portée d'être heureux , & plus l'Etat dont ils font partie , acquiert de richesses , de moyens de toute sorte ; en un mot de puissance. Par une conséquence nécessaire , la maxime la plus sacrée d'un bon gouvernement doit être de favoriser tout ce qui tend à multiplier les jouissances de ses sujets ; non-seulement parce que leur bonheur en dépend , & que le gouvernement doit tendre à leur plus grand bonheur : mais encore parce que tout ce qui augmente le bonheur des sujets augmente la puissance de l'Etat.

Q U O I Q U E des Philosophes célèbres aient pensé que c'étoit être heureux ,

que de croire l'être ; on ne peut disconvenir que le bonheur n'ait des fondemens positifs qui ne dépendent pas de l'imagination. Un infortuné, qui manque le plus souvent du nécessaire , & qu'une pauvreté continuée réduit à vivre avec la lie du peuple , quoique appelé par sa naissance ou par ses talens à jouir d'un meilleur sort , peut, s'il a de la force d'esprit , soutenir sa misère sans chagrin. Il diminue ses peines par sa résignation ; & il est encore capable de goûter quelques momens de plaisir. Mais un homme dans cette situation ne peut s'estimer heureux sans un véritable aveuglement qui vient tout-à-la-fois de défaut de jugement & de bassesse dans les inclinations. Lorsque le froid le morfond ; lorsqu'il se voit éloigné de tout ce qui flatte les sens , & rebuté des gens mieux placés que lui , il souffre , quelque illusion qu'il se fasse. Si, malgré la détresse & les mortifications inséparables d'une position si triste,

il arrivoit, comme il y en a des exemples, qu'il refusât les moyens d'en fortir, parce qu'il en coûteroit à sa paresse, à son éloignement pour toute sujettion, il ne faudroit pas, en induisant de-là que l'état pitoyable qu'il préfère est apparemment le meilleur pour lui; il ne faudroit pas, dis-je, en conclurre qu'il est heureux à sa maniere; mais plutôt qu'il est né avec l'incapacité d'être heureux.

PRÉTENDRE que le bonheur consiste uniquement dans l'opinion : c'est renouveler l'impassibilité des disciples de Zénon. Un homme heureux de cette maniere, l'est, comme on ne l'est point. Sa félicité est une énigme comme celle du Sage des Stoïciens. On emprisonne celui-ci : il ne perd point pour cela sa liberté. On l'applique à la torture : il n'éprouve point de douleur. On le brûle : il ne sent point de mal. De même l'homme, qui se croit heureux, manque de pain, de vêtemens, d'asyle, &c.

n'en est pas moins heureux. *De pareilles idées*, dit Plutarque, *sont moins recevables, que les fables des Poëtes. Car, les fables n'abandonnent jamais Hercules en nécessité de vivres.* Les prodiges les plus extraordinaires sont plus admissibles que le bonheur au sein de la disette.

« UN homme vit de pain & d'eau ,
 » couche sur la dure , possède à peine
 » de quoi se couvrir ; s'il est content de
 » son sort , n'est-il pas heureux » ? Admettons qu'il soit en effet content. S'il l'est , parce qu'il ne peut pas changer sa situation ; il fait de nécessité vertu. Il est sage. Pour heureux , il ne l'est pas. Il est moins malheureux qu'il ne le seroit , s'il s'abandonnoit à la tristesse. Voulez-vous vous convaincre qu'il manque mille choses à son bonheur ? Enrichissez-le. Vous verrez , que de lui-même il étendra par degrés ses jouissances jusqu'au terme de ses nouveaux moyens.

LE bonheur , ainsi que le malheur , se compose des impressions que les sens reçoivent , & des affections que l'ame éprouve indépendamment des sens. Les affections de l'ame , indépendantes des sens , existent , pour la plus grande partie , par des causes , qui , ressortissant absolument de l'imagination , n'ont nulles bornes ; & sont par-là plus multipliées , plus durables , plus vives , que les affections des sens , qui , venant entièrement du physique , sont renfermées dans les effets positifs de l'organisation.

IL arrive souvent , par cette raison , que , dans une condition , telle en apparence qu'on peut la souhaiter , on ne laisse pas d'avoir des peines intérieures qui troublent la vie. La sensibilité morale augmente ordinairement en raison de la prospérité dont on jouit. De là vient que les personnes , qui ont

le plus en abondance tout ce qui comble les jouissances des sens , tout ce qui paroît fait pour contenter l'ame , sont celles qui ressentent quelquefois le plus d'amertume.

D'UN autre côté , on voit quelquefois des gens plongés dans une grande pauvreté qui ont l'air d'être heureux dans leur condition , quoiqu'ils ne puissent s'y trouver bien que de propos délibéré , pour ainsi dire. On est frappé d'un pareil contraste ; & , comme la différence , que l'on remarque dans l'état intérieur de personnes de fortune si différente , procède de la disposition de leur esprit , on s'est persuadé que le bonheur naissoit de l'opinion ; & l'on a dit : c'est être heureux que de croire l'être.

UN léger examen suffira pour se convaincre de la fausseté de cette conséquence. Il est bien sûr que les gens plongés dans la pauvreté ne sont con-

rents & joyeux que par intervalles , dans les momens où ils sont à-peu-près assurés de satisfaire les besoins urgens de la vie , ou lorsque ces besoins sont satisfaits. L'unique objet , auquel les gens de cette espece sont sensibles & qui les occupe , est de se procurer la subsistance ? tout le reste est si loin de leur portée , ou d'un intérêt si inférieur pour eux , qu'ils n'y pensent pas. Lorsqu'ils ont l'espérance de ne pas manquer de pain , ils éprouvent du contentement. S'ils sont gais dans cette position , leur satisfaction n'est pas l'effet d'une opinion gratuite. Ils sont alors à l'abri du seul malheur qu'ils craignent , qui est celui de souffrir la faim.

A l'égard des personnes placées dans l'abondance , qui se rendent malheureuses en s'affectant de certaines choses plus qu'elles ne le devroient , leur malheur vient en effet de leur imagina-

tion. Cependant, quoiqu'il soit vrai que le malheur de ces personnes ait sa source dans leur opinion, puisqu'elles ont tout ce qui crée naturellement le bonheur, il n'en est pas moins faux que les prestiges de l'opinion puissent suppléer les choses qui produisent un bonheur réel, comme ils peuvent altérer un bonheur réel.

QUE l'on s'exalte l'imagination au plus haut point, on ne satisfait par-là aucun besoin du corps : on ne se procure par-là aucune des jouissances qui nous viennent des objets placés hors de nous. L'Empire de l'opinion n'empiete pas jusques-là sur celui de la nature.

LES affections de l'ame, lorsqu'elles sont fâcheuses, portent sans doute atteinte au bonheur, quelles que soient les impressions que les sens reçoivent. Mais il est encore plus sûr qu'il n'existe pas de bonheur, quand les impressions

que les sens reçoivent sont pénibles ,
quelles que soient d'ailleurs les affec-
tions de l'ame. Les chimeres de l'es-
prit , la tournure du caractère déna-
turent aisément un bien-être moral ;
& corrompent même un bonheur phy-
sique. Mais nulle illusion , nulle trempe
d'ame n'a le pouvoir de changer en
bonheur un malheur physique. C'est
un triste appanage de l'humanité que
les hommes , par l'égarement de leur
esprit , soient capables de se refuser à
leur bonheur ; sans qu'ils puissent de
même s'empêcher d'être malheureux ,
lorsqu'ils le sont physiquement.

QUELQUE ascendant que l'on ac-
corde à l'opinion , on ne contestera point
qu'au moral & sur-tout au physique ,
il n'y ait des situations propres par
elles-mêmes à nous rendre heureux ou
malheureux.

CONSIDÉRONS des personnes qui ,
par leur maniere d'envisager les objets ,
trouvent

trouvent dans tout des sujets de se cha-
griner ; & passent la vie la plus triste
quoiqu'elles soient dans une position où
véritablement rien ne leur manque pour
être heureuses. Supposons qu'elles vien-
nent à perdre leurs biens & leur santé.
Certainement on conviendra que dans
ce cas elles seroient encore plus malheu-
reuses. Outre les peines que leur imagi-
nation leur forge , elles auroient de plus
à endurer les souffrances de la maladie
& de la pauvreté. Ce calcul est sim-
ple : & cet accroissement de malheur
ne pourroit être mis sur le compte de
l'opinion.

PAREILLEMENT : un homme sage ,
incapable de donner entrée dans son
ame à ces idées fantastiques , destructi-
ves du bonheur , sera heureux , s'il se
porte bien , & si vous le placez dans le
sein des honneurs & de l'opulence. Au
contraire , si vous dépouillez de tout

ce même sage , si sa santé se dérange entièrement , il fera malheureux ; quoiqu'il conserve sa sagesse.

VOILA des circonstances qui doivent indubitablement produire par elles-mêmes le bonheur ou le malheur ; & qui puissent leur force dans notre organisation & dans les impressions que les objets extérieurs font inévitablement sur nos sens & sur notre ame. En admettant que l'opinion soit capable d'intervertir l'effet naturel de ces circonstances , on ne sçauroit nier que l'opinion , qui les intervertiroit , ne fût une déraison , une folie manifeste ; & nul homme sensé ne tiendra compte d'un bonheur ou d'un malheur établi sur une base aussi variable que les idées d'un esprit faux ou dérangé. Le fol du Pyrée qui se plaignoit amèrement de ce qu'on l'avoit guéri de sa folie ; & qui , à l'entendre , avoit tout perdu par sa guérison en perdant l'opinion qu'il

étoit riche , n'avoit pas fans doute la tête bien remise. Il ne sentoit pas que sa maladie l'exposoit au danger de voir , d'un instant à l'autre , ses idées riantes se convertir en des idées très-désagréables.

IL est encore à observer qu'un homme , comblé des dons de la fortune & de la santé , n'est réputé malheureux , quand il se fait des peines d'esprit sans sujet , que par comparaison avec le bonheur qu'il auroit sans ces peines. En effet , au milieu de ses peines mêmes , il a les jouissances que les biens & la santé procurent : lesquelles par leur continuité le constituent à cet égard dans un état de bonheur plus positif , plus décidé que ne l'est le malheur qui procede des peines de l'ame ; lorsqu'elles naissent d'une fausse appréciation des choses , & qu'elles dépendent , à proprement parler , de la fantaisie de celui qui les ressent.

CAR quoique les peines de l'ame , qui ont leur origine dans l'imagination , paroissent communément très - cruelles ; comment sçavoir à quel point elles affectent véritablement l'ame ; à quel point elles absorbent réellement les jouissances ordinaires de la vie ? Ces sortes de peines n'ont nulle proportion avec leurs causes. Elles varient suivant les têtes , & dans les mêmes têtes suivant les temps. On ne sçauroit ; par rapport à leurs effets , tirer aucune conséquence des effets que produisent les peines de l'ame provoquées par de justes raisons ; puisque les peines de l'ame qui viennent d'un travers d'esprit , n'ayant , comme on l'a dit , nulle proportion avec leurs causes , sont , dès leur naissance , hors de toute mesure & de toute comparaison.

IL n'est pas sans exemple de voir des gens d'un assez mauvais jugement pour se complaire dans la croyance

qu'ils sont malheureux. C'est une idée qui les flatte. Ils croient trouver dans l'excès de leur affliction la preuve d'une sensibilité qui les distingue , & dont leur amour-propre s'enorgueillit. Il y en a même qui envisagent comme une sorte de gloire d'avoir de grandes rigueurs à reprocher au sort ; & qui achèteroient par des maux réels la satisfaction bizarre d'être comptés parmi les ILLUSTRES MALHEUREUX.

AU surplus , quelque pouvoir qu'ait l'opinion pour engendrer des chagrins & pour troubler la vie ; comme ses effets sont causés par des illusions , on doit ranger les peines qu'elle occasionne dans la classe des tourmens d'esprit que l'on éprouve en rêve ou dans l'agitation du délire. L'on ne doit pas plus y avoir égard , quand on raisonne sur les causes générales du bonheur & du malheur des hommes , que l'on ne doit donner d'attention aux pleurs amers

d'un enfant qui se désolé sans sujet , ou à la tristesse d'un fou , dont la cause n'est point dans les objets qui l'affligent , mais dans la maladie dont il est atteint.

CEUX, qui font dépendre le bonheur uniquement de la trempe de l'esprit , de la tournure du caractère , ne voyent qu'une face de leur objet. Ils attribuent en entier à une cause simplement co-efficiente un effet qu'elle ne produit qu'avec le concours de plusieurs autres causes. Le bon esprit , *mens sana* , est certainement nécessaire pour être heureux. Sans cette qualité tous les autres avantages deviennent nuls. On a vu de nos jours le fils d'un traitant , possesseur d'une richesse immense , mourir de chagrin , parce qu'il n'étoit pas homme de qualité. Mais quelque précieux que soit le bon esprit , il ne suffit pas d'en être doué pour éprouver le bonheur. Il faut de plus se trou-

ver dans des circonstances physiques & morales , tant absolues que relatives , qui flattent l'ame , l'imagination & les sens.

LE bonheur & le malheur ont donc des bases positives. L'un & l'autre résultent de circonstances de différente espèce presque sans nombre. La réunion de celles qui rendent heureux produit le bonheur suprême , où personne n'atteint. La réunion de celles qui rendent malheureux effectue le malheur complet que peu de gens éprouvent. Entre ces points extrêmes , sont mille & mille nuances qui , par une invariable loi , se répandent pêle-mêle & inégalement sur nos jours. Enforte que pour parler exactement du bonheur ou du malheur d'un être , il faudroit , pour ainsi dire , avoir une échelle graduée des biens & des maux , où , rapportant le cours journalier de sa vie , on pût reconnoître

combien il a eu de degrés , soit de bonheur , soit de malheur.

IL en est du bonheur dans la vie comme de la santé. Les Médecins disent : *NEMO PERFECTÈ SANUS ; personne n'est parfaitement sain.* De même nul homme n'est parfaitement heureux. L'état , qui est entre la santé parfaite & la maladie , entre le bonheur marqué & le malheur marqué , est l'état ordinaire ; & n'a point de nom dans notre langue. Ce *deficit* dans le langage est peut-être une des causes qui produisent les erreurs , où l'on tombe si communément , en raisonnant sur le bonheur. Nous parlons presque toujours à l'absolu. Nous sommes malades ou en santé , heureux ou malheureux , disons-nous , quoique en effet nous ne soyons que rarement dans l'un ou dans l'autre de ces états absolus ; & que communément nous passions nos jours dans une

eucrase ou *moyen être* , à raison duquel nous avons plus à nous louer qu'à nous plaindre de l'existence *.

LES bases du bonheur sont la santé,

*. Le mot *Εὐκρασία* , dont ceux qui ont écrit en François sur la Médecine , ont fait le mot *Eucrase* , pour exprimer une bonne disposition du sang & des humeurs , ou simplement une disposition qui ne s'oppose point aux remèdes , a différentes significations. Il se traduit également en latin par *conditio æquabilis* , *status medius* , *temperamentum* , *bona habitudo corporis* , *medium temperamentum* , *medius bonusque habitus* , *modicus habitus*. *Εὐκρατος* , adjectif formé d'*Εὐκρασία* , se traduit en latin par *temperatus* , *modicè temperatus* , *confusioni idoneus* , *moderatus* , qui *confundi commiserique potest*.

Le mot *Eucrase* , comportant la signification d'*état moyen* , d'*état mêlé* , pour ainsi dire ; mais où le bien surpasse le mal : & notre Langue , manquant d'un terme qui réponde à cette idée , on a cru pouvoir introduire ce mot pour exprimer l'état dans lequel la plus grande partie des hommes passe leur vie : état véritablement *eucratique* , c'est-à-dire , mêlé de bien & de mal , & où le bien l'emporte sur le mal.

Le mot *moyen-être* , qu'on a hasardé de composer à l'instar des mots *bien-être* & *mal-être* , paroît aussi pouvoir rendre la même idée.

l'indépendance , un bon esprit , la satisfaction des besoins physiques , la jouissance de ce qui flatte les sens , l'exercice agréable des sentimens du cœur & de toutes les facultés tant de l'ame que du corps dans l'étendue que l'organisation permet. On est heureux , en proportion de ce que l'on réunit plus pleinement un plus grand nombre de ces conditions. On est malheureux , en raison de ce que l'on en est plus pleinement privé.

CETTE regle , d'après laquelle on doit juger du bonheur d'un individu , est aussi celle , d'après laquelle on doit juger du bonheur d'une nation. Car le bien-être d'un corps n'existe que par le bien-être de ses membres.

CE n'est pas la terreur qu'inspirent les armes d'une nation , qui en rend les familles plus heureuses. Ce n'est pas non plus l'austérité de ses mœurs , ni même la noble satisfaction que ressent

l'ame de ne dépendre que des loix. Un Peuple libre , vaillant & vertueux , est fans doute , par ces qualités feules , moins malheureux que de vils esclaves tremblans sous un despote. Mais , si ce Peuple avec ces grandes qualités est réduit par sa constitution politique à mener une vie pauvre & dure , il a certainement bien moins de degrés de bonheur qu'un Peuple qui , pareillement libre , vaillant & vertueux , jouit de l'opulence & de tous les fruits des arts.

L'ASSURANCE de la liberté , la tranquillité de la conscience , la rectitude du jugement , la fermeté , la grandeur de l'ame , tous ces avantages si précieux disposent à être heureux ; & sans eux il n'y a point de vrai bonheur. Mais ils ne rendent pas heureux par eux-mêmes. Ces avantages sont comme la santé , qu'on définit un bien qu'on ne sent pas ; & sans lequel on n'en sçau-

roit goûter aucun parfaitement. Un homme en santé n'est pas heureux par sa santé même. Il est actuellement exempt des souffrances de la maladie : & il est en état de recevoir des sensations agréables. Voilà sa position. Epreuve-t-il des sensations agréables : alors il est heureux. Il l'est plus ou moins : suivant que ces sensations sont plus ou moins vives , & qu'elles durent plus ou moins de temps.

SI , sur le modele du thermometre , on pouvoit construire un instrument pour apprécier l'état des hommes , relativement au bonheur & au malheur ; il faudroit placer au centre des graduations la santé du corps , celle de l'esprit & toutes les manieres d'être , tous les rapports qui ne donnent ni jouissances ni souffrances , & mettre vis-à-vis *zero*. On établiroit au-dessous , suivant leurs évaluations, les peines, les douleurs ; & au-dessus les jouissances , les plaisirs. }

LE bonheur consiste dans les sensations agréables. Et le bonheur suprême seroit la continuité non interrompue de ces mêmes sensations portées au plus haut point de vivacité. Ce sont ces sensations seules qui rendent la vie précieuse. L'absence des peines , accompagnée de l'absence des plaisirs , forme un état d'apathie que l'on soutient un temps : mais qui se change enfin en un état pénible dont bien des gens sont accablés. Plusieurs même , pour s'en délivrer , n'ont pas craint de se donner la mort.

IL faut donc des sensations agréables pour être heureux. Le besoin en est si grand que l'on consent à les acheter , par des peines souvent même assez rudes.

LE premier état de nature donne des jouissances trop courtes , trop grossières , trop uniformes & contrebalancées par trop de mal-être , pour que l'homme ,

en cet état , puisse s'applaudir de son existence. C'est en atténuant les peines ; en augmentant les commodités ; c'est , sur-tout , en créant des jouissances de tous les momens & de toutes les especes , que l'homme parvient à se procurer un sort qui , habituellement doux & mêlé par intervalles de plaisirs plus ou moins vifs , lui fait chérir le don de la vie.

L'AFFAIRE la plus raisonnable de l'homme , & même sa seule affaire , est de travailler à son bonheur. C'est l'objet qui l'a porté à se réunir en société. C'est le seul objet non-seulement qu'il ait dans toutes ses intentions , mais encore qu'il puisse avoir. On le répète : il ne peut l'obtenir qu'en recherchant tous les moyens d'exercer agréablement les facultés dont il est doué ; & qu'en écartant , autant qu'il est en lui , tout ce qui peut affecter désagréablement sa sensibilité.

ON ne prétend point par ces maximes renfermer le bonheur dans un épicurisme purement sensuel , incapable de satisfaire un homme bien né. On prend ici les mots *plaisirs* , *sensations* , *jouissances* , dans leur acception la plus générale ; où ils comprennent non-seulement les impressions que les sens reçoivent , & qui paroissent s'y terminer ; mais encore toutes les affections que l'ame éprouve par l'entremise ou sans l'entremise apparente des sens.

LA Philosophie , qui nous enseigne à rétrécir la sphere de nos besoins , tend à rétrécir la sphere de notre bonheur en diminuant celle de nos jouissances. Ce système n'est bon que relativement à la difficulté de contenter les besoins qu'on pourroit se faire. Une philosophie plus saine est celle qui conseille de fermer , s'il est possible , son ame aux desirs qu'on ne peut espérer de remplir ; & de l'ouvrir toute entière

aux jouissances innocentes & sans suites fâcheuses qu'on est à portée de se donner ; à moins qu'on ne s'en prive par un calcul dont un cœur honnête sentira toujours l'avantage. C'est , lorsqu'en sacrifiant les plaisirs des sens & même ceux de l'esprit , on se procure les satisfactions de l'ame qui naissent d'une action magnanime , de la bienfaisance , de l'accomplissement des devoirs : satisfactions véritablement supérieures à toutes les jouissances d'un autre ordre.

" QUE peut-on opposer à ces principes simples , naturels , faciles à saisir ? des objections tirées d'exemples particuliers qui ne sçauroient faire regle , & qui d'ailleurs ; dans la réalité des faits , s'écartent peut-être beaucoup de la maniere dont ils sont présentés ; ou bien des raisonnemens appuyés sur des suppositions dont on ne pourroit reconnoître la justesse que par la dernière analyse

analyse des affections & des facultés de l'ame & du corps : analyse qui surpasse tout-à-fait nos forces ?

QU'OI qu'il en soit des diverses opinions sur le bonheur par rapport aux particuliers considérés individuellement; quelque influence que l'on attribue au moral sur le physique , il n'en est pas moins vrai que la généralité des hommes est faite de façon qu'ils sont ordinairement heureux , quand ils sont à portée de se procurer beaucoup de jouissances. Ceux mêmes , que leur mélancholie , le caractère de leur esprit rend habituellement insensibles aux jouissances qui charment la plûpart des hommes , ne laissent pas , en mille momens de leur vie , de trouver des plaisirs dans ces mêmes jouissances. Il est pareillement certain que la politique ne peut travailler avec fruit au bonheur d'un peuple , qu'en lui procurant les

moyens physiques d'être heureux : elle n'a point de prise sur le reste.

Ainsi , comme les maximes d'administration publique doivent être établies sur ce qui convient au très-grand nombre : comme on ne doit rien exiger de la politique qui sorte de la sphere de son pouvoir ; il est incontestable que ce bonheur , envisagé par rapport à la totalité d'une nation , ne dépend point d'idées fantastiques ; mais porte sur des bases réelles , palpables , pour ainsi dire , qui appartiennent très-évidemment , & presque toutes entièrement au physique. Cette vérité , considérée comme absolue ou comme relative , n'en est ni moins décisive ni moins impérieuse dans la matiere présente.

UNE nation est heureuse en proportion de ce que les individus qui la composent ont moins de fatigues , ont des

travaux moins rudes , ont plus de commodités , de satisfactions & de plaisirs ; en un mot , ont moins de peines & plus de jouissances.

PAR un concert invariable , & qui résulte du fond des choses , plus une nation est heureuse , plus elle est puissante ; & par une suite de cette proportion , plus son bonheur a d'étendue , plus il est durable : puisque , sa puissance croissant avec son bonheur , l'Etat se trouve de plus en plus assuré contre toute attaque de la part d'une force étrangere.

CETTE assertion n'a pas besoin d'un grand développement. On sent aisément que la puissance d'un Etat se forme du nombre de ses sujets , de leurs moyens , de leur capacité , & du produit accumulé de mille inventions. On sent de même que le bonheur des sujets s'engendre d'une infinité d'inventions devenues des connoissances familières ; les

quelles facilitent les travaux , en augmentent le produit ; par-là donnent des richesses , multiplient les jouissances & favorisent la population. C'est du même cercle de choses que sortent & la puissance & le bonheur d'un Etat.

POUR opérer le bonheur d'une nation , objet qui doit être le but de la législation , il ne suffit donc pas que les mœurs ou la constitution produisent , comme parmi les Tartares , des soldats durs à la fatigue , aisés à nourrir , féroces dans les combats , propres à conquérir ; ni même comme à Sparte des guerriers magnanimes , échauffés par l'amour de la gloire & de la patrie. La vaillance la plus héroïque , toutes les qualités militaires les plus recommandables , n'ont de prix par rapport à l'Etat , qu'en ce qu'elles assurent les succès de la guerre ; & les succès de la guerre ne sont désirables que pour mettre à portée

d'étendre ou pour assurer le bien-être commun. Quelque nécessaire que soit la partie militaire pour une nation , le législateur , qui ne s'occupe que de cette partie , met un de ses moyens à la place de son but. Il fait comme un homme qui , possesseur d'un vaste terrain , employeroit sa famille à en défendre les approches , sans songer à le mettre en valeur ; & par-là vivroit & feroit vivre sa famille misérablement dans la privation de toutes sortes de douceurs.

IL ne suffit pas non plus que le gouvernement donne de grands soins aux progrès de l'agriculture , s'il abandonne la guerre , les arts , les lettres ou le commerce. Tout doit marcher de front dans un Etat , pour que la prospérité publique soit complète & durable. Nulle des facultés de l'homme , nul des moyens qui sont en son pouvoir ne doivent être négligés ; non-seulement parce

que chacune des facultés de l'homme , chacun des moyens qui sont en son pouvoir peut directement contribuer de quelque chose à l'augmentation du bien-être particulier & général ; mais encore , parce qu'on ne peut tirer d'aucun art toute l'utilité dont il est susceptible , ni le porter à un certain degré d'excellence que par le concours d'un très-grand nombre d'autres arts & d'une grande diversité de moyens.

P A R une suite de ce dernier principe , le Législateur , qui n'auroit à cœur que l'avancement des arts utiles , devoit encore encourager les arts de pur agrément. Et le Législateur , qui ne chérioroit que les arts de pur agrément , devoit pareillement , pour favoriser leurs progrès , encourager les arts utiles.

C E T T E raison particulière montreroit seule combien il convient d'animer sans cesse l'émulation , de ne borner

sur rien l'industrie , de ne rallentir jamais le travail & les recherches sur aucune partie. Mais une raison bien plus générale & bien plus importante , fait de ce système une nécessité. C'est la considération que , d'une part , le bonheur de l'homme consiste dans l'étendue de ses jouissances ; que les jouissances des individus réunis en un corps d'Etat , ne se multiplient jamais , sans que le pouvoir de l'Etat ne croisse ; & que , d'une autre part , plus les arts se propagent & se perfectionnent dans un Etat , plus les sujets acquièrent de moyens de jouir : & plus par conséquent l'Etat acquiert de puissance.

O R , comme tout ce qui augmente les jouissances des particuliers augmente & leur bonheur & la force de l'Etat dont ils font partie , il s'ensuit que la maxime la plus sacrée d'un bon gouvernement , doit être de favoriser tout ce qui peut augmenter les jouissances de

ses sujets ; puisque de-là dépendent & leur bonheur , qui est l'unique objet de leur réunion en corps d'Etat , & la puissance de l'Etat qui peut assurer la durée de leur bonheur.



CHAPITRE V.

L'HOMME & les sociétés politiques doivent leur bonheur & leur puissance aux arts. Les productions des arts, & par conséquent toutes les choses dont l'homme fait usage au-delà des présens spontanés de la nature, sont du LUXE. L'utile, le commode, l'agréable, sont des variétés absolument du même genre. Le pain & les inventions relatives à la guerre sont du LUXE. Développement de cette proposition. Elle n'effarouche que parce qu'on a des préjugés contraires. Définition du mot LUXE.

ON ne reçoit que des arts l'adoucissement des travaux, la diminution des fatigues, les commodités, l'abondance, & la variété des jouissances. C'est par les arts que l'homme étend la sphère de son pouvoir ; & que les sociétés réunies en corps d'État acquièrent la force, la

richesse & le bonheur. Or, tout ce que les arts enfantent, est LUXE. C'est donc par le goût du Luxe dont l'effet est d'encourager les arts, en faisant rechercher leurs productions, qu'une nation est heureuse & puissante.

P O U R bien sentir la vérité de cette proposition, qui, par les idées superficielles que l'on s'est faites du Luxe, choque toutes les notions reçues en cette matière ; il faut remonter à la première origine des choses, & partir du point incontestable que l'homme peut vivre nud, sans autre soin que celui de chercher sa subsistance, comme tous les animaux répandus sur la terre. Puis donc que, par les bienfaits de notre mère commune, notre corps nous suffit pour trouver les moyens de maintenir notre existence ; tout ce que nous imaginons au-delà pour subvenir plus facilement ou plus agréablement à nos besoins, ne peut être dans le fond que superflu.

par rapport au soutien de la vie.

NOUS nous procurons par-là des commodités , des agrémens , des utilités. Mais l'utile , le commode , l'agréable sont distincts du nécessaire ; & ce qui est au-delà du nécessaire, est absolument luxe en soi. L'utile, le commode, l'agréable sont des variétés d'un même genre, qui ne sont pas intrinséquement plus luxe ni moins luxe l'un que l'autre. C'est seulement , eu égard aux circonstances relatives, que l'agréable ou le commode peuvent être réputés plus superflus que l'utile.

ON n'attache communément l'idée de luxe qu'à l'agréable : comme aux choses de décoration & de magnificence , aux délicatesses de la table , aux recherches dans les plaisirs.

ON ne fait pas attention que le mérite de l'utile ou du commode se réduit toujours, en dernière analyse, à procu-

rer l'agréable : & que c'est , relativement à cet objet , que ce que l'on appelle utile ou commode , est ainsi qualifié ; que par conséquent l'utile & le commode , n'étant que des moyens pour arriver à l'agréable , ne doivent pas , dans la question présente , être considérés en eux-mêmes : mais seulement par rapport à leur objet ; & que , leur objet étant l'agréable , ils doivent être rangés de même que l'agréable , dans la classe des choses de luxe : puisque , sans cet objet , ils seroient sans usage & sans prix.

ON n'observe pas qu'après les premières nécessités de la vie , l'homme a besoin de l'agréable autant que de toute autre chose , & que les choses , qui le délectent , sont peut-être moins superflues qu'un grand nombre d'inventions qui lui procurent de simples utilités. Ce qui plaît intéresse autant que ce qui sert. Il n'y a point en cela d'égarement ni de corruption. Ce qui plaît & ce qui

ient, font l'un & l'autre également bons, chacun en son lieu. Une boîte d'or émaillée, où les prestiges de divers arts réunis ont tracé des tableaux pleins de grace, n'a pas l'utilité d'un manteau. Elle a l'utilité d'une rose, d'une tulipe, dont la forme & les riches couleurs flattent la vue. L'agrément est un bien véritable. La nature veut que nous y soyons sensibles. Elle-même prend soin d'orner ses ouvrages. Si la terre, sans fleurs, sans verdure, ne portoit que des fruits, les humains, sur sa triste surface, privés des parfums & de la scène riante du printems, ne perdroient-ils rien? N'auroient-ils rien à regretter?

A la considération que l'agréable est la première des secondes nécessités, ajoutez que, depuis plusieurs milliers de siècles, l'agréable fait, autant que l'utile, partie intégrante des choses les plus usuelles, même parmi le peuple: telles que les meubles, les vêtemens, les

ustensiles , les bâtimens , les armes , les alimens. Par cette raison , lors même que l'on borne la dénomination de **Luxe** à l'agréable , toutes les choses usuelles , celles d'un usage absolument commun , comme le pain , la draperie , les ouvrages tricotés , doivent , indépendamment de toute autre considération , être comprises parmi les choses de **Luxe**. Car , dans ces choses , l'agréable augmente , souvent au décuple , leur valeur ; & il n'est pas par essence inhérent à ce qu'elles ont d'utile ; quoique , relativement à l'état actuel , il en soit absolument inséparable.

L'AGRÉABLE n'est donc pas une qualité plus constitutive du **Luxe** que la qualité d'utile ou de commode. Remarquez bien que l'utile , le commode , l'agréable ont la même source : la sensibilité. On a pour but , en se servant d'une chose utile , commode ou agréable , de se procurer des sensations qui plaisent ,

ou de s'épargner des sensations pénibles. L'esprit, qui dirige la forme de nos vêtemens & les ornemens dont nous embellissons nos demeures, est le même qui a fait imaginer de paîtrir la farine pour en former du pain. L'objet, dans une de ces recherches comme dans l'autre, est de flatter les sens.

LE caractère distinctif des choses de luxe, est de n'être pas nécessaires. D'après ce principe, la classe du Luxe englobe l'utile, le commode, l'agréable, une infinité de choses usuelles, les laineries communes, le pain même.

IL paroîtra sans doute singulier de voir comprendre dans la classe du Luxe, les choses d'un genre très-nécessaire aujourd'hui : telles que le pain & les étoffes de laine communes. Pour toute explication, je renverrai aux tems où l'on ignoroit la boulangerie, & où les hommes alloient nuds, ou bien étoient simplement vêtus de peaux d'animaux,

comme les gens de la campagne l'étoient en France sous Charlemagne , & comme presque tout le peuple l'est encore en Hongrie & ailleurs.

LE citadin qui n'a jamais vu dans la maison de son pere , ni dans la sienne , que de beau pain blanc , & qui en voit l'usage parmi les gens de bas état , croit qu'il est de l'essence de l'homme de se nourrir ainsi. Il ne se doute pas que ce pain étoit , il n'y a gueres plus de deux cens ans , un pain friand , dont tout le monde ne mangeoit pas , imaginé pour les Chanoines de Notre-Dame , & de-là nommé *pain-de-Chapitre* *. Il ne se doute pas que la plus grande partie des meilleurs Bourgeois de Paris se contentoient encore sous Charles IX. de *pain-coquillé* , ou *bis-blanc* , appelé par cette raison *pain-Bourgeois* ; & que le *pain-bis* , anciennement appelé *pain-de-brode* ,

* *Vid.* Traité de la Police par Lamare.

ou *pain-facile*, étoit la grande consommation de la Ville. On ne se rappelle pas que les Asiatiques, de qui l'Occident a reçu ses premiers arts, ne sçavoient point, au temps d'Abraham, faire du pain-levé. On oublie que les Romains, quoique issus de divers peuples déjà anciens dans l'Italie, ne donnèrent long-temps d'autre préparation à leur grain que de le faire cuire dans l'eau tout entier avec sa bale; & que, long-temps même après qu'ils eurent appris à le piler, ils s'en tinrent à l'usage de la bouillie.

EN général les hommes ne voyent que le présent. Cependant sans parler du *pain-de-chailli*, qui est le *pain-mollet* ordinaire, lequel a été, jusques sous Louis XIII. le pain des Princes & des riches; sans parler du *pain-au-lait*, imaginé pour Marie de Médicis, ni des autres recherches par lesquelles on a enchéri sur cette délicatesse; que de degrés

de raffinement entre le grain simplement cuit tout entier dans l'eau & le pain-levé le plus commun ! Que de degrés encore entre ce pain grossier & le beau pain blanc de pâte-ferme ! Quand on observe un caractère si marqué de luxe dans une chose que l'habitude & les circonstances ont aujourd'hui convertie tout-à-fait en premier besoin , il doit être aisé de concevoir que le luxe entre pour tout , ou pour presque tout , dans un grand nombre de choses où l'on ne soupçonne pas qu'il existe.

LE rabot d'un Menuisier , la charrue d'un Laboureur , sont des choses de luxe. L'état actuel de la société rend ces instrumens plutôt de vraies nécessités que de simples utilités. Mais , pour éclaircir la question présente , il faut pénétrer jusqu'au fond des choses : & ne régler ses idées que d'après l'état de l'homme dans les premiers temps.

L'USAGE d'un rabot , d'une char-

rue , n'est pas , si l'on veut , un luxe ;
 en tant que ces instrumens sont de nécessité
 par rapport à l'objet pour lequel on
 les employe. Mais l'objet , qui les a
 fait imaginer & qui les rend utiles , est
 tout-à-fait de luxe ; & par-là les instru-
 mens qui servent à cet objet doivent
 être rangés dans la classe des choses de
 luxe. La charrue & même l'Agriculture ,
 de quelque façon qu'elle s'opere ,
 sont des inventions nouvelles , eu égard
 à l'antiquité du monde : inventions ,
 dont la superfluité , quant à la conserva-
 tion de l'espèce humaine , est démontrée
 par l'existence de l'espèce humaine sans
 leur secours durant un grand nombre
 de siècles.

ON regarde les meubles , les vête-
 mens , les bâtimens , les ustensiles , les
 armes , comme des choses de nécessité ;
 & l'on ne fait consister le luxe que dans
 les recherches plus ou moins superflues
 qu'on y ajoute. Mais ces choses que

l'on approuve sont du même genre que les recherches que l'on blâme : puisque ces choses , dans leur origine , étoient elles-mêmes des recherches , & que l'homme pouvoit s'en passer. Cette identité de genre sur laquelle on ne sçau-roit trop insister , & qu'un esprit juste reconnoîtra , quand il se donnera la peine d'y réfléchir mûrement , absorbe toutes les distinctions particulieres que l'on voudroit établir , toutes les différences que l'on voudroit faire par rapport aux effets politiques entre les diverses sortes de recherches qui sont présentement en usage.

AUCUNE des choses ajoutées à l'état primitif , quelque opposée qu'elle paroisse d'abord à l'idée de luxe , ne peut être avec raison exceptée de la regle qui déclare luxe tout ce qui n'est pas absolument nécessaire. C'est le luxe qui leur a donné naissance ; & c'est cause du luxe qu'elles ont du prix.

EXAMINEZ dans les différens temps les inventions relatives à la guerre : vous verrez qu'elles ont été imaginées à l'occasion de circonstances produites par le luxe , & pour maintenir ces circonstances. Suivez les changemens faits dans les armes & dans les méthodes que l'on employe à la guerre : vous verrez qu'ils ont été suggérés par cet esprit , qui nous porte sans cesse à chercher les moyens d'améliorer notre situation , & d'accroître nos avantages : esprit qui n'est autre que celui du Luxe , dont l'objet est le bien-être , & qui , loin d'être blâmable , est l'effet le plus juste de la raison dont l'homme est doué.

CE n'est pas la nécessité qui a fait imaginer les fusils , les bombes , les canons. Combien n'y a-t-il pas eu de guerres sanglantes , de vastes conquêtes , de batailles meurtrières avant ces inventions ? L'espoir d'obtenir la supériorité

rité sur l'ennemi a pu suffire pour les faire adopter d'abord ; mais cette raison n'en a pas maintenu l'usage. Car l'Ennemi s'approprie bientôt de semblables moyens ; & d'un commun accord on eût renoncé à ces inventions , comme on a renoncé au feu grégeois , si chacun n'avoit pas trouvé de l'avantage à les employer. Cette maniere de faire la guerre est devenue générale parce qu'elle est plus facile , plus commode que l'ancienne. Il y faut moins d'attirail : l'effet des armes est plus expéditif ; les actions sont plutôt décidées.

LES motifs ont été les mêmes , & dans l'institution de ces choses d'un genre très-sérieux , & dans l'institution de choses d'un tout autre caractère. Dans tout ce que l'on imagine de nouveau on a pour objet une plus grande facilité , une plus grande commodité , un plus grand agrément. Cesont les seuls motifs que l'on puisse observer dans l'in-

stitution, de tout ce que l'homme a institué. Rien de ce qu'il a inventé ne lui étoit nécessaire au moment de l'invention. Il s'en étoit passé jusque-là : & quelques commodités, quelques utilités qu'il se soit procurées par ses recherches, il n'en est pas moins vrai que, relativement à son existence, le fruit qu'il a tiré de son industrie, étoit, à parler rigoureusement, un véritable superflu, par conséquent un luxe.

SI cette proposition effarouche ; c'est que l'on a communément une idée défavorable du luxe. Car, si l'on pensoit que le luxe est bon : ou seulement si, comme la justice le prescrit, on entendoit par le mot de *luxe* tout simplement le *superflu*, l'opposé de *nécessaire* : on ne sentiroit nulle répugnance à qualifier de ce nom les choses dont nous tirons le plus de service.

QUAND on taxe de luxe une chose quelconque, on n'entend pas que cette

chose soit sans aucune propriété. Tout ce qu'on veut dire, c'est que l'on peut se passer de la chose dont on parle, qu'elle n'est pas nécessaire. Autrement on ne trouveroit rien que l'on pût taxer de luxe. Car il n'existe rien qui soit en usage , ou dont l'usage continue un certain tems , sans avoir une sorte de propriété , soit d'utilité , soit de commodité , soit d'agrément. Si des esprits bizarres ou puériles introduisent dans la société des nouveautés sans aucun avantage , elles n'y prennent pas : ou elles n'obtiennent qu'une faveur momentanée. Quelque susceptibles que les hommes soient de fantaisie ; quelque pente qu'ils aient à suivre le torrent de la mode , ils reviennent machinalement à la raison. Les choses, qui n'ont point avec l'organisation de l'homme un tel rapport qu'elles doivent , soit directement soit indirectement , lui apporter du plaisir ou de l'utilité , ne font point d'impression sur lui , ou n'en font pas long-tems.

Il s'en détache bientôt & les dédaigne.

LE mot *Luxe*, pris en lui-même d'une manière absolue, ne peut donc signifier & ne signifie réellement que les *jouissances superflues*, les *choses superflues* : c'est-à-dire, dont on peut se passer, qui ne sont pas rigoureusement nécessaires. Car telle est la valeur du mot *superflu* : on le définit *qui ne sert de rien pour la nécessité*.

CETTE explication du mot *Luxe* est la seule qui soit exacte, la seule qui fournisse à l'esprit un point de repos. Toute autre définition ne présentera rien de terminé, rien de clair & de précis. Que l'on essaye d'en donner une différente. Quiconque n'est pas organisé de façon à se persuader qu'il voit nettement, lorsque l'objet, qu'il envisage, est encore confus, finira, après bien des tâtonnemens, par descendre, comme nous, jusqu'à la ligne du plus

étroit nécessaire pour trouver le point où commence la sphere du Luxe. C'est-là qu'après bien des détours , il en faut venir malgré soi. L'on ne fera que s'exhaler en vains discours sur cette matiere , si l'on ne pose pas pour principe , que le mot *Luxe* signifie purement & simplement , dans son sens fondamental , tout ce qui est *superflu* , tout ce qui est au-delà du nécessaire absolu.



CHAPITRE VI.

LE sens primitif du mot latin LUXUS, confirme la définition qui a été donnée du mot LUXE au Chapitre précédent. Le mot LUXE a parmi nous fondamentalement, comme chez les Romains, la signification pure & simple de jouissances superflues. Les dictionnaires françois, qui ont défini le mot Luxe, ne sont pas opposés à cette assertion. Les productions des arts ne donnant que des jouissances superflues, ces productions sont des choses de LUXE. Les sociétés devant leur bonheur & leur puissance aux productions des arts, le LUXE est donc utile. En effet les peuples, qui en ont le plus, sont les plus puissans.

LE sens originel du mot Luxe confirme la définition qu'on a donnée de ce mot au Chapitre précédent. Le mot latin *Luxus*, d'où est dérivé le mot fran-

çois Luxe , signifioit au propre chez les Romains purement & simplement *surabondance* , ce qui est *au-delà du nécessaire* , le *superflu*. On le voit par des passages de différens Auteurs dont la bonne latinité est incontestable *.

A-T R A V E R S les différentes applications que l'on fait parmi nous du mot *Luxe* , on reconnoît pareillement , comme on l'a déjà observé , que le sens fondamental qu'il comporte & l'idée simple de *jouissances superflues* , sont absolument les mêmes.

A la vérité , il y a bien quelque confusion apparente dans l'usage que l'on fait communément du mot *Luxe*. On qualifie de Luxe en certains cas une chose ; & l'on ne qualifie pas ainsi cette même chose en d'autres cas. On em-

* On trouvera les preuves de cette proposition dans une Dissertation placée en forme d'appendice à la fin de l'ouvrage.

ploye le mot Luxe à l'égard d'une personne en une certaine position; on ne l'employe plus à l'égard de la même personne, dans une autre position, sans que la différence des cas & des positions paroisse fondée sur aucuns principes. Un jugement si variable semble l'effet de l'inconséquence.

Le chaos, que présente à la première vue l'usage que l'on fait communément du mot Luxe, se débrouille aux yeux d'un homme attentif. On parvient, en suivant la filiation des idées, à démêler le vrai sens d'une locution qui semble d'abord n'exprimer rien de précis. L'ignorance & l'inapplication répandent bien des obscurités dans le discours ordinaire. Il faut quelquefois chercher ce que le vulgaire veut dire, & ne point s'arrêter à ce qu'il dit : comme l'on fait à l'égard des enfans dont on devine les petites conceptions plus souvent qu'on

ne les trouve énoncées dans leur langage imparfait.

Ce n'est pas parce qu'une chose est agréable, brillante, voluptueuse, qu'on la taxe de luxe. Ce n'est pas non plus parce qu'elle est ingénieuse, parce qu'elle demande un grand travail, parce qu'elle coûte cher. Ce n'est pas davantage parce que les riches ou les gens d'un ordre distingué en font usage. Ces circonstances se rencontrent dans des choses qui ne sont pas de luxe, aussi-bien que dans d'autres qui en sont. Ainsi ces qualités, ces rapports n'étant pas particuliers aux choses de luxe, ce ne sont pas ces qualités ou ces rapports que l'on veut désigner, en disant d'une chose qu'elle est de luxe. Ce terme a donc une autre signification. Cette signification ne peut exprimer qu'un rapport commun à toutes les choses que l'on range dans la classe du Luxe, & qui ne

convient point à celles qu'on exclut de cette classe. Or, sous quel aspect les choses de luxe présentent-elles ce rapport? C'est uniquement dans leur opposition avec le nécessaire. Donc en prononçant le mot de *Luxe*, on désigne une chose non - nécessaire, une chose qui, entre autres caractères, a celui d'être *superflue*.

VÉRITABLEMENT quand vous dites d'une chose qu'elle est de luxe, quelques idées accessoi-res que vous mêliez au sens principal de ce mot; joignez-y, tant qu'il vous plaira, des idées d'improbation, de mollesse, de profusion, de délicatesse, de ruine: au fond vous entendez toujours que la chose dont vous parlez, donne une jouissance dont on peut se passer, qui est superflue. C'est sur cette idée principale que toutes les autres portent: tellement que, si vous la supprimiez, toutes celles que vous y avez jointes, porteroient à faux, & se

trouveroient manquer entierement de justesse.

DE même , quand vous taxez de luxe une personne , quelque inculpation que vous renfermiez dans ce terme , vous partez toujours de l'idée que cette personne se permet des jouissances qui portent ses dépenses au-delà du nécessaire relatif à son état ; & par conséquent vous voulez dire qu'elle se permet des jouissances superflues. Car si les dépenses de cette personne , si les jouissances qu'elle se donne & que vous blâmez , étoient nécessaires , le jugement que vous en faites , tomberoit de lui-même. Il n'a d'appui que le sentiment où vous êtes , que ces dépenses , ces jouissances sont superflues.

LES dictionnaires françois , qui ont défini le mot Luxe , ne contredisent pas le système que nous soutenons ici. Mais ils ne présentent ni nettement ni précisément le sens que nous maintenons être
le

le sens fondamental implicitement attaché au mot *Luxe* par tous ceux qui s'en servent.

LA Grammaire , dit M. de Saint-Lambert , peut rendre de grands services à la Philosophie : rien n'est plus vrai. Des définitions exactes préviendroient une infinité de méprises & de faux jugemens. Malheureusement , il faut l'avouer , une bonne définition demande presque toujours beaucoup de philosophie ; & ceux , qui , comme Dumarfais , l'Abbé Girard , sont doués des qualités propres à ce genre de travail , daignent rarement s'en occuper. L'article *Luxe* , ainsi qu'un grand nombre d'autres , a été traité dans les Dictionnaires avec trop de négligence. Nous allons examiner ici les définitions que donnent du mot *Luxe* quelques-uns de ces Dictionnaires.

LA définition du mot *Luxe* dans le Dictionnaire de Richelet , est celle qui approche le plus de l'exactitude. On

y lit *LUXE*, *s. m. dépense SUPERFLUE*, soit à l'égard des habits ou de la bouche. Le Luxe ne consiste pas en ce que l'on fait une dépense *superflue* : il consiste dans l'usage que l'on fait d'une chose *superflue*. Il est vrai que, comme il n'est presque rien dont on puisse se servir sans dépenser, la définition de *dépense superflue* ne donne point un sens faux, mais elle ne porte point un sens net & précis.

DANS le Trévoux on trouve la définition de Richelet, gâtée par une addition mal entendue. Voici l'article : *LUXE*, *subst. masc. Dépense SUPERFLUE*, *somptuosité excessive*, soit dans les habits, soit dans les meubles, soit dans la table. L'addition mal entendue dont on veut parler, est celle de ces mots *somptuosité excessive*. Il semble que dès que l'on a défini le mot *LUXE* toute *dépense superflue*, les mots *somptuosité excessive*, loin d'ajouter à la première définition, comme ils le devroient, l'alterent & l'embrouillent. Car

le mot *LUXE* défini *dépense superflue*, signifie non-seulement *somptuosité excessive*, mais encore tous degrés de dépense superflue depuis le premier degré jusqu'aux plus grands excès. Après avoir défini le mot *LUXE* *dépense superflue*, dire que le mot ainsi défini signifie *somptuosité excessive*, c'est comme si, après avoir défini le mot *BLED* *tout grain farineux propre à faire du pain*, on disoit que le mot *BLED* signifie *orge* ou *seigle* : on ne peut pas plus dire l'un que l'autre. Le mot *Luxe*, défini *dépense superflue*, est alors un nom générique qui n'exprime pas spécialement une partie du genre plutôt qu'une autre, mais qui embrasse tout le genre.

CETTE addition des mots *somptuosité excessive*, dans la définition que le Trévoux a donnée du mot *Luxe*, est prise de l'*Inventaire des deux langues François & Latine*, par le Pere Philibert Monet, Jésuite, imprimé en 1635. Le Pers

Monet dit au mot *Luxe* dans son Inventaire , LUXE : *somptuosité excessive en habits , meubles , train , viandes , & autres pareilles choses.*

L'ACADÉMIE Françoisè a suivi tout uniment la définition de Monet. Elle l'a inférée sans aucun changement , quant au fond , dans son Dictionnaire , en cette forme : *LUXE , subst. masc. somptuosité excessive , soit dans les habits , soit dans les meubles , soit dans la table.*

LA définition du mot *Luxe* par *somptuosité excessive* n'est pas exacte , non-seulement quand on la donne en même temps que celle de *dépense superflue* : mais aussi quand on la donne seule. On applique le mot de *Luxe* en mille occasions où il n'y a point de *somptuosité excessive* , ni même de *somptuosité*. Aujourd'hui que les tabatieres d'or simple sont très-communes , elles n'en sont pas moins un *Luxe* de l'aveu de tout le monde ; & personne ne dira qu'elles

font une *somptuosité*, loin de les taxer d'être une *somptuosité excessive*. Des épingles de diamans d'un prix très-médiocre, une petite cave, plus élégante que riche, garnie de flacons pleins d'odeurs, font des choses de Luxe : & ne font pas certainement des *somptuosités*. Le sens du mot *Luxe* n'est donc point du tout exprimé par les mots *somptuosité excessive*. Cette définition est donc absolument défectueuse.

LES idées de Luxe & de somptuosité s'avoisinent : cependant elles different notablement l'une de l'autre. Les idées que le mot *somptuosité* réveille sont celles de faste, de grande dépense, & d'une certaine maniere large de dépenser qui n'appartient qu'à l'opulence & qui est le contraire de la mesquinerie. Les idées, que le mot *Luxe* réveille dans l'état actuel de nos mœurs, sont celles d'un superflu agréable que l'on recherche autant pour en jouir que pour

satisfaire l'ostentation ; dans lequel on consulte à-la-fois la sensualité , l'élégance , le bon goût ; & qui tient plus de ces qualités , que de la richesse.

QUOI qu'il en soit de l'inexactitude ou de l'insuffisance des définitions du mot Luxe données dans les Dictionnaires , il est évident que celle de Richeliet , adoptée & placée au premier rang par les Auteurs du Trevoux , rentre entièrement dans le sens que nous prétendons être le sens fondamental attaché à ce mot par ceux qui l'emploient ; & que la définition du P. Monet , quoique très-fautive , n'est pas opposée à notre sentiment : puisque l'excès de la somptuosité est certainement une dépense *superflue* , un emploi de choses *superflues*.

L'IDÉE de jouissances superflues & , par extension , de dépenses superflues , est l'idée mere de laquelle émanent toutes les acceptions du mot Luxe en François. Il n'y en a pas une qui ne s'y

rapporte naturellement & fans effort. J'en appelle au témoignage de tous ceux qui ſçavent la langue , & qui poſſèdent un peu la métaphyſique de la Grammaire. Si l'on n'applique pas communément le terme de Luxe à des jouiſſances , dans le fond tout auſſi ſuperflues que le ſont celles auxquelles on l'applique, c'eſt que l'on eſt habitué à ces jouiſſances non taxées de Luxe , & que par cette raiſon on les croit néceſſaires.

LES hommes , pour l'ordinaire , ne jettent point les yeux au-delà de l'horizon borné qui les environne. Sont-ils accoutumés de longue main à certaines commodités : ils regardent ces diverſes commodités comme eſſentielles , comme nées pour ainſi dire avec eux. Ils étendent ce ſentiment juſques ſur ce qui eſt d'un uſage établi dans chacun des différens ordres de citoyens ; enſorte que ce qui eſt d'un uſage commun dans l'un de ces ordres , eſt , pour ceux qui y

sont compris , réputé simple ; indispensable ; & qu'au contraire , ce qui sort de l'usage commun est blâmé comme *Luxe*, c'est-à-dire , comme *superflu*. De-là vient que l'on est choqué de voir une femme de basse condition vêtue de soie , & qu'on ne l'est pas de voir une femme d'un état plus relevé vêtue de même : quoique celle-ci puisse être moins opulente que celle-là.

CETTE observation est la clef des opinions populaires sur le *Luxe* , qui , expliquées de toute autre manière , ne présentent qu'un chaos où l'esprit se confond. La qualification de *Luxe* , telle qu'on l'entend donner tous les jours , n'étant réglée ni sur les besoins naturels de l'homme , ni sur l'espèce des choses , ni sur la fortune des personnes , ni même sur le rang légal des conditions entre elles ; mais seulement sur l'usage commun , au jour où l'on parle , des différentes classes de la société.

ON s'assurera par une réflexion très-simple , que les hommes pensent & se reglent ainsi. A mesure que les arts s'étendent dans une nation ; à mesure que leurs productions se multiplient & deviennent d'un usage plus commun ; les choses , d'abord comprises dans la classe des choses de Luxe , cessent d'y être comprises ; & la dénomination de Luxe est transportée aux choses de nouvelle invention ou de nouvel usage.

LORSQUE l'on employe le mot Luxe en parlant de la maniere de vivre , on a le plus souvent dans l'esprit une idée qui , bien que formée d'idées relatives , est néanmoins absolue ; & qui a pour opposé l'idée d'un nécessaire quelconque qu'on établit suivant ses habitudes , ses lumieres ou ses préventions.

SI l'on a tant de peine à s'entendre mutuellement les uns les autres , en parlant de Luxe ; si l'on a souvent l'air de ne pas s'entendre soi-même , il pa-

roît donc que cela ne vient point d'un défaut de concert ni d'aucune incertitude sur la signification du mot *Luxe*. Car il est assez convenu que ce mot signifie les *jouissances superflues*. La difficulté vient de ce que l'on n'est d'accord ni avec les autres ni avec soi dans l'application du mot ; & l'on n'est pas d'accord , parce que l'on n'a pas une idée exacte de ce qui est superflu & de ce qui est nécessaire. Voilà le nœud.

P O U R délier ce nœud , il faut s'élever au-dessus des habitudes , écarter les préjugés , consulter la nature. Nos mœurs actuelles la déguisent. Il faut se transporter en esprit hors du sein des sociétés policées , s'élancer jusqu'aux âges qui ont précédé leur naissance , & voir comment l'homme subsistoit dans les temps antérieurs à toutes les inventions des arts. C'est là : c'est uniquement là que l'on peut prendre une notion juste de ce qui est réellement nécessaire. No-

tre essence n'a point changé. Ce qui suffisoit alors pour le maintien de la vie, suffiroit aujourd'hui. Le dénuement où vivent encore plusieurs nations Sauvages differe peu de l'état primitif. Le tableau de leur simplicité doit nous éclairer & guider notre imagination. Préoccupés comme nous le sommes par les usages que nous avons sous les yeux dès l'enfance, nous aurions peine, sans l'exemple de ces nations, à discerner les bornes où se renferment les vrais besoins. L'étroit nécessaire une fois reconnu : nulle obscurité sur la sphere du superflu. Où les limites du premier finissent ; le regne du second commence.

LORSQUE le mot *Luxe* a été imaginé, on étoit déjà habitué à un grand nombre de choses de Luxe que l'on regardoit comme *nécessaires* ; & que l'on n'entendoit pas indiquer par ce mot. Il embrassoit mille sortes de

jouissances qui n'y sont plus comprises. Si ce terme eût été inventé plutôt , il en eût désigné un plus grand nombre. En partant des idées qui ont donné naissance au mot Luxe , & remontant de cette manière jusques aux temps où les hommes ne possédoient rien & jouissoient uniquement des dons spontanés de la terre , on ne peut s'empêcher de reconnoître le sceau du Luxe tout autant dans les premières additions faites à ces dons par l'industrie humaine , que dans les jouissances ajoutées par les recherches modernes à celles qu'on avoit déjà. L'analogie entre ces choses est parfaite.

Nous ne donnons donc point une extension arbitraire à la signification du mot Luxe , quand nous l'appliquons à tout ce qui n'est pas de nécessité. Tel est le sens de ce mot dans l'intention de tous ceux qui l'employent. Nous démontrons seulement ici que les caractères

terres qui font généralement appliquer le nom de *Luxe* à certaines choses , se trouvent pareillement & complètement dans tout ce qui n'est pas de la plus étroite nécessité. Le vulgaire qualifie de *Luxe* certains objets , & ne qualifie pas de même d'autres objets qui ne sont pas plus nécessaires : s'il agit ainsi c'est en quelque sorte contre son dessein ; c'est par ignorance , par inattention. Ses préjugés & ses habitudes l'empêchent d'appercevoir les caractères du *Luxe* où ils sont : mais ces caractères n'en existent pas moins , quoique le vulgaire ne les apperçoive pas ; & l'idée de superflu étant attachée dans la langue au mot *Luxe* , il n'est pas libre à quiconque sçait voir , à quiconque raisonne , de ne pas comprendre dans la classe du *Luxe* tout ce qui a le caractère de superflu.

AINSI , d'une part , l'idée essentielle attachée au mot *Luxe* étant celle de

jouissance superflue ; d'une autre part ; les jouissances procurées par les arts ayant toutes le caractère de *superflues* , quoique le vulgaire ne le voye que dans les choses de nouvel usage , il s'ensuit que toutes les jouissances que nous tenons des arts , sont Luxe. Or , à l'exception d'un très-petit nombre de jouissances , auxquelles l'art n'a pû rien ajouter , parce qu'elles ne dépendent point des objets extérieurs , ou parce que les objets extérieurs dont elles dépendent ont été formés par la nature d'une manière propre à compléter ces jouissances , l'homme dans l'état actuel de la société n'ayant nulle jouissance que l'art n'ait créée ou dans laquelle il n'ait enchéri sur la nature ; il s'ensuit , malgré l'opinion commune , que parmi nous , à considérer les choses intrinsèquement , toutes nos jouissances sont *luxe* , soit quant à la forme seulement , soit quant au fond & quant à la forme tout ensemble.

D'UN côté, tout ce que nous avons au-delà de notre corps, tout ce que nous ajoutons aux premiers dons qui nous ont été faits, étant *lux*e ; d'un autre côté, les nations les plus puissantes, les plus heureuses étant celles qui ont le plus de ces choses de luxe, & les nations les plus foibles, les plus malheureuses étant celles qui en ont le moins ; peut-on, à s'en tenir à cette considération seule, se défendre de penser que le Luxe est utile aux sociétés politiques ?

MAIS, indépendamment de ce motif, une autre raison tout-à-fait décisive se présente en faveur du Luxe. Tout le monde convient que les choses utiles, comme l'annonce l'épithète qui les désigne, font en particulier le bien des hommes, & en général celui des corps politiques. Or les objets utiles & ceux que l'on taxe de luxe, quoique distingués les uns des autres dans l'usage commun, étant comparés par un œil philosophi-

que au nécessaire rigoureux, ne forment absolument qu'un seul & même genre. Les choses d'un genre ne peuvent, par une suite de l'homogénéité des qualités qui les constituent d'un même genre, avoir, par ces qualités, les unes un effet, les autres un autre. Elles ne peuvent, par exemple, être les unes profitables, les autres nuisibles à l'égard du même sujet. Donc il n'est pas possible de concevoir que ce que l'on nomme Luxe, étant du même genre que ce que l'on nomme utile, n'opere pas des effets politiques pareils à ceux de l'utile ; & que l'un ne concoure pas comme l'autre, chacun dans sa proportion, au bien de la société.

A la vérité les choses d'un même genre peuvent avoir des qualités très-différentes outre les rapports communs constitutifs du genre sous lequel on les range ; & peuvent par conséquent avoir des effets tout différens. L'aconit

&c

& l'orvale font l'un & l'autre du regne végétal, & n'en ont pas moins des propriétés fort opposées.

M A I S les effets, résultans des rapports communs qu'ont entre elles les choses qui forment un genre, sont nécessairement les mêmes dans chacune des choses de ce genre, quelques propriétés particulières qui d'ailleurs s'y rencontrent; & de ce qu'une chose produit un effet en raison des qualités qui lui sont communes avec toutes les choses de son genre, il faut en conclure que toutes les choses de ce genre produisent le même effet; puisqu'elles ont en elles la cause de cet effet; & que l'efficacité de cette cause ne pourroit être détruite sans que le caractère de leur genre ne le fût également.

L E S recherches dont les fruits sont appelés utiles, ne fournissent que des choses dont on peut se passer. Leur principe est le desir du bien-être. Ces

recherches s'exécutent par le travail. Elles étendent & diversifient les moyens de jouir. Tous ces caractères se trouvent dans les recherches dont les fruits sont appelés superflus. Aussi l'effet des unes & des autres, à l'égard de l'homme, est-il en dernière analyse parfaitement semblable. Les unes & les autres ajoutant à ce qu'il a, l'enrichissent & lui donnent des sensations agréables, ou lui en épargnent de pénibles.

CET effet, à l'égard de l'homme individuel, résulte nécessairement des rapports communs que ces deux sortes de recherches ont entre elles. L'état de société ne change point ces rapports. Par conséquent, de même que ces recherches, considérées sous l'aspect le plus généralisé, n'ont pas & ne peuvent avoir, par les qualités qui leur sont communes, des effets différens les unes des autres à l'égard de l'homme individuel; de même, l'état de société, ne chan-

geant point ces rapports , elles n'ont pas & ne peuvent avoir des effets différens les unes des autres à l'égard des sociétés politiques.

P O U R que les choses que l'on nomme vulgairement Luxe , & celles qu'on nomme exclusivement utiles , produissent les unes des effets essentiellement différens de ceux que produisent les autres sur les hommes & sur les sociétés politiques , il faudroit que ces deux especes de choses différassent l'une de l'autre par des qualités d'une essence entierement différente. Or ces choses sont absolument de même nature au moral ainsi qu'au physique. Il est impossible, quand on les envisage dans leur rapport avec l'étroit nécessaire , de découvrir dans les unes aucun caractère véritablement essentiel qui ne se trouve complètement dans les autres.

EN un mot , le Luxe , à quelque point qu'on veuille le distinguer de

l'utile , n'est , aussi-bien que l'utile , tout simplement au fond , que la jouissance des biens créés par la nature & appropriés par l'art à notre usage. Pourquoi ne seroit-il pas avantageux aux Etats ? Ses recherches , ses travaux , comme ceux dont l'utile est l'objet , étendent nos facultés , nous ouvrent des ressources , & multiplient nos richesses !



CHAPITRE VII.

LES détracteurs du LUXE ne s'entendent pas eux-mêmes ; ils appliquent arbitrairement le mot LUXE, qualifiant de LUXE des choses du même genre que celles qu'ils ne qualifient pas ainsi. Examen de leur sentiment. Vaines objections contre le LUXE. Les adversaires du LUXE ne l'attaquent point dans sa véritable universalité. L'opulence & la puissance d'une nation procedent de ses dépenses.

LES détracteurs du Luxe semblent s'aveugler volontairement. Ils n'appellent point Luxe ce qui est d'un usage ancien. Leurs imputations ne tombent que sur les recherches nouvelles. Ils ne veulent point voir que ce qu'ils permettent comme usité , comme non-repréhensible, est du même genre que ce qu'ils condamnent ; ni faire réflexion que ces choses qui n'attirent point leur censure,

ont eu leur tems de nouveauté & méritoient alors , selon leurs principes , autant d'être taxées de luxe que ce qu'ils proscrivent. Ils ne veulent point voir que ces recherches nouvelles qu'ils blâment , sont la fuite naturelle du perfectionnement des arts & des progrès de l'esprit & du goût.

ON se procure aujourd'hui mille commodités , mille agrémens qu'on ne se procuroit pas autrefois : parce que l'on sçait aujourd'hui mettre plus d'entente dans ce que l'on fait : on a plus de finesse & de génie. On bâtit présentement des demeures plus grandes , plus ornées , distribuées plus commodément que dans le douzieme siecle ; parce qu'on a l'esprit de sentir que cela est mieux ; & que les progrès des arts mettent en état d'exécuter ces choses. C'est ainsi qu'on a élargi successivement & pavé les rues si étroites & si fangeuses sous le regne de S. Louis.

LES hommes ont toujours porté le Luxe auffi loin qu'ils l'ont pû. Le défaut de moyens ou de connoiffances les a feul arrêtés. Jamais l'intention ne leur a manqué. Cela eft tout fimple. On augmente fon bonheur en étendant fes jouiffances. Dans tous les tems le produit foible ou fort des travaux a été confommé , fous Hugues Capet comme fous le regne préfent. Or fous Hugues Capet, par exemple , ou bien le travail n'équivaloit qu'à la confommation indifpenfable du travailleur & de fon maître , quand le travailleur en avoit un : ou bien il la furpaffoit. Si le travail n'équivaloit qu'à la confommation indifpenfable , ce n'étoit pas par fyftême qu'on ne confommoit pas au-delà ; c'étoit par impoffibilité de confommer davantage , par pénurie. Si le travail furpaffoit la confommation indifpenfable , il en réfultoit un fonds qui ne pouvoit être confommé qu'en chofes non-indifpenfables , & conféquemment qu'en

Luxe d'une espece ou d'une autre. Car la précision rigoureuse qu'on doit suivre en matiere de raisonnement, n'admet point ici de milieu : les choses sont ou nécessaires ou superflues ; & ce qui est superflu est Luxe.

UN payfan de North-Hollande occupe une maison bien bâtie, garnie de meubles ; a des armoires remplies de linge, de hardes ; a de l'argenterie, une batterie de cuisine de cuivre ; se nourrit de viande & de bierre. Un payfan du Limosin habite une mauvaise chaumiere, n'a ni meubles ni linge ni hardes, vit de châtaigne & d'eau. Voilà deux hommes de même nature, ayant les mêmes besoins, dont les consommations sont fort différentes, & qui subsistent également. Si celui des deux qui consomme le moins, a le nécessaire, l'autre a certainement un grand superflu. Or le payfan du Limosin a le nécessaire, puisqu'il subsiste, qu'il élève

des enfans , & que ses peres ont vécu comme lui. Si vous ne taxez pas de Luxe les consommations du North-Hollandois , sur quel fondement vous appuyerez-vous pour taxer de Luxe les délicatesses , les somptuosités de l'homme très-riche ? Toutes ces jouissances , celles de l'un comme celles de l'autre , considérées relativement à l'étroit nécessaire , sont homogenes. Nul trait ne les distingue. Elles ont toutes un objet commun , le bien-être : objet que le Nort-Hollandois & l'homme très-riche recherchent avec le même empressement dans la proportion de leurs moyens respectifs & selon que les circonstances le leur permettent.

FORMEZ une suite d'états depuis celui du payfan aisé qui jouit de son aisance , jusqu'à celui de l'homme le plus riche qui jouit de sa richesse , en sorte que les gradations de cette échelle ne fassent aucun des degrés qui peuvent dif-

férencier ces états ; n'est-il pas vrai que du premier de ces états au second , du second au troisieme , & successivement jusqu'au dernier , les dépenses varieront & croîtront si imperceptiblement de proche en proche que , si vous n'avez pas qualifié de Luxe les dépenses du premier , vous ne pourrez , en parcourant graduellement toute l'échelle , taxer de Luxe les dépenses du dernier , sans sortir de route analogie. Tant les dépenses qui sont au-delà de l'étroit nécessaire ont toutes de ressemblance dans leur objet & se confondent pleinement par-là les unes avec les autres. Tant elles sont d'une seule & même espece , considérées dans leur rapport avec l'étroit nécessaire.

SI les détracteurs du Luxe se donnoient la peine de mettre en masse les effets de tout un peuple , de les évaluer & de les partager en deux classes , l'une qui comprît ce qu'ils appellent Luxe ,

& l'autre ce qu'ils n'appellent point Luxe ; ils trouveroient que la valeur de ce qu'ils appellent Luxe , n'est peut-être pas la centieme partie de la valeur de ce qu'ils n'appellent point Luxe. De-là ils concluroient sans doute que si quatre-vingt-dix-neuf parties d'une masse ne sont pas préjudiciables à l'Etat , une centieme partie ne sçauroit l'être.

IL est aisé de se figurer l'état des premieres sociétés dans leurs commencemens. Le Luxe étoit alors très-peu de chose. Les sociétés étoient aussi très-foibles. Suivez leurs progrès jusqu'au tems actuel : vous verrez le Luxe s'accroître sans cesse , & leurs richesses , leur puissance s'accroître pareillement. Il n'y a pas de comparaison à faire entre la France présente & l'ancienne Gaule conquise par César. La Gaule , lorsque les Romains y pénétrèrent, nourrissoit à peine quatre millions d'habitans , qui presque tous vivoient durement , vêtus

de peaux , fans meubles , dans de méchantes maisons formées de poteaux & de claies , la plûpart bâties au milieu des bois. Aujourd'hui la France , qui fans doute pourroit être plus florissante , a dans son sein plus de dix-huit millions d'habitans , dont un million au - moins jouit de la plus grande abondance & des délices de la vie. La moitié du reste vit dans l'aisance ; les plus malheureux de l'autre moitié sont moins misérables que les trois quarts & demi des Gaulois ne l'étoient. Le pays est le même. Les arts , enfans du Luxe , ont seuls produit la différence de ces siècles reculés au nôtre.

JETTEZ les yeux sur la face du monde & passez les nations en revue. Les peuples où vous trouverez le plus de Luxe , sont les peuples les plus puissans. La France , l'Angleterre , l'Italie tiennent sans doute le premier rang dans l'Europe ; ce sont les contrées où

le Luxe regne avec le plus d'éclat. Quel renom de puissance & de grandeur les anciens peuples de l'Asie , si fameux par leur Luxe , n'ont-ils pas acquis ! Présentement même que l'Asie , malgré l'effet destructeur des gouvernemens qui y sont établis , conserve encore quelque Luxe ; combien n'efface-t-elle pas l'Afrique & l'Amérique dont les malheureux habitans ne connoissent presque rien au-delà des premières nécessités de la vie ?

Qu'on y réfléchisse sérieusement. En quoi consiste la force d'un Etat ? N'est-ce pas dans les moyens des particuliers ? En quoi consistent les moyens des particuliers ? N'est-ce pas d'une part dans leur industrie , & de l'autre part dans les biens , de quelque espece qu'ils soient , acquis par leur industrie au-delà de leur subsistance ? Et d'où ces biens tirent-ils leur prix ? D'où l'industrie re-

soit-elle son activité ? N'est-ce pas du goût du Luxe ?

A I N S I , soit que l'on se regle par les démonstrations du raisonnement , soit que l'on veuille s'appuyer sur l'autorité des faits , on reconnoîtra que le Luxe , loin d'empêcher un Etat de fleurir , est un ressort si nécessaire que si vous le supprimez , nulle nation ne peut plus être heureuse ni puissante. Il y a plus : l'objet, pour lequel les hommes se sont réunis en société , est dès-lors manqué ; puisque c'est précisément le dessein de se procurer des jouissances de Luxe qui les a rassemblés. Parler contre le Luxe , c'est parler contre la richesse, l'aïssance & les arts : c'est s'élever contre les mêmes choses que dans d'autres occasions on appelle en témoignage de la prospérité publique.

O N objecte que le goût du Luxe , en augmentant les desirs & les consom-

mations de chaque individu, fait augmenter nécessairement le prix des salaires dans toutes les classes ; que l'Etat est alors dans la nécessité de payer plus cher ses stipendiaires, & que ce surhaussement de dépense, le minant par degré, finit par le ruiner. Nous pouvons aisément répondre à cela. Il est très-vrai que le goût du Luxe fait augmenter le prix des salaires : mais ce n'est pas simplement parce qu'il augmente les desirs & les besoins ; c'est parce qu'il augmente les richesses, en augmentant l'industrie, l'ardeur pour le travail, source de presque tous nos biens. Si donc, par l'existence du Luxe, le Gouvernement est obligé de payer plus cher ; il a aussi de plus grandes ressources. Sa dépense & sa recette se proportionent, & l'Etat gagne par le Luxe d'être plus heureux & plus puissant.

CE n'est point l'avidité des stipendiaires qui décide de leur solde. Il n'y

a point de simple fusilier dans les troupes qui ne voulût avoir le traitement d'un Général, s'il espéroit de l'obtenir. Il n'y a point de subalterne dans les bureaux qui ne voulût avoir le traitement d'un Ministre, si l'on consentoit à ses demandes. Ce sont les moyens réels du consommateur qui fixent sa consommation ; & ce sont les moyens réels de la masse des consommateurs qui taxent le prix d'une denrée existante. Les prétentions des stipendiaires ne peuvent donc jamais forcer le Gouvernement d'excéder les moyens naturels qu'il a pour les payer. Si le ton général de la nation exige qu'on accorde un traitement abondant à ceux que les affaires de l'Etat obligent d'employer ; ce même ton annonce que la nation est dans une telle situation qu'elle peut fournir au trésor public de quoi subvenir à cette dépense.

VOILA ce qui se trouvera vrai ;
toutes

toutes les fois qu'une économie éclairée par la raison , modifiée par les circonstances , telle enfin qu'elle doit être pour être sage , présidera aux dépenses publiques. On n'infirmera point cette assertion par l'exemple de quelques Royaumes où semble régner un esprit de vertige ; où pour cent moutons il y a cinquante bergers ; où la paie des soudoyés n'est pas réglée sur la fortune générale de l'Etat , mais sur la richesse de la Capitale ou de la Cour , & plus encore , sur l'incurie avec laquelle un Gouvernement trop abandonné à sa propre prudence , trop sûr d'imposer à son gré des contributions proportionnées à ses dissipations , prodigue ses finances.

QUICONQUE propose un système, entend que les choses, auxquelles ce système doit s'appliquer , seront dans l'ordre où elles doivent être. Si le desordre prend la place de l'ordre : alors toutes les combinaisons peuvent manquer leur

effet, fans que le fyftême en lui-même en foit moins juſte. Le Luxe favorife la proſpérité des Etats : mais c'eſt autant que la conſtitution du Gouvernement n'en altere pas l'utile influence. Avec une mauvaife conſtitution, il n'y plus de plan qui ſoit bon. Il faut bien ſe garder, en raifonnant d'après des faits ſur un principe politique, de lui attribuer des vices qui découlent uniquement de la forme du Gouvernement établie dans le pays où l'on obſerve ces faits.

ON commet cette faute, lorſque l'on impute au Luxe de rendre les hommes vénaux, de leur ôter par-là tout eſprit public, & de les diſpoſer à la ſervitude. Les hommes ne ſe vendent que quand on peut les acheter. Supprimez les facultés du corrompéur : ils reſteront incorrompus au milieu du plus grand Luxe. Au contraire, quiconque aura beaucoup de graces à répandre & un grand pouvoir dans la main, ſe les af-

servira , soit qu'ils s'adonnent au Luxe , soit qu'ils ne s'y adonnent pas. Ce n'est pas le Luxe qui les rend corruptibles : ils le font par leur propre caractère. Les hommes se donnent pour du pain comme pour de grandes sommes d'argent. Sp. Mælius aspire dans Rome à la Royauté : il gagne la moitié du peuple avec les bleds qu'il distribue ; & sans l'activité du Sénat qui découvrit le projet de Mælius , les Romains , si jaloux de leur liberté , l'auroient peut-être perdue dès-lors.

PAREILLEMENT l'esprit public ne s'affoiblit généralement dans les membres d'un Etat que quand cet esprit ne leur apporte aucun avantage ; & l'on ne renonce à la liberté que quand on désespere de la conserver. Le Luxe n'opere point ces malheureuses dispositions de l'ame. Elles proviennent d'une constitution de Gouvernement où les droits

du peuple & du Prince font mal combinés pour l'intérêt commun.

C'EST aussi par méprise que l'on reproche au Luxe de prendre par degré un tel empire sur les esprits qu'enfin ceux mêmes qui s'y sentent le moins de penchant, sont contraints par bienséance, par raison d'affaires de s'y livrer au-delà de leurs moyens, & de sacrifier pour cela non-seulement le repos de l'esprit, mais encore souvent les besoins réels ou du moins les satisfactions les plus douces & les plus raisonnables. Ce désordre, dont les suites au reste intéressent plus les particuliers que l'Etat, ne vient pas de la nature du Luxe. C'est encore à la constitution du Gouvernement qu'il faut attribuer cet effet. On ne se jette avec ardeur dans les dépenses outrées de pure ostentation, cette conduite ne devient générale, que dans les pays où la loi fléchit sous le puissant

& n'est forte que contre le foible ; où la faveur décide de tout ; où l'on ne peut se flatter de rien obtenir avec l'aide seule de l'équité , du mérite & de la raison ; & principalement où l'argent seul ouvre presque toutes les portes qui conduisent aux honneurs , aux dignités , aux emplois distingués. On sent qu'alors ce n'est point le goût du Luxe qui domine lors même que l'on paroît s'y abandonner entierement. On est entraîné par des motifs tout-à-fait étrangers à ce goût, par des vues de vanité , d'ambition , de fortune ; & même , en bien des cas , par la vue simple de se maintenir dans l'état où l'on est.

EN Suisse , en Hollande , en Angleterre , on ne voit nulle part la disparate ridicule qui résulte d'un extérieur somptueux & d'une misere intérieure. Les dépenses s'y distribuent plus judicieusement. Pourquoi cela ? Les hommes ne sont pas là d'une autre nature qu'ailleurs.

Ils n'ont pas un discernement plus fin sur ce qui constitue véritablement le bien-être ; & si l'on relevoit la dépense générale du total des habitans de ces contrées , & qu'on la combinât avec le nombre des habitans , on trouveroit qu'ils dépensent par tête en commodités , en superflu , en luxe enfin , beaucoup plus que ne font des peuples auxquels on se croit en droit de reprocher le luxe le plus déréglé. La bonne conduite des Anglois , des Suisses & des Hollandois à cet égard s'explique par la constitution politique de leur pays. L'arbitraire n'y a pas lieu. Les offices n'y font pas vénaux. La vigueur des loix , & la sagesse des institutions y dispensent de courir après le crédit, après la réputation d'être riche. On peut s'en passer parmi eux sans compromettre ni sa sûreté ni son avancement. En quelque lieu que ce soit où regnent d'autres mœurs avec une autre constitution de gouvernement , inutilement entreprendroit-on de

réformer ces mœurs par la voie des exhortations , tant que la constitution politique n'y fera point changée.

LES adverfaires du Luxe fentent fi bien que les chofes de luxe font néceffaires au bonheur des hommes & à la puiffance des Etats , qu'ils fe gardent d'attaquer le Luxe dans fa véritable univerfalité. Leurs déclamations n'embraffent , comme on l'a déjà obfervé , que certaines parties du Luxe ; quoique ces parties foient tout-à-fait du même genre qu'une infinité d'autres qu'ils n'appellent point Luxe.

CONSIDÉRONs avec ces cenfeurs les chofes qu'ils qualifient de Luxe , & confidérons-les comme fi elles méritoient cette qualification exclufivement. Comptons pour rien l'identité de genre que ces fortes de dépenses ont avec d'autres qu'ils ne defapprouvent point ; identité cependant qui devoit mettre ces dépenses à l'abri de toute repréhenfion.

LES dépenses que les adversaires du Luxe condamnent, ont pour objet l'extension des commodités de la vie, la décoration, les délicatesses de toutes sortes, le faste, les plaisirs recherchés. Il faut à cet égard admettre de deux choses l'une. Ou ceux qui se permettent ces jouissances, ne consomment que leur revenu, ou ils vont au-delà. Si ceux qui se les permettent ne vont point au-delà de leur revenu, ces dépenses en remplacent d'autres d'une espèce différente, qui consommeroient également le revenu. Car il n'est point question ici d'épargnes. Chacun en général consomme son revenu. D'ailleurs les épargnes ne font jamais qu'une stagnation passagère. Si les amateurs des choses que l'on taxe vulgairement de Luxe, ne se renferment point dans leur revenu, il faut qu'ils y suppléent en créant par leur industrie des valeurs égales à leur dépense. Les hommes ne se donnent rien pour rien les uns aux

autres. Personne n'est disposé à se fatiguer pour faire part gratuitement à autrui des fruits de son labeur.

Ainsi de ces sortes de dépenses il ne résulte nul préjudice pour l'Etat, lorsqu'elles n'excedent pas le revenu ; puisqu'elles ne font dans ce cas que tenir lieu d'autres manieres de dépenser. Quand les satisfactions de ce genre excedent le revenu, il en résulte des avantages pour l'Etat ; puisqu'elles provoquent ainsi d'autant plus le travail & l'industrie qui par leurs productions augmentent la masse des valeurs & des jouissances nationales. On peut aller plus loin & dire que le goût de cette sorte de Luxe, lors même qu'il ne sort pas des bornes du revenu, est plus avantageux à la République que beaucoup d'autres especes de jouissances. Il nourrit l'émulation parmi les artistes. Il excite les recherches, les inventions. Il accélère le progrès des arts.

On doit en conséquence établir pour

maxime que l'opulence & la puissance d'une nation qui possède un grand territoire naissent de ses dépenses : surtout lorsque ses dépenses ont pour objet les productions nationales. Le travail est le pere de l'opulence. La terre inépuisable dans ses dons, récompense toujours la sueur de l'homme laborieux qui la sollicite, en le comblant de richesses à proportion de ses soins & de ses peines. Mais l'appas seul des jouissances encourage le travail. L'abondance des biens n'est qu'un avantage stérile, si l'on ne trouve pas à en faire un usage qui plaise. Sans l'espoir des satisfactions qu'on peut tirer de l'opulence, on ne daigneroit pas prendre la peine de devenir opulent. L'assurance, qu'on a d'échanger à son gré le superflu, est ce qui crée le superflu. C'est cette cause active qui fertilise les champs, fait fouiller les mines, enfante les inventions, les découvertes & tout ce qui rend une nation florissante & redoutable.

CHAPITRE VIII.

*DISCUSSION du sentiment de quelques Economistes modernes par rapport au LUXE *. Un bon Gouvernement doit diminuer ses dépenses pour que ses sujets aient du LUXE. Cette maxime est préférable à l'esprit des Loix somptuaires. Heureux effets du LUXE.*

TOUTES les fortes de dépenses volontaires tournent au profit de l'Etat : parce que toutes provoquent le travail , & que la production suit le travail. Il n'y a de distinction à faire que du plus au moins dans l'utilité dont elles sont à la République. Les plus avantageuses sont celles qui animent le plus les arts , & dont les objets ont le plus de consistance & de durée.

LES différences , que quelques économistes modernes veulent établir par

* Quand on parle des Economistes modernes dans cet Ouvrage , on n'a en vue que ceux dont les sentimens y sont discutés.

rapport à la reproduction des biens de la terre entre les dépenses qui se payent à la classe qu'ils appellent *productive*, & celles qui se payent à la classe qu'ils appellent *stérile*, dans laquelle ils comprennent tout ce qui n'est pas aliment ou matiere premiere, sont absolument illusoires. Ils posent pour base de leur système qu'une somme, | dépensée annuellement à la culture de la terre, rapporte annuellement le double de cette somme; & donne par conséquent un produit net égal à la premiere dépense. Ils prétendent ensuite que la reproduction continue, quand on dépense une moitié de ce produit net dans la classe stérile & l'autre moitié dans la classe productive; mais que la reproduction est arrêtée, si l'on dépense dans la classe stérile seulement un fixieme en sus de la moitié du produit net. Cette idée n'a nul fondement. 1°. Si la moitié du produit net peut être employée sans inconvenient dans la classe stérile; comment un fixieme de plus qui y seroit porté,

pourroit-il nuire ? 2°. Tant que le cultivateur conservera les mêmes moyens dont il a eu besoin pour la première production , il doit en obtenir de nouveau une semblable , de quelque manière que le produit net se consume soit dans la classe productive , soit dans la classe stérile.

CE produit net est le produit d'une terre , défalcation faite des avances annuelles qu'exige la culture. Les avances annuelles , suivant ces Auteurs , comprennent la nourriture du bétail , la nourriture du Colon , ses gages , les profits de l'Entrepreneur , l'entretien des instrumens ruraux , les intérêts des avances primitives , sur le pied de dix pour cent. La défalcation des avances annuelles , ainsi composées , embrasse non-seulement toutes les avances positivement nécessaires à la culture pour une année , mais encore toutes les sommes nécessaires pour l'assurer à jamais : vû que l'in-

térêt des avances primitives , sur le pied de dix pour cent , suffit , & même avec profit , pour rétablir ces avances à mesure qu'elles dépérissent. Le sort du produit net n'importe donc pas physiquement à la reproduction ?

CE revenu net , à quelque propriétaire qu'il appartînt , pourroit être livré en denrées. Que le propriétaire , affamé comme un autre Erésichthon , consume seul ces denrées , ou qu'il les partage avec une troupe de gens à son choix , ou que par bizarrerie il les brûle : dans l'un ou l'autre de ces cas il est évident que la terre n'en continuera pas moins de produire annuellement le même revenu net ; puisqu'elle a conservé les ressorts de sa fécondité , qui sont les avances annuelles du cultivateur.

CELA posé : comment ce revenu net , dépensé dans la classe stérile au profit d'ouvriers actifs , intelligens , qui rendent des ouvrages pour le pain qu'on

leur donne , nuirait-il plus à la reproduction que s'il étoit consommé par des fainéans ou réduit en cendre ?

CE que les écrivains dont nous parlons disent de la nécessité du retour à la terre de tout le produit de la terre , est absolument faux , non - seulement à s'en tenir à la lettre de leur expression , mais encore à considérer l'idée qu'ils ont voulu exprimer. Nulle partie des produits de la terre n'y retourne , si ce n'est en fumier. On ne fait usage des biens de la terre qu'en les consommant. Le sort de ce qui est porté à la classe productive est à cet égard parfaitement semblable au sort de ce qui est porté à la classe stérile. Les dépenses prises sur le produit net & payées à la classe productive , ne peuvent tourner au profit de la production qu'autant que le cultivateur , au lieu de les employer en consommations de plaisir , les applique à de nouvelles cultures. Les dépenses également prises sur le produit net &

portées à la classe stérile, économisées & appliquées de même, auroient le même effet. Ainsi, nulle différence à faire par rapport à la reproduction entre une dépense & une autre.

POUR constituer une différence entre les effets du Luxe de subsistance & ceux du Luxe de décoration, ces économistes mettent en fait que *les dépenses des riches étant tournées du côté de la subsistance, soutiennent le prix des productions de la meilleure qualité, & par-là entretiennent par gradation le bon prix des autres productions à l'avantage du revenu territorial.* Rien de plus erroné que cette proposition. La concurrence pour les vins exquis, par exemple, diminue la concurrence pour les vins de moindre qualité; & par conséquent le renchérissement des grands vins n'influe pas avantageusement sur le prix des vins communs. Ainsi, la concurrence pour les productions de la meilleure qualité, loin d'améliorer le revenu

venu territorial tourne à son préjudice. Car la masse des productions de qualité commune a une valeur bien plus considérable que la masse des productions de qualité fine. C'est la concurrence tournée vers les productions communes qui doit donner le plus grand revenu territorial. Or, le Luxe de décoration produit cet effet en multipliant infiniment les petits consommateurs, au lieu que le Luxe de subsistance diminue leur nombre.

CE qui résulte du Luxe autre que celui de subsistance, toutes les fois qu'il se satisfait par des acquisitions de choses nationales, est que, si le revenu d'une nation, étant poussé à sa plus haute valeur, suffit pour soutenir dans l'abondance un million d'hommes adonnés à la bonne-chère, ce Luxe attirera ou fera croître dans cette nation un plus grand nombre de millions d'hommes qui vivront très-sobrement.

I. Partie.

M

IL résulte aussi que le très-grand nombre dans cette nation sera pauvre en matières premières par relation , en ce qu'y ayant beaucoup plus d'habitans dans le pays que la terre n'en peut soutenir dans l'abondance , il faudra que les jouissances du même fonds se partagent en un plus grand nombre d'individus.

MAIS dans cette même nation dont le revenu territorial peut soutenir dans l'abondance un million d'hommes par exemple , & chez qui la population s'est accrue à la quantité de quatre millions d'hommes par le Luxe , autre que celui de subsistance , il est à remarquer qu'en compensation de ce que les jouissances d'un certain genre sont plus partagées , il y a les jouissances nouvelles de tout genre qui naissent de l'industrie des trois millions d'hommes survenus : jouissances telles que parmi les quatre millions qui composent cette nation lu-

xueuse , il y en a peut-être un million qui vivent par-là beaucoup plus heureusement que ne vivoit sur le même territoire l'unique million de gourmands supposés : jouissances telles que la puissance de cette nation en est augmentée ; puisqu'il est constant qu'un Etat est moins fort par la masse des productions qu'il possède , que par l'usage qu'on en sçait faire.

IL résulte encore que , si la population d'un Etat ne fait sa puissance qu'autant qu'une partie de cette population peut être détournée de son emploi sans nuire à la reproduction , on a par le Luxe une plus grande quantité de nationaux disponibles que l'on peut en les retirant des arts les moins utiles , & par conséquent , sans nuire à la reproduction , employer à la guerre , à la marine , &c.

LE bien d'un Etat demande donc que

le Gouvernement favorise le **Luxe**, non pas en en donnant l'exemple ; mais en accordant la plus grande liberté à l'industrie du travailleur & à la fantaisie du consommateur , & sur-tout en diminuant les dépenses publiques autant qu'une économie bien entendue le permet pour laisser à ses sujets le moyen de faire des dépenses de **Luxe**. Les dépenses du Gouvernement qui vont au-delà de ce qu'exigent la majesté du Trône , le maintien de l'ordre public & le bien des affaires générales , se prennent sur le peuple sans lui rien donner en échange. Elles le plongent dans le découragement & dans l'impuissance. Les dépenses des particuliers en leur procurant des jouissances les animent mutuellement au travail ; & le travail , apportant l'abondance des choses usuelles & consommables , enrichit l'Etat en même temps qu'il rend les sujets heureux. Le **Luxe** du Gouvernement (c'est-à-dire , toutes dépenses faites pour un objet inutile au

bien de l'Etat , & toutes dépenses portées plus haut qu'elles ne pourroient l'être , lors même qu'elles regardent un objet utile) est destructeur : il anéantit l'émulation & les moyens. Le Luxe des particuliers est fécond. Il excite l'industrie & multiplie les productions.

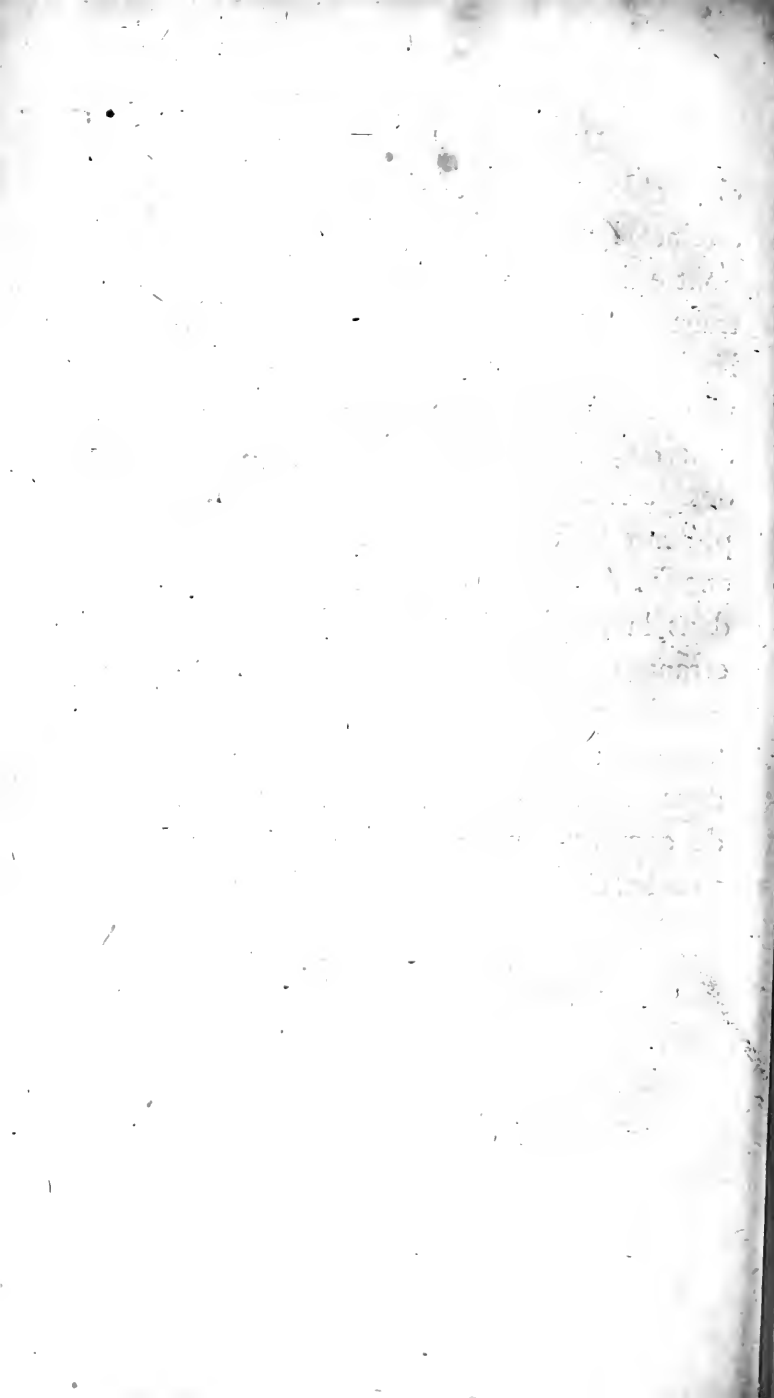
C'EST cette maxime salutaire qu'il faut substituer aux loix somptuaires : loix ineptes , qui liant les bras de l'indigent , rendant la fortune du riche inutile , souffleroient la stérilité sur les terres & sur les esprits , si d'elles-mêmes elles ne tomboient pas en désuétude. Nul système ne peut assurer davantage le bonheur des sujets & la prospérité des Etats , qu'un système qui donne la plus grande énergie au ressort le plus capable de développer les facultés de l'homme , & de mettre à profit tous les trésors que la terre nous offre. Il n'est point de principe plus digne d'être adopté par un Souverain , soit qu'il n'aspire qu'à se

rendre puissant , soit que pénétré de la connoissance de tous ses devoirs , il se regarde comme un fidele administrateur qui doit répondre à la confiance dont il est honoré , ou comme un pere de famille qui veut le bonheur de ses enfans.

CE goût du superflu , goût né avec nous , qui nous a fait quitter les bois , quels heureux effets n'a-t-il pas opérés sur le globe ! considérez-en le spectacle. Dans les pays où le Luxe est connu, vous voyez une immense quantité de villes , une innombrable population , de vastes champs cultivés qui rapportent de riches moissons : par-tout la subsistance est assurée : l'ordre regne & la nature est embellie. Dans ces contrées que d'arts , que d'inventions , que de choses à l'usage des hommes ! Quelle puissance & que de jouissances les peuples ont trouvées dans le produit de leurs travaux ! Ils sont les dominateurs du monde ; &

c'est chez eux que l'humaine nature atteint le plus haut degré de bonheur dont elle soit susceptible. Au contraire dans ces climats nouveaux , où l'industrie de l'homme encore enveloppée lui laisse peu d'activité pour le superflu , les meilleurs s'offrent que des déserts sans bornes. La nature n'y présente qu'une scène informe. Ses richesses éparpillées pêle-mêle s'y perdent dans la confusion. L'espèce humaine errante en petit nombre dans les forêts ; soumise aux rigueurs des saisons , livrée souvent aux horreurs de la disette , est dans ses plus heureux momens obligée de combattre pour sa subsistance avec tous les animaux.

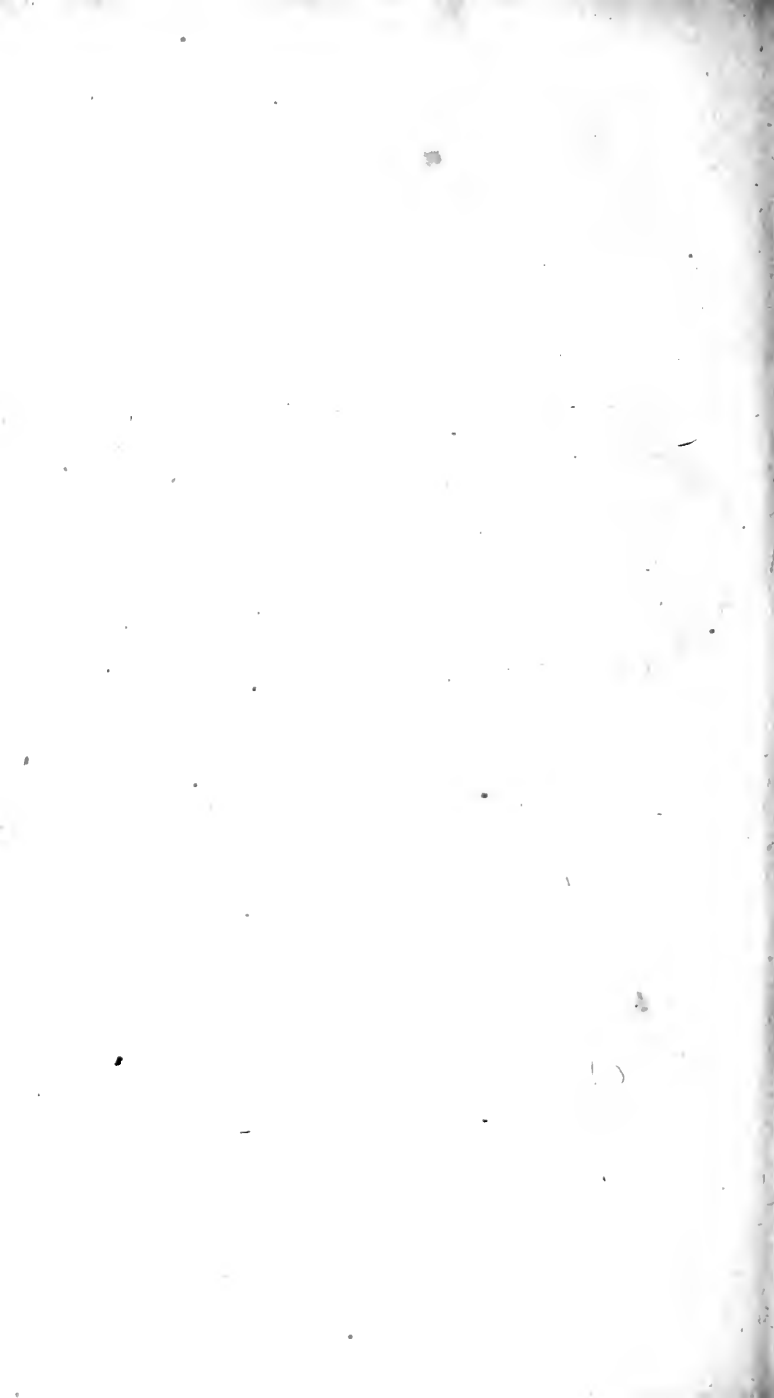
Fin de la première Partie.



THÉORIE

DU LUXE.

SECONDE PARTIE.



THÉORIE DU LUXE;

OU

TRAITÉ

DANS lequel on entreprend d'établir que le Luxe est un ressort non-seulement utile, mais même indispensablement nécessaire à la prospérité des Etats.

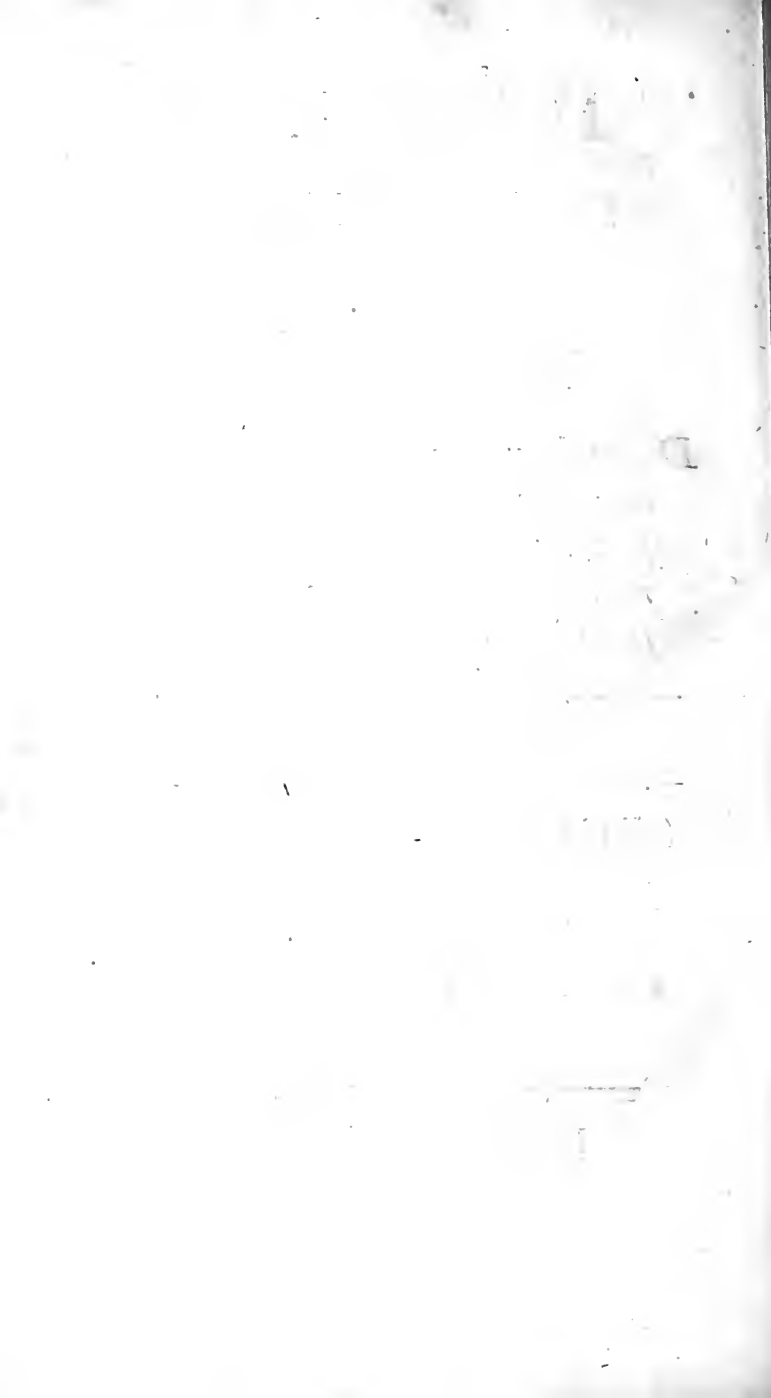
Le superflu, chose très-nécessaire.

Volt. Mondain.

SECONDE PARTIE.



M. DCC. LXXI.



T A B L E

DES CHAPITRES

DE LA SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *LA proscription exacte du Luxe rameneroit à l'état primitif ; cet état est très-inférieur à l'état de civilisation ; les adversaires du Luxe, qui établissent des choses de Luxe & des choses de non Luxe, n'ont nulle regle pour appliquer raisonnablement leur système, p. 1*

CHAP. II. *Quoique quelques Economistes modernes paroissent combattre le Luxe ; ils ne sont pas cependant opposés à l'usage des choses désignées par le mot Luxe dans notre langue. Ils donnent à ce mot un sens totalement différent du sens qu'il a eu jusqu'ici. Définition qu'ils donnent de ce mot. Examen de la définition qu'ils en donnent. Motif de cette définition ,*

25

II. Partie.

a

CHAP. III. *Le sens primordial du mot Luxe est restreint dans l'usage ordinaire ; il exprime alors un vice relatif aux circonstances où se trouve le particulier qui use des choses taxées de Luxe, & non à l'usage de ces choses. Ce vice n'intéresse pas l'Etat politique. Les riches, qui se livrent au Luxe, ne jouissent point aux dépens du pauvre. Le Luxe ne nuit point à la population,* 40

CHAP. IV. *Le Luxe ne nuit point à l'agriculture. Réfutation de quelques argumens contraires. Cas où quelques adversaires du Luxe l'approuvent. Preuves tirées de cette approbation contre leur système. Inutilité des déclamations contre le Luxe,* 66

CHAP. V. *Le Luxe des particuliers ne peut jamais excéder les facultés générales d'une nation. Ainsi il ne peut être ruineux pour une nation. Le Luxe du Gouvernement peut seul détériorer l'Etat. Ceux qui dépensent en Luxe leur revenu, au lieu de l'employer à l'améliorer, ne*

DES CHAPITRES. iiij

font qu'user de leurs droits & ne nuisent pas au bien public. Les sociétés seroient appauvries depuis long-temps si le Luxe étoit destructif. Le Luxe a été plus étendu autrefois qu'il ne l'est à - présent. Ridicule des déclamations contre le Luxe démontré par un exemple. Confusion dans les idées sur le Luxe. Preuves de l'utilité du Luxe ,

85

CHAP. VI. *Effets de l'extinction du Luxe. Le Luxe anime l'agriculture. Une grandenation uniquement agricole n'auroit pas toute la force ni tout le bonheur dont elle est susceptible. La pompe & les somptuosités des riches ne doivent point nous offusquer. Il faut des riches & des pauvres dans un Etat ,*

112

CHAP. VII. *Le resserrement volontaire des besoins ne se concilie point avec l'intérêt public. On a tort de penser que l'influence du Luxe sur les mœurs opere la ruine des Etats. Les mœurs ne sont pas meilleures chez une nation peu luxueuse que chez une nation qui a beaucoup de*

iv TABLE DES CHAPITRES.

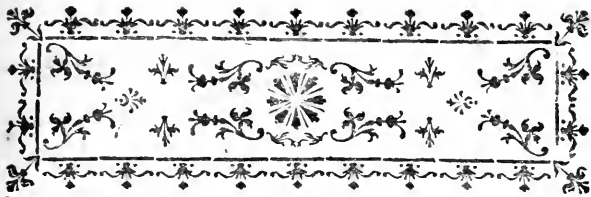
Luxe. Les reproches que l'on fait au Luxe par rapport aux mœurs viennent de ce que l'on n'a pas des idées nettes sur la morale civile , 132

CHAP. VIII. *Les exemples tirés de l'antiquité ne concluent rien contre le Luxe. Les mœurs ne dépendent point du Luxe, mais de la constitution de l'Etat & de la doctrine répandue dans une nation. Comme il est impossible, dans l'état de société de se passer de Luxe, c'est une nécessité que la morale s'accorde avec le goût du Luxe ,* 155

DISSERTATION sur le sens primordial du mot LUXE. *Le sens primitif du mot LUXE confirme la définition qui a été donnée de ce mot dans la première Partie de la Théorie du Luxe au chapitre cinquième. Exposition du sens primitif du mot LUXE. Preuves du sens que, selon nous, ce mot a eu dans son origine,*

177

THÉORIE




THÉORIE¹ DU LUXE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LA proscription exacte du LUXE rameneroit à l'état primitif ; cet état est très-inférieur à l'état de civilisation ; les adversaires du LUXE, qui établissent des choses de LUXE & des choses de non LUXE, n'ont nulle règle pour appliquer raisonnablement leur système.



CEUX qui déclament contre le Luxe ne se doutent pas que de conséquence en conséquence leurs principes rameneroient

II. Partie. A

à l'état primitif. On ne peut attaquer aucune des choses que l'art produit à l'usage des hommes , qu'avec des raisons qui militent également contre toutes ces choses. Affurément l'opinion des adversaires du Luxe n'est pas que les hommes gagneroient à vivre en Sauvages isolés. Le fort d'un Orang-Outang * n'offre rien qui soit capable de tenter.

LA conduite unanime des hommes qui dans aucun pays ni dans aucun temps ne se sont bornés aux présens spontanés de la terre ; la répugnance extrême que tout individu civilisé , médiocrement fortuné , sentiroit , je ne dis pas simplement pour la vie purement sauvage , mais même pour la vie des Sauvages réunis en corps de nation , quoique ceux-ci connoissent des douceurs ignorées des hommes isolés ; tout cela démontre que l'état primitif , suffisant pour conserver l'existence , est incomplet pour le bien-être.

* Ou homme des bois.

A la vérité quelques Coureurs de bois Anglois & François , habitués par la nécessité des circonstances à la maniere de vivre des Iroquois & des Hurons , s'y sont enfin fixés par choix. Au contraire , aucun Sauvage n'a pu jusqu'ici s'accommoder de nos mœurs : les essais qu'on a faits pour les y plier n'ont jamais réussi sur aucun individu pris en particulier. Seulement la communication fréquente avec les Européens a produit à la longue de légers changemens dans les nations les plus nombreuses. Il naît de-là une induction , ce semble , assez forte ; sçavoir , que notre état n'a pas réellement les avantages que nous croyons. Ces faits doivent néanmoins s'expliquer autrement.

LES Coureurs de bois Anglois & François, qui se sont fixés à la maniere de vivre des Sauvages , perdoient peu à se séparer des Européens parmi lesquels ils jouissoient de peu d'avantages. Ils ga-

gnoient de n'avoir plus sous les yeux des objets de comparaison capables de leur rendre leur situation plus désagréable. On pourroit encore avec vraisemblance attribuer à une certaine singularité de caractère le parti qu'ils ont pris : car les exemples en sont très-rares. A ces considérations il s'en joint une autre plus profonde , plus philosophique , qui rend également raison & de leur conduite & de l'éloignement que les Sauvages ont pour vivre parmi nous : sans qu'on ait sujet d'en rien conclure contre l'état de civilisation.

L'ESPRIT plus développé chez les peuples civilisés acquiert une souplesse qui rend les hommes propres à s'accoutumer à tout ; au lieu que l'ignorance profonde des peuples Sauvages ne leur permet d'admettre que difficilement des idées nouvelles , quelque voisines qu'elles soient de celles qu'ils ont déjà ; & rend leur cerveau tout-à-fait inaccessible

à des idées éloignées de leurs conceptions ordinaires. C'est faute d'esprit qu'ils rejettent nos usages : comme on voit parmi nous des enfans de bonne famille ayant en partage un esprit grossier , refuser des professions douces & distinguées & se vouer à la condition de Soldat ou à d'autres vacations dures & peu relevées. Il faudroit une suite de générations & des siècles d'exemples & d'instructions bien ménagées pour amener ces peuples pied-à-pied au point d'apprécier nos mœurs. Alors , suffisamment éclairés, ils les préféreroient aux leurs. L'histoire même des Nations Sauvages en fournit la preuve. Quelque peu avancées qu'elles soient vers la civilisation parfaite , il ne s'en trouve aucune parmi elles qui ait reculé d'un pas : il s'en faut beaucoup. Celles que les guerres ne détruisent pas s'étudient suivant leurs facultés à augmenter le petit nombre de commodités qu'elles connoissent ; & lorsqu'une nation , poursuivie

avec acharnement par une nation plus puissante , est obligée de se disperser , les individus qui la composent ne rentrent point dans l'état primitif. Ils cherchent d'autres nations qui veuillent bien les adopter.

EN effet , qui n'avouera que , si la simple existence est un bonheur , c'est le seul que connoisse le Sauvage qui n'est que chasseur : bonheur acheté par des fatigues extrêmes , par une inquiétude toujours renaissante sur la subsistance , par les souffrances que cause l'intempérie des saisons ; bonheur enfin qui ne peut suffire qu'à la plus grossière stupidité.

L' H O M M E civilisé , à le prendre même dans les dernières classes de la société , dès que son travail lui fournit ses besoins , a moins de détresses & passe des jours moins tristes que l'homme Sauvage. Dans tous les climats les

hommes , qui vivent errans en petites bandes , portent sur leur face l'empreinte de l'infortune. Les peines excessives du corps , les craintes continuelles froissent , pour ainsi dire , leurs traits. Ces hommes sont laids , tout en eux annonce la mélancholie & l'accablement. L'aspect qu'ils présentent est un sûr garant de leur misère. La douleur , la satisfaction , toutes les affections de l'ame se peignent sur le visage , & même dans toute l'habitude du corps. Elles n'y laissent qu'une trace passagère , lorsqu'elles sont passagères. Si le sentiment est permanent il donne aux traits une configuration durable ; & le caractère qu'il imprime se transmet de génération en génération d'une manière toujours plus marquée, quand la situation des individus ne change pas. Comparez les traits des riches de nos villes avec les traits des pauvres de nos campagnes , la forme humaine dégradée dans ceux-ci , embellie dans ceux-là , manifeste au

premier coup d'œil la différence de leur fort.

L'HOMME, doué d'une intelligence qui se développe peu-à-peu , & plus ou moins suivant les circonstances, remplit les vues dans lesquelles il a été créé , lorsqu'il applique cette intelligence à se procurer une vie douce & agréable. Il vit seul & comme les brutes, tant qu'il ne peut pas faire mieux. Il découvre successivement l'usage qu'il peut faire des choses qui l'environnent. Il les emploie , & rend sa condition meilleure. C'est ainsi que les Castors vivent solitairement dans les bois quand des obstacles s'opposent à leur instinct. Mais si rien ne les contrarie ils se réunissent sous les eaux , & s'empressent de construire des cabannes.

RAPPELLER les hommes à l'état primitif , ne seroit les rappeler ni à une meilleure situation ni à leur destination naturelle. Le Luxe des nations civilisées

fées est tout autant dans la nature que les mœurs sauvages ; puisque le Luxe procède nécessairement de l'intelligence inhérente à l'organisation de l'homme. L'état de Sauvage est un état commençant & imparfait. L'état de Luxe est un état plus avancé , moins incomplet. Regretter l'âge où les hommes vivoient nuds , & se nourrissoient de chasse & de fruits agrestes , c'est se plaindre qu'ils aient usé de leurs avantages , & que négligeant les dons du génie qui leur ont été faits , ils ne se soient pas restraints au sort des animaux dépourvus d'entendement. Une pensée si fausse ne peut jamais venir qu'à l'esprit d'un mélancholique égaré dans ses rêveries , ou d'un charlatan qui s'abuse en s'efforçant d'abuser les autres. La magie du style le plus imposant, employée dans ces derniers temps en faveur de cette opinion par un Ecrivain qui s'est dévoué aux sophismes les plus étranges , n'a pas fait de prosélytes.

QUAND il feroit auffi vrai qu'il ne l'est pas que les arts , comme des Philofophes l'ont dit, en ajoutant aux besoins des hommes , ont augmenté leurs peines ; il n'en feroit pas moins abfurde de vouloir rappeler les mœurs Sauvages. Car enfin il faut toujours partir du point où font les chofes. Le retour à l'état Sauvage eft entièrement impraticable pour les nations civilifées.

Aussi les adverfaires du Luxe ne prétendent-ils point ramener le genre humain dans les bois , ni le dépouiller des fruits de fon industrie. On ne leur impute point ce ridicule deffein. C'est à leur infçu que leur fyftême mene à ce terme. Ils admettent les vêtemens , l'apprêt des alimens & une infinité de chofes femblables. En cela même leur façon de penfer eft tout-à-fait inconféquente , deftituée de principes & fans nulle notion diftincte. Le plus fimple vêtement , le moindre apprêt des ali-

mens, font incontestablement du Luxe à la rigueur du terme , entendu comme l'analogie & la chaîne des idées conduisent nécessairement à l'entendre. Dès qu'ils admettent l'usage de se vêtir , celui de cuire , d'affaisonner les nourritures , & mille autres recherches , ils approuvent donc un certain degré de Luxe comme raisonnable , & seulement ils réprouvent ce qui passe ce degré ; en sorte qu'ils n'appliquent le mot de Luxe qu'à cet excès. Or , où estiment-ils que l'excès commence & de quelle manière le caractérisent-ils ? Comment établissent-ils des distinctions d'espèce entre des choses absolument de même espèce ? Sur quoi décideront-ils que telle chose est Luxe , & que telle autre ne l'est pas ?

Si je puis , sans Luxe , me couvrir de peaux de mouton simplement passées & taillées dans une forme qui convienne à mon corps pour m'en laisser les mouvemens libres ; si je puis de même ,

sans qu'on me reproche aucun Luxe ,
pouffer mon industrie plus loin , & me
fabriquer un vêtement avec la laine grossi-
èrement filée de cet animal ; mérite-
je d'être taxé de Luxe , lorsque , perfec-
tionnant ma filature & ma fabrique , je
m'habille d'une plus belle étoffe ? Je ne
fais en cela qu'user de mes moyens &
de mon intelligence pour remplir le
mieux qu'il m'est possible une intention
que l'on approuve , qui est celle d'être
vêtu. Dès qu'on me permet de mettre
le moins du monde l'art en usage pour
me procurer une jouissance quelconque ,
sur quels principes m'interdiroit-on de
déployer tout l'art dont je suis capable ?
Dira-t-on que l'habileté de l'exécution
constitue le Luxe ?

Si je puis sans Luxe employer à me
vêtir la laine d'un animal , je puis ,
sans encourir de reproche , employer
paréillement la dépouille de tout autre
animal & toute matiere convertible en

vêtement , poil-de-chevre , lin , coton , soie. Ces matieres ont le même rang dans la nature. Dès qu'elles sont à ma portée , je puis indifféremment m'en servir selon mon discernement ou ma volonté. Aucune n'a plus qu'une autre intrinséquement un caractère de Luxe. Il en est de même de toutes les choses que j'applique à mon usage. Le genre de la matiere que j'emploie ne fait pas que la chose soit par-là plus susceptible d'être taxée de Luxe. L'or , le plomb , les diamans , les cailloux , sont des productions de la terre intrinséquement égales. Mon choix est compréhensible ou ne l'est pas , suivant que les qualités de la matiere choisie répondent ou ne répondent pas à mon intention. Il n'y a pas d'autres regles en considérant les choses d'une maniere absolue.

AINSI , dès que l'on ne taxe pas de Luxe l'usage d'une commodité , la for-

me la plus recherchée qu'on lui donne ; ni la matiere qu'on y employe ne peuvent , abstraction faite de toute relation , lui mériter cette imputation : puisque toutes les matieres sont en elles-mêmes égales , & que ce ne peut être un Luxe de faire de son mieux ce que l'on fait. Dans les vrais principes le Luxe consiste à se servir d'une chose dont on peut absolument se passer. Ne regardez-vous point comme Luxe l'usage d'une chose dont on peut se passer ? Dès lors vous ne pouvez plus accuser de Luxe la recherche dans la forme de cette chose ni dans le choix de la matiere dont elle est fabriquée. Car évertuer son industrie pour rendre cette chose aussi commode & aussi agréable qu'il est possible , c'est agir conséquemment. La raison dicte de faire en sorte qu'une commodité que nous voulons avoir soit aussi complete qu'il est en notre pouvoir de le faire.

LES ennemis du Luxe ne peuvent

donc trouver l'excès qu'ils blâment ni dans la forme de la chose ni dans la matière qu'on y emploie , tant qu'ils considèrent cette chose hors de toute relation. Ils n'inculperont point de Luxe les Péruviens parce qu'ils cimentoient d'or fondu leurs bâtimens , ni les Chinois parce que chez eux les gens d'un moyen état sont vêtus de soie , & que leur vaisselle commune est de porcelaine. Il faut qu'ils se rabattent sur la rareté des choses , sur le prix qu'elles coûtent , sur les facultés des particuliers , sur leur rang : c'est-à-dire , sur des élémens vagues , sur des bases variables , arbitraires , & même tout-à-fait incertaines.

UNE denrée est rare aujourd'hui : elle devient commune avec le temps par les soins qu'on prend de la multiplier. On paye chèrement une invention dans sa nouveauté : on l'achète ensuite à vil prix , lorsqu'un grand nombre d'ouvriers s'adonne à travailler dans ce

genre. Cette denrée , cette invention , fera donc un Luxe dans un temps , & ne le fera pas dans un autre ? Mais lorsqu'on taxe de Luxe ceux qui se procurent ces choses , sur quoi se détermine-t-on ? n'est-ce pas sur leurs facultés ou sur leur rang ?

A l'égard des facultés : qu'y a-t-il de plus mobile , de plus inconnu que les facultés d'un particulier ? Qu'y a-t-il de plus versatile que l'emploi de ces facultés ? Vous taxez de Luxe un homme qui fait des dépenses d'un certain genre , parce que vous ne supposez pas que sa fortune admette ces dépenses. Cependant elle les admet : elle est plus considérable que vous ne pensez : ou bien cet homme épargne sur des objets sur lesquels vous n'épargnez pas ; il se met par-là en état de se satisfaire sur les objets que vous condamnez. Dans l'un ou l'autre cas vous l'incolpez mal à-propos. Quand un homme fait des dé-

penſes de Luxe , il eſt prouvé par le fait qu'il a pour le moment au-moins le moyen de les faire. Il eſt ſans reproche ſi ces dépenſes ne portent point atteinte à ſon bien-être. Détérioré-t-il par-là ſes affaires : alors ce n'eſt point ſon goût pour le Luxe qui doit lui attirer le blâme : c'eſt ſon inconduite. Il en courroit un pareil blâme quand il ſe dérangeroit par toute autre ſorte de dépenſes , ou même par la pareſſe. Tout ſe réduit pour ceux qui ſe ruinent par le Luxe , à la faute qu'ils font par rapport à eux-mêmes de dépenſer plus qu'ils ne devroient. La maniere dont ils dépenſent plus qu'ils ne devroient aggrave peut-être leur faute au moral. Mais cette faute plus ou moins grave par rapport à eux-mêmes , eſt nulle par rapport à l'Etat , ſeul point dont il eſt ici queſtion.

A l'égard du rang : outre que l'orgueil établit arbitrairement plus de claſſes que

le bon ordre de la société n'en exige , & plus que les loix n'en constituent , il semble que la dignité n'autorise pas à se permettre des choses qui pourroient devenir pour les autres d'un mauvais exemple ; & que par conséquent si une chose est Luxe pour le commun des habitans , le rang de celui qui se la permet , ne doit pas lui ôter cette qualification. D'ailleurs l'ordre des rangs varie suivant mille circonstances. La politique du Prince , sa fantaisie , celle du public , élève & rabaisse tour-à-tour & des particuliers & même toute une classe de citoyens. Ce qui étoit Luxe pour ces personnes avant leur faveur cesse donc alors de l'être , & redeviendra Luxe pour elles quand le moment de leur faveur fera passé.

QUE penser d'un système qui ne porte sur rien de fixe , sur rien de général , & qu'on ne peut jamais être sûr d'appliquer à propos. N'a-t-il pas tou-

tes les marques qui caractérisent des idées superficielles, confuses & sans justesse. A en juger par cela seul, un pareil système peut-il être jamais une règle de politique ? Combien plus n'est-il pas à rejeter, quand on réfléchit que, pour l'admettre un moment, il faut faire violence à sa raison, & reconnoître gratuitement des distinctions de Luxe & de non-Luxe entre des choses qui sont au fond absolument de même espèce, qui partent du même esprit & qui, strictement parlant, ne sont pas plus nécessaires les unes que les autres ?

P U I S Q U E toutes les jouissances dues aux arts sont au fond également de Luxe, ou si on l'aime mieux, sont de la même espèce, du même caractère, ont le même motif pour origine, produisent toutes le même effet général qui est de donner des sensations agréables ou d'en épargner de pénibles ; ne som-

mes-nous pas en droit de conclure malgré les déclamations des rigoristes, qu'il n'y a point de différence à faire entre ces jouissances, ni au moral ni au politique ; & qu'elles ne peuvent être chez les particuliers plus préjudiciables au bien public les unes que les autres.

VAINEMENT diroit-on que l'état des choses introduit par la formation des grandes sociétés & par le progrès même des arts oblige de distinguer ces jouissances, & de qualifier les unes de *nécessaires*, les autres de *superflues*.

IL est bien vrai que l'état présent de la société nous ôte les moyens de trouver notre subsistance dans les dons spontanés de la terre, & que non-seulement il nous oblige de prendre notre nécessaire le plus étroit dans des productions de l'art, mais même qu'il nous constitue un nécessaire factice, ou si l'on veut d'habitude devenu par la coutume &c.

par les circonstances , presque aussi impérieux que s'il étoit naturel.

S'ENSUIT-IL de-là que le vrai nécessaire dans l'état de société , & à plus forte raison le nécessaire factice , en quelque cercle qu'on le circoncrive , soit fourni par des inventions émanées d'un esprit différent de celui qui nous a conduit à des jouissances plus recherchées ? Si ces inventions qui fournissent le nécessaire dans l'état actuel ont élevé l'homme au-dessus de l'état primitif , ont rendu les sociétés puissantes , pourquoi ne voudroit-on pas reconnoître que les inventions qui portent les jouissances plus loin , étant de la même catégorie , procédant du même esprit , produisant le même effet général , contribuent pareillement pour leur part à la force , à la prospérité publique ?

LE nécessaire tel qu'on prétend l'assigner pour chacun selon son état , est

tellement d'opinion , est si peu fondé sur les besoins naturels de l'homme , en un mot est si improprement appelé de ce nom , qu'il varie à l'infini , non-seulement d'une classe des habitans d'un Royaume à une autre classe ; mais encore d'un individu d'une classe à un autre individu de la même classe.

CETTE différence dans la composition de ce que l'on appelle habituellement le nécessaire : différence que l'on établit sur des convenances , sur des relations , administre une preuve sensible de l'identité de genre qui se trouve entre le superflu & ce nécessaire prétendu. Cette identité subsiste constamment entre ces choses , quoique l'état de société demande qu'on les distingue. Elle est inadmissible parce qu'elle est fondamentale , absolue ; & la distinction , introduite par l'état de société n'étant que relative , s'éclipse devant elle.

D'AILLEURS perdons de vue l'état

primitif, & reconnoissons pour un moment que, dans l'Etat où nous vivons, il y a une différence essentielle entre le superflu & le nécessaire, quoique l'un & l'autre soient donnés par les arts. Que gagneroient à cela les antagonistes du Luxe ?

LE dernier point, auquel un homme peut se réduire dans l'état actuel de la société, est le vrai nécessaire actuel. Nulle autre règle ne peut être bien assise. Tout ce que l'on ajoute à ce dernier point, est délicatesse, commodité, superflu, Luxe. Ma fortune, mon rang, mes facultés, qui m'autorisent, suivant les préjugés reçus, à me constituer un nécessaire composé de beaucoup de commodités & de recherches, ne changent ni la nature de ces choses ni l'effet des dépenses qu'elles entraînent. Ainsi ce qui est Luxe pour le dernier homme du dernier ordre des habitans d'un Royaume, est essentiellement Luxe pour

tout autre homme de ce Royaume, quelque élevé en dignité, quelque riche qu'il soit. Car tous les hommes sont de même nature. Or si le riche, l'homme élevé en dignité & chacun à proportion selon son rang & sa fortune, peut, sans nuire à l'Etat, étendre ses jouissances au-delà du nécessaire convenu pour le dernier homme du dernier ordre ; toutes les jouissances qui passent ce terme, étant essentiellement Luxe, il faut reconnoître que le goût du Luxe ne porte point atteinte au bien public, même lorsque ce goût n'est mesuré ni sur le rang ni sur les facultés de ceux qui s'y livrent. Le Luxe n'acquiert point une nouvelle nature par son union avec le rang ou la fortune, & par conséquent ses effets par rapport à la machine politique, sont les mêmes, soit qu'il se trouve ou non accompagné du rang ou de la fortune.

CHAPITRE II.

QUOIQUE quelques Économistes modernes paroissent combattre le *LUXE* ; ils ne sont pas cependant opposés à l'usage des choses désignées par le mot *LUXE* dans notre langue. Ils donnent à ce mot un sens totalement différent du sens qu'il a eu jusqu'ici. Définition qu'ils donnent de ce mot. Examen de la définition qu'ils en donnent. Motif de cette définition *.

NOUS ne comptons point parmi les adversaires du Luxe quelques Économistes modernes , qui paroissent l'attaquer dans leurs écrits. En cela ils font illusion au Public. Ils ont absolument dépouillé le mot Luxe du sens qu'il a dans notre langue. Quand ils parlent du *Luxe* , ils ne veulent point

* On n'a en vue dans ce Chapitre que les Économistes dont les sentimens y sont discutés.

parler de ce que l'on entend en françois par *Luxe* ; ils ont les mêmes principes que ceux qui sont établis dans ce *Traité*. Ils disent que *si le propriétaire des productions travaille pour les multiplier le plus possible au-delà des portions nécessaires à sa subsistance & à celle des agens de la culture , il faut qu'il ait pour motifs déterminans d'une part l'assurance de la paix & de la liberté de jouir ; de l'autre la certitude d'échanger l'excédent pour se procurer des jouissances variées par l'industrie (a) ; que sans l'industrie , le commerce & les arts , il n'y a point de jouissances variées , utiles & agréables & BIEN-TOT PLUS DE FRUITS NI D'HOMMES DISPONIBLES (b)*. Les jouissances variées par l'industrie , procurées par le commerce & par les arts , sont ce que nous

(a) *Ephémérides du citoyen* par M. l'Abbé Baudouin , année 1767. tom. II. Partie première , n. 4. pag. 89 & 90 des *Hérédités foncières*. Ce Journal est continué depuis Mai 1768 par M. Dupont.

(b) *Ibid.* tom. III. Partie 2. n. 2. pag. 162. *Vrais Principes du droit naturel*.

entendons & ce que l'on entend en françois par *Luxe*. Sans ces jouïssances ils pensent qu'il n'y auroit BIENTÔT PLUS DE FRUITS NI D'HOMMES DISPONIBLES. C'est aussi ce que nous soutenons.

Ils appellent *LUXE* l'intervention de l'ordre naturel, essentiel des dépenses nationales qui augmente la masse des dépenses non productives au préjudice de celles qui servent à la production & en même tems au préjudice de la production elle-même (a). La conséquence qui résulte de cette longue définition, est que sès auteurs ne voient point de Luxe dans les dépenses de quelque espece qu'elles soient, excepté dans celles qui entament les avances nécessaires à la reproduction ou nécessaires à l'amélioration de la culture. De maniere que, ainsi qu'ils s'en expliquent eux-mêmes (b), la *MAGNIFI-*

(a) *Eph. du cit.* année 1767. tom. I. troisième Partie, n. 1. pag. 202 & 203 du *Luxe & des Loix somptuaires*.

(b) *Ibid.* pag. 204 & 205.

CENCE QUELCONQUE N'EST POINT UN LUXE quand elle n'enleve point aux avances productives la portion qui leur est due. La dépense LA PLUS PARCIMO- NIEUSE EST LUXE quand elle est faite aux dépens de la production. Un extrava- gant vend ses biens sans les avoir dégra- dés ; il en dissipe le prix. IL N'Y A POINT LA DE LUXE. Un avare pour entasser de l'argent dans son coffre-fort , épargne la culture de ses fonds. IL Y A LA UN VRAI LUXE.

Certes cette nomenclature est très-étrange. A de pareilles idées quelqu'un reconnoit-il les siennes sur le Luxe ? Non sans doute. Quoi ! l'avare , qui se prive de tout & qui dans la crainte de se dessaisir de son argent , ne fait pas les frais nécessaires pour la culture de ses terres , EST UN LUXUEUX ! Le prodigue , qui dissipe ses biens en équipages , en voluptés , en décorations , N'EST PAS UN LUXUEUX ! On ne sçait où l'on en est.

NE pourrions-nous pas demander à ces politiques de quelle autorité ils veulent enlever aux choses d'agrément & de commodité le nom de Luxe qu'elles ont dans notre langue ; & pourquoi ils veulent que ce mot , au lieu du sens qu'il a constamment , ait celui de dépenses nuisibles au maintien de la culture ou à son extension ? N'est-ce pas confondre les idées au lieu de les débrouiller ? D'ailleurs à quoi bon donner un nom commun à ces dépenses ? Elles ont des causes de nature trop discordante & qui operent d'une maniere trop différente , telles que la paresse , la malhabileté , l'esprit litigieux , les impôts , l'ivrognerie , l'amour de la bonne-chere & mille autres , pour qu'on puisse dans la plus grande partie des cas s'exprimer bien exactement & se faire entendre bien clairement en les désignant toutes par un nom commun : fût-il inventé exprès. A plus forte raison les indique-t-on mal quand on leur donne pour nom gé-

nérique un mot admis & connu déjà pour signifier toute autre chose.

ON pourroit douter aussi que cette définition eût pour fondement des notions bien nettes & bien justes à quelque mot qu'elle se référât. Selon ces Philosophes, *les dépenses qui augmentent la masse des dépenses non-productives au préjudice de celles qui servent à la production & en même temps au préjudice de la production elle-même, sont une interversion de l'ordre naturel, essentiel des dépenses nationales.*

1°. Que fait là le mot *nationales*? Il apporte de l'obscurité. Il n'est pas même dans le sens de la définition. Car la définition embrasse les dépenses tant particulières que nationales, & même encore plus les dépenses particulières que les dépenses nationales.

2°. LEUR but dans cette définition, tel qu'ils le présentent eux-mêmes en d'autres termes, est de dire non-seulement que la dissipation des avances né-

cessaires au maintien d'une culture actuelle est une *interversion de l'ordre*, mais encore que *si une terre qui rapportoit six mille livres moyennant trois mille livres de mise, a souffert des accidens de maniere qu'elle ait besoin pendant quelques années de quatre mille livres au lieu de trois mille pour produire six mille livres, le propriétaire DOIT, SUIVANT L'ORDRE, y mettre ces mille livres de plus. TOUT AUTRE emploi de ces mille livres est dans le cas de la définition, c'est-à-dire, est, suivant la définition, une interversion de l'ordre naturel des dépenses.* Ainsi lorsqu'un cultivateur n'épargne pas sur son revenu pour porter ses terres à leur plus grande valeur, quoiqu'il ne puisse épargner, sans se réduire à une vie très-dure, la dépense qu'il fait est, suivant la définition, *une interversion de l'ordre naturel essentiel des dépenses.* On ne conçoit pas cela. L'ordre naturel des dépenses est d'aller au plus pressé, est de se donner ses besoins avant que de songer à deve-

nir plus riche. Se résoudre actuellement à des privations pour augmenter son revenu dans la suite , est en quelque sorte *supernaturel*. Il faut pour cela de la prévoyance & une certaine force d'esprit capable de résister au penchant *naturel* qui porte à jouir. Eclaircissions ceci par un exemple. Un homme est chargé d'une nombreuse famille. Il a quatorze enfans. Le revenu de sa terre, quoique moindre qu'il ne seroit, s'il employoit une plus grande partie de son revenu à la cultiver, lui suffit pour entretenir sa maison sur un pied médiocre. Il ne pourroit prendre sur son revenu pour améliorer le produit de sa terre qu'en se réduisant lui & toute sa famille au pain & à l'eau. S'il ne le fait pas, ces Economistes décident qu'il y a *interversiion de l'ordre naturel* dans ses dépenses. Qui pensera comme eux !

3°. *L'INTERVERSION de l'ordre exprimée dans la définition est présentée com-*

me une faute où tous les citoyens de quelque état ou profession qu'ils soient , peuvent tomber. Cependant cette *intervention* n'est pas au pouvoir de tout le monde. Le Gouvernement qui spolie le cultivateur , ou le cultivateur lui-même par un acte libre de sa volonté , & les propriétaires qui afferment leurs terres , ceux-ci dans un petit nombre de cas , peuvent seuls intervertir l'*ORDRE des dépenses qui augmente la masse des dépenses non productives au préjudice de la production*. Les stipendiaires du Gouvernement , tous ceux qui composent les classes industrieuses , lesquels n'ont pas un pouce de terre à exploiter , sont physiquement hors d'état de commettre cette intervention ; & même le plus souvent les propriétaires qui afferment leurs terres, ne peuvent pas la commettre. Les Auteurs de la définition, en énonçant leur règle d'une manière générale comme ils font au lieu de la particulariser & de la borner , comme ils l'auroient

dû faire , au Gouvernement , au cultivateur & en certains cas aux propriétaires qui afferment leurs terres , s'expriment non-seulement sans précision , mais aussi sans justesse.

4°. Les économistes que nous critiquons ont imaginé la définition dont il s'agit, parce qu'ils attribuent les plus funestes conséquences pour l'Etat à la dissipation des avances annuelles & primitives nécessaires à la culture , lors même que cette dissipation est le fait du Cultivateur & non du Gouvernement. Cependant dans un grand Etat , peuplé d'hommes vigilans & laborieux , la dissipation de ces avances , lorsqu'elle est occasionnée par un goût défordonné du Cultivateur pour les dépenses de jouissances , n'apporterait qu'un préjudice insensible , ou même ne préjudicieroit pas à la production ; & cela par les raisons suivantes. On ne peut supposer avec vraisemblance qu'un grand nombre de Cultivateurs à-

la-fois se conduisent si mal. Il faut se fier au bon sens des hommes. En outre, les moyens qui sortiroient ainsi des mains d'un petit nombre de Cultivateurs dérangés passeroient rapidement dans celles de différens hommes qui prendroient leur place. L'intérêt, ce grand mobile, garantit cette marche. De plus, le goût des dépenses de jouissances ne pourroit être répandu jusques-là parmi les Cultivateurs sans être très-général dans les autres classes de citoyens. Or, ce goût ne peut être très-général dans les autres classes de citoyens sans exciter généralement une activité dans la circulation, une ardeur pour le travail, dont le résultat compenseroit avantageusement les effets du dérèglement de quelques particuliers. La mauvaise conduite d'un Cultivateur amène sa ruine sans que, dans ce cas-là, par la combinaison des causes qui la provoquent, l'Etat en souffre de dommage.

IL semble qu'au lieu de cette défi-

nition embrouillée qui porte sur des idées inexactes ou confuses, ils auroient dû se contenter de dire que le Gouvernement ne peut entamer les avances nécessaires à la culture, sans diminuer le revenu territorial, & que les encouragemens donnés à l'Agriculture sont une des sources principales de la richesse d'une nation & de la puissance du Prince. Cette vérité, à laquelle se réduit tout ce que l'on peut tirer de raisonnable de leur définition, est si claire, si importante, si féconde pour le bien public, qu'elle eût gagné à être énoncée simplement.

M A I S ils avoient commencé par se déclarer indéfiniment contre le Luxe, comme nuisible à la production. Ils avoient même donné un *TABLEAU* hiéroglyphique pour prouver que toutes dépenses qui excèdent la moitié du produit net du revenu, faites dans la classe qu'ils appellent *stérile*, c'est-à-dire, faites en autre chose qu'en alimens ou en matieres

premières , nuisent à la reproduction. On leur a fait sentir que ce système étoit faux. On leur a dit 1°. que les avances annuelles & primitives nécessaires à la culture étant conservées , nulle dépense prise sur le produit net , fût-elle faite pour acheter des diamans de Golconde , ne pouvoit nuire à la reproduction , puisqu'avec ces avances on auroit de quoi obtenir une seconde production égale à la première , tant que les élémens du globe subsisteroient les mêmes , de quelque manière que le produit net fût dissipé. 2°. Que les avances annuelles & primitives nécessaires à la culture étant conservées , toutes dépenses , prises sur le produit net , faites de bon gré par les propriétaires du revenu pour des objets nationaux ne peuvent que favoriser la culture en augmentant près de la production le nombre des consommateurs en état , par leur travail & par leur industrie , de donner pour les denrées dont ils ont besoin un prix agréa-

ble au Cultivateur. D'où l'on a conclu que les dépenses prises sur le produit net de quelque nature qu'elles soient ne préjudicient point à la culture ; & que par conséquent les dépenses de Luxe , sur-tout lorsqu'elles sont faites pour des choses nationales , loin de nuire aux terres , leur sont favorables. Forcés par ces raisons , ils ont , dans le fait , abandonné leur première assertion , en paroissant néanmoins y persévérer ; & pour ne pas démentir trop ouvertement leur ancien langage , ils ont dénaturé les termes & imaginé la définition que nous venons d'analyser. En attachant ainsi au mot Luxe des idées qu'il n'a jamais comportées , ils ont formé un vain phantôme ; & combattant ce phantôme à outrance , ils croient avoir l'air de maintenir ce qu'ils ont d'abord avancé au sujet du vrai Luxe ; quoique en même temps ils préconisent sous d'autres noms sous ceux de *fastes*, de *magnificence* &c. ce même Luxe qu'ils ont ci-devant décrié. De-là naissent dans

leurs ouvrages une obscurité presque mystique, une foule de paralogismes, de variations & de contradictions qui gâtent des écrits, d'ailleurs précieux, dans lesquels, à cause des vues excellentes qu'ils renferment, & des intentions tout-à-fait estimables de leurs auteurs, on voudroit ne rien trouver de reprehensible *.

QUOI qu'il en soit, de quelques termes qu'ils se servent pour exprimer leurs opinions, toujours est-il vrai qu'ils tiennent actuellement pour principe que sans les jouissances variées par l'industrie procurées par le commerce & par les arts, il n'y a bientôt plus de fruits ni d'hommes disponibles; principe qui s'accorde parfaitement avec notre doctrine sur le Luxe.

* Les Economistes modernes ont droit à la reconnaissance publique. On leur a l'obligation de plusieurs découvertes dans la science de l'Economie politique, telles que la distinction du PRODUIT NET d'avec la reproduction totale; la nécessité de la conservation des AVANCES; le tort énorme causé par les CORVÉES, &c. &c. &c. Ils ont sur-tout le mérite très-grand sans doute d'avoir tourné l'attention de la nation sur les matieres les plus intéressantes pour son bonheur.

CHAPITRE III.

LE sens primordial du mot LUXE est reſtraint dans l'usage ordinaire ; il exprime alors un vice relatif aux circonstances où ſe trouve le particulier qui uſe des choſes taxées de Luxe, & non à l'usage de ces choſes. Ce vice n'intéreſſe pas l'Etat politique. Les riches, qui ſe livrent au Luxe, ne jouiſſent point aux dépens du pauvre. Le Luxe ne nuit point à la population.

LE véritable ſens du mot *Luxe*, qui embraille tout ce qui n'eſt pas exactement de néceſſité, eſt le plus ſouvent dans l'usage ordinaire reſtraint par une eſpece d'antonomaſie à ſignifier les dépenses de faſte, de commodité & d'agrément ruineuſes pour ceux qui les font, ou ſcandaleuſes en ce qu'elles s'écartent trop de la coutume ſuivie communément

munément dans l'ordre de citoyens où l'on est classé.

DE cette maniere le mot *Luxe*, dans l'emploi qu'on en fait le plus habituellement, n'est qu'un terme vague, ou s'il désigne quelque chose de positif, c'est quand on l'applique expressément à une personne en particulier. En ce cas il exprime seulement une idée fixée sur cette personne par la comparaison que l'on fait de sa dépense avec ce que l'on croit appartenir à sa position : idée par conséquent variable à l'infini suivant les circonstances de l'objet comparé, & arbitraire, puisqu'elle dépend de l'opinion de chacun.

DANS cette acception le mot *Luxe* est purement relatif. Il indique alors un vice réel qui ne consiste point dans l'usage des choses taxées de *Luxe*, mais qui consiste entièrement dans les circonstances où se trouve le particulier qui use de ces choses : un vice qui com-

promet uniquement les intérêts du particulier que l'on blâme, & nullement l'intérêt de l'Etat.

UNE qualité relative n'a d'action que dans la sphere des co-relations qui la constituent. Hors de-là, cette qualité n'existe même pas, loin d'agir en quelque maniere que ce soit. Le Luxe relatif résulte de circonstances absolument propres à tels ou tels particuliers. Car, hors des circonstances propres à ces particuliers, il n'existe plus. Les mêmes dépenses, les mêmes jouissances qui, par rapport à eux, sont qualifiées de Luxe, perdent cette qualification, dès qu'il s'agit de personnes plus riches ou plus élevées. Le Luxe relatif ne peut donc influencer que sur les affaires de ceux à qui on le reproche, & le dommage qu'il leur cause, ne s'étend point jusqu'à l'Etat : devant qui les rapports de la fortune d'un particulier avec sa dépense s'anéantissent entièrement.

LE vice du Luxe relatif n'est autre que le vice de ne pas borner sa dépense à son revenu, à sa condition ; & le mot de Luxe employé pour signifier cette faute, ne comporte rien au-delà , si ce n'est qu'il indique la manière dont on dépense plus que l'on ne devoit faire.

OR , pour peu que l'on soit accoutumé à considérer les choses d'une manière générale, à les embrasser dans leur ensemble, on sçait qu'un particulier ne dérange point ses affaires ou ne se rend point reprehensive par ses dépenses qu'il n'enrichisse ou du moins qu'il ne fasse vivre par là d'autres particuliers. On sçait que ces dépenses, quelles qu'elles soient, se faisant dans le sein de la nation, allant, pour ainsi dire, de la main gauche à la main droite, n'apportent point de détriment au corps politique. Donc le Luxe relatif, n'étant qu'une des manieres de dépenser plus que l'on ne devoit, ne peut nuire à l'Etat : puisque aucune des manieres,

dont les particuliers peuvent dépenfer au-delà de ce qu'ils devroient, ne lui caufe de préjudice.

CERTAINEMENT les fatisfactions du Luxe peuvent être en bien des cas condamnées avec fondement dans la chaire & dans les ouvrages où l'on donne aux hommes des confeils fur leur conduite pour leur avantage privé. Le Luxe difproportionné aux facultés effectives, fournit un juſte ſujet de blâmer les perſonnes qui s'y livrent ſans retenue. Ce Luxe eſt encore repréhenſible, quoique proportionné à la fortune, lorſque les dépenſes qu'il entraîne, & les recherches que l'on ſe permet, ſortent de la modéſtie & de la modération impoſée à chaque citoyen.

MAIS ce qu'il y a de vicieux dans ces deux cas n'intérefſe point la politique; & ne nuit qu'aux individus ſur qui tombent de pareilles inculpations. La politique, qui ne voit tout qu'en maſſe,

n'est point touchée d'un petit nombre d'inconvéniens particuliers. Elle ne s'arrête point à la folie d'un citoyen dont le Luxe déréglé ruine les affaires, ou provoque la censure publique. Elle trouve dans le goût du Luxe en général un principe d'encouragement au travail, & dans le travail un principe de richesses & de jouissances sans bornes, d'où résultent la puissance de l'Etat & le bonheur des sujets. Elle ne peut qu'approuver ce goût & ne sçauroit adopter le mot de *Luxe*, en tant qu'il signifie une chose vicieuse. « Le terme de *Luxe*, » dit *MELON*, *Essai politiq. sur le Comm.* » chap. IX. est un vain nom qu'il faut » bannir de toutes les opérations de po- » lice & de commerce, parce qu'il ne » porte que des idées vagues, confuses, » fausses, dont l'abus peut arrêter l'in- » dustrie dans sa source ».

LES méprises où l'on est tombé & où l'on tombe en raisonnant sur le Luxe,

tirent leur origine de la faute que l'on fait d'en juger à l'égard d'une nation , comme on en juge à l'égard d'un particulier. Il est tout-à-fait essentiel de distinguer ces rapports l'un de l'autre.

UN objet se montre différemment suivant le point de vue sous lequel on l'envisage. Un pere recommande avec beaucoup de raison l'économie à ses enfans. C'est le moyen d'assurer leur subsistance & leur fortune. Il ne voit que leur intérêt. L'Etat au contraire trouve mille avantages dans le goût de la dépense , qui , donnant plus de mouvement à la circulation , anime l'industrie , augmente les productions de tous genres & remédie à l'inégale distribution de la propriété des biens par une répartition quotidienne de l'usufruit.

LE goût du Luxe satisfait sans mesure , peut , comme les autres goûts , ruiner les particuliers qui s'y livrent in-

confidérément. Qu'arrive-t-il de - là ? Leur fortune, en sortant de leurs mains, passe à d'autres familles industrieuses & plus sages. Un traitant, un favori riche des dépouilles du peuple, élève pour sa demeure un édifice superbe. Il en orne les dedans avec magnificence ; il appelle à lui toutes les voluptés & prodigue avec ostentation toutes les dépenses. Son Luxe énorme indigné les gens de bien ; il les indigné à juste titre. Cette montre de tant de richesses, qui ne sont proportionnées ni au mérite ni aux talens du possesseur, souleve l'équité naturelle. Mais ce Luxe, qui consacre publiquement l'impudence de celui qui l'affecte, n'est point préjudiciable à l'Etat ; il lui rend le sang dont on l'avoit épuisé.

L'ESPRIT de Luxe, s'agitant sans cesse pour trouver des agrémens nouveaux & des commodités nouvelles, engendre, à la vérité, beaucoup de choses

frivoles. Cependant, quelque séduisant que l'on suppose le goût des choses frivoles, on n'a point à craindre qu'il s'empare tellement de tout un peuple qu'il ait la manie de négliger l'utile ou le vrai commode, & qu'il consacre son temps, sa peine & son industrie pour se procurer des colifichets par préférence. On ne verra personne se priver de pain pour avoir des magots sur sa cheminée, ni se passer de chaussure pour porter des dentelles. Les bagatelles n'ont d'attrait que pour les gens qui ne sentent aucun besoin. La raison gouverne toujours les hommes dans les choses qui tombent sous leurs sens. Au moins leur organisation ne leur permet pas alors de se tromper longtemps. Ils s'égarent aisément en fait d'opinions théoriques, & quelquefois ils ont peine à revenir de leur erreur. Il en est autrement, lorsqu'ils se méprennent dans des points pratiques. Les sensations qu'ils éprouvent, les redressent promptement. Elles excitent en eux

des appétits plus ou moins impérieux, selon que les choses intéressent plus ou moins d'abord leur conservation, ensuite l'agrément de leur existence. C'est dans cet ordre imperturbable, & suivant, pour ainsi dire, les loix d'une espèce de statique, que les sensations agissent sur eux & qu'elles les déterminent. La conduite des hommes pris en masse dans tous les pays & dans tous les tems, dépose en faveur de cette observation. La conduite même de quelques particuliers dont les écarts sembleroient fournir des exceptions, confirme ce que nous venons de dire, quand on suit ces particuliers dans le cours total de leur vie.

LA comparaison que l'on fait de l'état misérable d'une grande partie du peuple avec la profusion des riches en choses de pur agrément, irrite contre le Luxe & porte à le regarder comme un désordre. On se courrouce, lorsque l'on voit des familles entières languis-

santes manquer du plus étroit nécessaire, tandis que d'autres dépenfent à pleines mains en fafte, en frivolités, en vains plaifirs. Pourquoi, s'écrie-t-on, des hommes nés égaux, ont-ils un fort fi différent ! La fenfibilité trouble alors le jugement. On reproche amèrement aux riches leurs jouiffances, comme fi ces jouiffances étoient prises fur la fubfiftance du pauvre, & comme fi les pauvres n'éprouveroient pas plus de détresses encore, fi les riches enfouiffoient leurs trésors. Nous fommes auffi touchés qu'on le peut être de commifération pour les infortunés qui gémiffent fous le fléau de l'indigence ; mais qu'il nous foit permis de defirer que l'attendriffement fur le fort de nos freres malheureux n'aveugle point & ne rende point injuftes ceux qui les plaignent.

LA profpérité d'un Etat porte effentiellement fur le droit de propriété. Si la jouiffance des fruits de mon industrie,

si mes épargnes , mes acquisitions ne me sont pas assurées de la manière la plus sacrée , enforte que j'en aie la pleine & entière disposition , mon émulation s'éteint. Je préfère les douceurs du repos à la peine d'un travail stérile pour moi. Le *tien* & le *mien* sont également fondés sur la nature , la justice & la raison. Les hommes ont par-tout reconnu cette vérité ; & par-tout la maintenue du droit de propriété a été la première institution des sociétés naissantes.

D'APRÈS ces principes , un citoyen , propriétaire légitime d'un bien , a le droit d'en jouir à son gré dans tous les cas où les loix consenties par tous n'y mettent pas de restrictions. La société a intérêt de respecter ce droit , non-seulement pour que chacun soit sûr de jouir de son bien ; mais encore parce que cette assurance encourageant les particuliers au travail produit une abondance dont le corps politique se ressent. Ce prin-

cipe est si vrai qu'en combinant ensemble l'intérêt de la génération présente & celui de la postérité, même abstraction faite de toute vue d'équité, à quelque point que l'on eût à cœur de favoriser les pauvres, leur utilité propre, autant que l'utilité générale, s'opposeroit à ce que l'on passât une loi, qui, comme la loi agraire, proposée à Rome par l'aîné des Gracches, ordonneroit une plus égale distribution des terres.

LE droit de propriété étant une fois admis : quelque usage que le propriétaire fasse de son revenu, de ses gains, il ne jouit aux dépens de personne. S'il amasse; ses biens sont nuls pour tout autre que lui. S'il dépense, c'est-à-dire, s'il se permet du Luxe, alors tous les agens qu'il employe à sa satisfaction, prennent part à sa fortune par les salaires qu'ils reçoivent de lui. Il est bien plus avantageux pour l'Etat qu'il distribue ainsi ses revenus, que si, s'oubliant lui-

même , il les répandoit en pur don. Les hommes sur qui ses largesses tomberoient consommeroient sans rien produire , au lieu que les ouvrages de ceux qu'il fait travailler , restent après la consommation des salaires & font valeur.

DE plus l'Etat a par-là des hommes versés dans la pratique des arts , au lieu d'hommes inutiles qui ne sçauroient rien faire. L'émulation répandue parmi ces travailleurs anime leur industrie. Il naît de leurs efforts diverses inventions. L'esprit humain en profite. Ses progrès s'étendent , & la société gagne de mille manieres par le concours de tant d'effets.

L'UTILITÉ du Luxe dans les propriétaires de revenu ne se borne pas à répandre l'émulation parmi les classes de citoyens qui , dénués de biens, subsistent par le travail. Le goût du Luxe entretient l'amour de la propriété, rend attentif à la conservation de son bien, excite à chercher les moyens d'augmen-

ter son revenu, & ne permet presque à aucun ordre de propriétaires de végéter dans l'inaction. Ce goût dans une ame noble s'élevant en raison des moyens & donnant des desirs qui ne peuvent être satisfaits que par les derniers efforts des arts & avec beaucoup de dépenses, tire de la léthargie & convertit souvent en un homme vigilant, instruit & capable un grand propriétaire qui, sans cet aiguillon, ne sentant nul besoin, endormi sur ses richesses, négligeroit de mettre en valeur & sa personne & ses possessions.

DANS un Gouvernement bien ordonné les entreprises & les dépenses publiques sont mesurées de façon qu'elles puissent être soutenues sans entamer l'aïssance des sujets. Les impositions nécessaires pour ces objets sont réparties non-seulement d'après des principes fixes & connus; mais encore avec une égalité réglée sur la quotité des biens; en sorte

que le riche & le pauvre font taxés également dans la proportion de leur avoir. Cet ordre dans l'administration doit être observé : quand même on ne consulteroit ni la justice ni l'humanité ni le bonheur des sujets. La politique seule , qui n'a que la puissance en vue , l'exige. 1°. Un Etat , qui entreprend au-delà de ses forces naturelles & qui , pour suffire à ses entreprises , surcharge ses sujets & leur ôte leur aisance, n'a que des succès éphémères , bientôt suivis de longues années de foiblesse durant lesquelles il essuie des affronts & des pertes qui ternissent la courte gloire qu'il avoit acquise par des efforts outrés. L'aisance d'un peuple s'augmente par son aisance. Sa pauvreté s'augmente par sa pauvreté. 2°. Si le riche est surtaxé , la richesse ne tente plus. On ne s'ingénie plus pour l'acquérir. Il faut que le Gouvernement laisse à ses sujets une telle part des fruits de leurs travaux , que dans la proportion de leurs mises & de leurs espérances

raisonnables , ils ayent lieu d'en être contens : fans quoi plus d'activité , plus de produit ; & le Gouvernement , semblable à l'homme qui par une aveugle avidité tua sa poule aux œufs d'or, perd tout pour avoir voulu trop avoir.

Ainsi dans un Gouvernement bien ordonné où le peuple n'est point foulé, où chacun est également taxé, il reste à la plus grande partie des sujets, après qu'ils ont satisfait aux charges de l'Etat , une portion quelconque de leur revenu que les besoins indispensables de la vie ne consomment pas. Ce résidu-là, dont chaque particulier est le maître , que vous ne pouvez enlever au propriétaire , non-seulement sans injustice , mais encore sans causer la dégradation de l'Etat , sera consommé en Luxe ou employé en améliorations de revenu pour avoir définitivement un plus grand résidu à consommer en Luxe.

DANS un Gouvernement mal ordonné

donné, où les dépenses publiques sont au-dessus des forces publiques; ou les impositions sont assises presque sans règles; où le fûc prend tout ce qu'il peut prendre, il ne laisse pas de se trouver encore des riches, qui, après avoir satisfait aux charges de l'Etat & aux besoins indispensables de la vie, ont un résidu qui ne peut être consommé qu'en Luxe.

QUE l'Etat soit ou ne soit pas bien administré, il est donc de nécessité qu'il y ait du Luxe; parce que de toute nécessité il y a des riches, à moins que l'Etat ne soit réduit au dernier degré d'appauvrissement. Eh! quel est l'inconvénient de ce Luxe, contre lequel on se recrie tant! J'ai des bleds, des vins plus que je n'en puis consommer. Leur quantité me deviendrait à charge en les gardant. C'est un superflu qui m'embarasse: je l'échange contre un superflu qui m'est agréable, dont la jouissance

me récompense de mes peines & dont l'attrait soutient mon émulation. A quoi veut-on que j'emploie mon superflu ? Donnez-le à l'indigent qui manque de subsistance. C'est ce que je fais. Mais au lieu de le donner au pauvre fainéant & sans talent, dont l'ame est flétrie par l'aumône, je le donne au pauvre industriel & travailleur. Je le donne à des gens qui , fiers du métier qu'ils exercent & fondés à l'être , n'ont point à baïsser le front en recevant leur pain. Ils le mangent sans humiliation. Ils l'ont gagné; il est à eux.

ON accuse le Luxe de nuire à la population : le Luxe qui soutient tant de familles, qui invite au mariage tant d'ouvriers par l'aisance qu'il leur assure en échange de leur industrie; le Luxe , sans qui la nation devenue languissante & barbare, diminuée des trois quarts & réduite à la classe des cultivateurs & des propriétaires de terres, laisseroit bientôt

en friche la moitié de ses provinces. Que l'on tourne ses regards sur les Lapons , sur les Negres ; sur les Sauvages de la Louifiane : le Luxe ne dévore pas ces peuples ; font-ils nombreux ? Au contraire, quelle innombrable population les Efpagnes enfermoient dans leur sein sous la domination des Maures ; & quels peuples furent jamais plus galans, plus luxueux que ces Maures !

ON voit quelques citadins, la plupart n'ayant qu'un état précaire , se vouer au célibat pour vivre plus commodément ; & l'on conclut que le gout du Luxe nuit à la population. Cependant un célibataire , amoureux des douceurs de la vie , dépense chaque année son revenu. Si son revenu est tel qu'avec ce revenu il pourroit entretenir outre sa personne une femme & deux enfans en se reſtraignant aux depenſes les plus néceſſaires , ce même revenu diſtribué par lui dans les claſſes qui lui fournif-

sent les satisfactions qu'il recherche, y nourrira la même quantité de personnes. La population fera la même.

LES destructions de substances que les raffinemens de la table occasionnent, les nombreuses écuries, les meutes, diverses sortes d'animaux nourris pour le plaisir ou pour l'ostentation, n'autorisent point, comme quelques-uns le croient, à reprocher au Luxe d'arrêter les progrès de la population. A la vérité ces objets de dépense vers lesquels le Luxe entraîne, diminuent la masse des subsistances propres à l'homme; mais ces consommations dont la population ne profite pas, ne sont qu'une petite partie des productions que l'on doit au Luxe. Abolissez le Luxe: vous n'aurez plus ni les consommations que vous regrettez, ni les productions qui soutiennent la société. Nous n'augmentons nos moyens que par le travail. Or, quel est l'aiguillon du travail? Le

Luxe. Il allume le desir de varier, d'étendre les jouissances. Par tout où son influence peut se déployer, elle multiplie les biens de la terre mille fois au-delà de ce que la terre donneroit d'elle-même ; & le nombre des hommes dans un pays est toujours en raison de la quantité de productions que ce pays fournit à l'usage de l'homme.

LOIN que le Luxe dépeuple un Etat, c'est l'espérance qu'il fait concevoir d'obtenir la subsistance par le travail qui donne la naissance à un nombre infini d'hommes & toujours au-delà de celui que le Luxe peut nourrir. Les hommes s'empressent de multiplier par tout où l'on répand des subsistances ; & le Luxe ne se peut satisfaire qu'en versant les subsistances qu'il possède sur ceux qui le servent. Voilà pourquoi dans les pays riches où le Luxe regne (& il n'y a de pays riches que ceux où regne le Luxe, soit dans un genre, soit dans un autre), on voit plus

d'indigens que dans les pays pauvres. Mais aussi dans un pays riche & luxueux la population est dix fois plus forte qu'elle ne le feroit si le pays étoit pauvre & sans Luxe. Il y a dans ce pays dix fois plus de familles dans l'abondance ou dans l'aisance qu'il n'y en auroit. L'Europe n'a point de Royaume mieux cultivé , plus riche , plus florissant que la Grande-Bretagne , eu égard à son étendue. Dans cette Isle opulente le nombre des pauvres est si grand que la taxe imposée pour leur soulagement est une charge très-pesante.

Si l'on a quelque chose à craindre du Luxe ; c'est qu'il n'amène une population énorme : effet nécessaire de son influence lorsque des combinaisons habiles ne s'y opposent pas. Le destin des choses sublunaires est de périr par les causes de leurs progrès. Les sources de la prospérité d'un Etat la corrompent à la fin, quand une administration prudente

n'en dirige & n'en ménage point le cours. L'émulation produite par le Luxe & par l'affurance de la propriété enfante une abondance prodigieuse, & cette abondance enfante une population plus prodigieuse encore. Si l'on n'a pris aucune mesure pour prévenir l'excès de cette population, elle devient un fléau.

EN cette situation chacun se dispute la subsistance. Un objet si cher est le seul qui désormais puisse affecter l'ame ; tout autre intérêt se tait : nul avantage éloigné ne touche. Dès-lors tout progrès dans les hautes sciences, dans les beaux-arts, dans les arts même les plus mécaniques, s'arrête. Les connoissances déjà acquises s'affoiblissent & s'effacent. On ne pense plus à la gloire, à l'honneur, au bien-être. On ne s'occupe que d'être ; & pour en obtenir les moyens, toutes voies sont jugées bonnes. La nécessité le veut. On devient rusé, subtil, fripon. L'ame s'énervé

comme l'esprit se rétrécit. Une nation qui s'étoit élevée à un haut degré de puissance & de bonheur , n'est plus, par l'enchaînement naturel des causes & des effets , qu'une nation excessivement nombreuse , mesquine , malheureuse & très-vile. L'énormité de la population a conduit la Chine à ce point fatal.

CE seroit en ce sens qu'on pourroit dire avec raison que le Luxe est funeste ; qu'il nuit aux mœurs , au bien de l'Etat. Mais , outre qu'il est sans doute des remèdes propres à tempérer cet excès de fécondation d'où dérive tout le mal qu'on doit craindre du Luxe , combien notre Europe est loind'avoir à redouter un pareil danger ! Plut à Dieu qu'elle en fût menacée ! Pour que le Luxe dégrade un peuple , il faut qu'il ait auparavant porté ce peuple au faite de la prospérité. Il faut aussi que nulle prévoyance n'ait en même temps pris soin de rendre cette prospérité durable. Nous ne balançons

donc point à préconiser le Luxe malgré le mal qu'à la suite des temps il peut entraîner avec lui. Nous nous croyons fondés à ne tenir aucun compte d'un mal futur que la situation actuelle rend infiniment éloigné , que mille causes nouvelles peuvent écarter à jamais , & qui n'est que le résultat d'une très-longue prospérité vers laquelle il convient de tendre au hazard incertain d'une dégradation subséquente.



CHAPITRE IV.

*Le Luxe ne nuit point à l'agriculture.
Réfutation de quelques argumens con-
traires. Cas où quelques adversaires du
Luxe l'approuvent. Preuves tirées de
cette approbation contre leur système.
Inutilité des déclamations contre le
Luxe.*

P O U R prouver que le Luxe est des-
tructif, on forme une hypothèse. On
dit : « Supposons cent hommes établis
» dans une portion de terre. Cinquante
» de ces hommes cultivent ; cinquante
» autres s'employent à des choses né-
» cessaires aux agriculteurs ; & pour le
» prix de leurs peines ils partagent avec
» ceux-ci les produits de la terre. Si
» trente des cinquante non-cultivateurs,
» au lieu de s'occuper utilement à secon-
» der les agriculteurs , s'avisent tout-
» à-coup de passer leur temps à danser ,

» à chanter , à faire des modes , la classe
 » des cultivateurs ne feroit-telle pas lé-
 » fée en les nourrissant pour n'en rece-
 » voir en échange que des danfes , des
 » pompons & des allégros ? Ne verroit-
 » elle pas fes travaux rallentis & fes re-
 » coltes diminuées par l'intermiffion des
 » fecours qu'elle recevoit auparavant de
 » ces trente hommes » ?

IL eft très-sûr que les recoltes doi-
 vent diminuer fi réellement les travaux
 de ces trente hommes font néceffaires à
 la culture. Il en arriveroit autant s'ils
 paffoient leur temps à ne rien faire au
 lieu de danfer ; où s'ils vaquoient à des
 travaux très-utiles en eux-mêmes , mais
 étrangers à l'agriculture. Pareillement
 fi tous les cent hommes ceffoient leurs
 occupations rurales , ils feroient tous ,
 fans aucun Luxe , réduits à la dernière
 difette.

QUE conclurre d'une hypothèse qui
 ne correspond point à la question ? Il ne

s'agit pas de sçavoir s'il est plus avantageux de rester oisif que de travailler, ni s'il convient mieux de s'occuper à des frivolités qu'à des choses utiles. lorsqu'il est urgent de s'occuper de choses utiles. Jamais on n'a mis de pareilles propositions en problème. Il s'agit de sçavoir si tous les besoins satisfaits, ce qui reste à chaque particulier, peut être employé en Luxe quelconque sans dégradation pour l'Etat. C'est cette question que nous avons prétendu discuter dans ce Traité ; & c'est sous ce point de vue qu'il faut l'envifager.

Pour rendre l'hypothèse des cent hommes concluante dans la question présente, il faudroit dire : » Cent hommes se sont établis dans un canton.
» Cinquante de ces hommes cultivent.
» Vingt autres s'employent à des choses
» nécessaires aux agriculteurs. Les travaux de ces soixante & dix personnes
» suffisent pour les besoins des cent.

(Supposition au-deffous de la réalité ; car la culture fructifie au-delà de cette proportion.) » Que feront les trente qui » restent sans objet d'occupation nécessaire ? S'ils s'adonnent à chanter , à » jouer du violon pour amuser leurs » compagnons dans les momens de délassemens , nuiront-ils aux travaux utiles ? Les récoltes seront-elles diminuées par-là » ? L'hypothèse formée de cette manière comme elle devrait l'être pour correspondre à la question , ne fourniroit plus d'objection.

LE même défaut , celui de n'avoir point de rapport à la question , se trouve dans un autre exemple qu'on allègue pour montrer que le Luxe nuit à la reproduction : « Je payois , dit-on , quatre » hommes à 200 livres chacun. Deux » ratiffoient les allées de mon jardin. » Deux cultivoient un champ d'artichaux qui me rendoit 800 livres. J'occupe trois de ces hommes à ratifier

» mes allées & un à cultiver des artichaux. Mon champ d'artichaux ne me
» rapportera plus que 400 livres. Pour-
» rai-je payer avec ce revenu la même
» somme que je payois ?

ASSURÉMENT vous ne le pourrez pas. Si vous n'aviez jamais fait cultiver votre champ d'artichaux, vous n'auriez absolument point eu de revenu ; quand même vous n'auriez jamais songé à faire ratifier des allées. Ce n'est donc pas parce que vous employez vos gens à un travail stérile , que votre revenu diminue ; c'est parce que vous ne les employez pas à un travail productif. Car , si vous ne faisiez rien de trois de vos hommes , votre revenu n'en diminueroit pas davantage. Votre exemple enseigne en autres termes que si on ne cultive pas une plante , on n'a pas le produit naturel de cette culture. Que l'on gagne plus en s'occupant d'un travail qui rapporte du profit , qu'en s'occupant

d'un travail qui n'en rapporte pas. Quelqu'un doute-t-il de cela? Les hommes n'ont pas besoin de pareilles leçons. Si vous réduisiez votre parabole à montrer qu'une portion du produit brut de la terre doit être réservée pour entretenir ce produit, elle prouveroit bien cette proposition. Mais de quelque façon qu'on envisage cette parabole, elle ne prouve rien contre le Luxe auquel on emploie seulement le revenu net. C'est cependant le point dont il s'agit. Nous n'aurons pas besoin d'autre argument pour montrer que le revenu net dépensé en Luxe n'influe pas défavorablement sur la reproduction ; puisque , tant que du revenu de ce champ d'artichaux travaillé par deux hommes , je n'en appliquerai que la moitié à faire ratifier des allées , ce revenu sera le même.

LES parcs, les jardins de promenade, les vastes maisons de plaisance présen-

tent une objection plus sérieuse au premier coup d'œil. Une partie du terrain que ces choses occupent, est entièrement rendue stérile : l'autre partie, cultivée d'une autre manière, rapporteroit plus de fruits. La nation est moins riche de tout ce que ce terrain produit de moins. Cette objection, quoique spécieuse, ne soutient pas l'examen.

1°. C'EST qui est produit de moins par l'emploi du terrain en bâtimens, en jardins, en parcs, mérite peut-être moins de considération qu'on ne le croit. Car d'un côté les parcs, les jardins de promenade donnent du bois, & les arbres viennent bien plus forts dans un lieu où l'air circule librement, que dans une forêt où ils seroient étouffés; d'un autre côté ce que l'on retrancheroit du terrain occupé par un bâtiment que l'on juge trop vaste, ne seroit peut-être pas la moitié de l'espace qu'on estime suffisant pour ce même édifice.

2°. C'EN'EST pas parce que je couvre de constructions mon champ, ou bien parce que je fais de ce champ un bosquet pour m'y promener au frais, ou même un manege decouvert pour y exercer mes chevaux, que je nuis à la production. C'est parce que je ne mets pas mon champ en valeur, & que je n'en fais pas un gagnage (a). L'usage que je fais de mon champ en bâtissant dessus, &c. ne nuit pas plus à la production que si je le laissois en friche, ou que si je le laissois inonder. Ainsi on ne peut taxer

« (a) *Gagnage*, proprement pris, signifie le fruit qui » procede des terres labourables par semaille de grain » ou plant d'herbes. *Gagnage* par métonymie signifie » aussi les champs ou jardins où croissent toutes especes » de bleds ou potages. Selon ce, on dit d'une belle » campagne de terres labourables, voilà un beau *Ga-* » *gnage* ». NICOT. Le mot *Gagnage*, est peu connu, » parce que jusqu'à ces derniers temps on a peu parlé » d'agriculture. Il est cependant François, comme NICOT » le témoigne, & d'un usage ordinaire en terme de chasse. » On a crupouvoir se servir ici de ce mot: il exprime d'une » maniere brieve toute terre labourable ensemencée tant » en bled qu'en légumes, & produisant revenu.

l'existence des parcs , des maisons de plaifance , de diminuer la production que dans le cas où l'on fuppoſe que le terrain ſacrifié à ces objets eſt enlevé à la culture. Or, tant qu'il y a des landes dans un Royaume , les maiſons de plaifance, quelque part qu'elles ſoient aſſiſes , ne le ſont jamais que ſur un ſol inutile. La culture qu'on dépoſſede d'un terrain pour les y conſtruire , ſe recule & va ſ'exercer ſur des friches qu'elle change en guerets. La terre manque-t-elle ? alors le terrain eſt ſi cher que perſonne n'en veut perdre un pouce. On ne plante plus ni parcs ni grands jardins. On n'éleve plus de bâtimens inutiles. La Chine en offre la preuve. *Les Chinois*, dit le P. Lecomte, *croiroient manquer au bon ſens d'occuper uniquement la terre en parterres , à cultiver des fleurs , à dreſſer des allées , à planter des boſquets d'arbres inutiles. Le bien public demande que tout ſoit ſemé, & LEUR INTERET PARTICULIER, QUI LE STOU.*

*CHE ENCORE PLUS QUE LE BIEN PUBLIC
NE LEUR PERMET PAS de préférer l'agréa-
ble à l'utile. NOUV. MÉM. SUR LA CHINE.
Paris 1696, in-12. tome I. pag. 334.*

P A R M I les adverfaires du Luxé il y
en a qui lui font oppofés , parce qu'ils
prétendent que le Luxé nuit à l'agricul-
ture ; d'autres parce qu'il leur répugne
d'une part que des gens vivent dans les
délices, tandis qu'on en voit qui man-
quent du néceffaire ; & d'une autre part
que l'on fe permette des dépenses en
superfluités ; tandis qu'il y a tant de tra-
vaux utiles à entreprendre pour le bien
de l'Etat. Les uns & les autres admet-
tent cependant le Luxé dans une cir-
conftance , fçavoir, « dans le cas où
» toutes les claffes utiles feroient com-
» plettes & auroient plus qu'une fubfif-
» tance commode ». Ils l'admettent
alors , parce qu'ils ne peuvent s'empê-
cher de sentir qu'il eft conforme à la
raifon de tirer parti d'un fuperflu que

l'on possède, & que quand toutes les utilités sont produites , il ne reste plus d'autre moyen d'employer ce superflu que de l'employer en Luxe. A combien de difficultés l'énoncé de leur proposition ne donneroit-il pas lieu ! De quoi compose-t-on une subsistance plus que commode , & même une subsistance commode ? Les choses dont on la compose , ne sont-elles pas du Luxe ? Si elles n'en sont pas , qu'appelle-t-on Luxe ? Pour ne pas tomber dans trop de longueurs & de répétitions , tenons-nous-en à l'esprit de leur objection.

Si ceux , qui prétendent que le Luxe nuit à l'agriculture , le jugent admissible *lorsque toutes les classes utiles sont complètes , & ont plus que leur subsistance commode* ; ils croient donc qu'il ne nuit pas alors à l'agriculture. Autrement , arrêtant la reproduction , il altéreroit bientôt la prospérité publique ; & il faudroit le rejeter quand même tous les ordres

de l'Etat regorgeroient de biens. Or, si le Luxe de tous ne préjudicie pas à l'agriculture; comment le Luxe d'un petit nombre y préjudicie-t-il?

CEUX qui rejettent le Luxe tant que l'on peut mieux employer ailleurs les dépenses qu'il entraîne; & qui approuvent ces dépenses lorsque tous les besoins de l'Etat sont satisfaits, & que les classes utiles jouissent d'une honnête aisance, avouent par-là que le Luxe en lui-même n'est pas reprehensible, & que pour pouvoir s'y livrer sans reproche, il ne s'agit que de n'avoir rien de mieux à faire de son superflu. Or un particulier, qui a plus qu'il ne consomme pour ses besoins indispensables, se trouve dans ce cas-là. Il a un superflu qu'il n'est pas à sa portée d'employer en entreprises au profit de l'Etat; quand on voudroit exiger de lui qu'il en eût la volonté. Il ne peut donc employer son superflu qu'en Luxe ou en charités. L'em-

ployer en Luxe , c'est presque l'employer en charités ; & c'est mieux l'employer.

LE superflu d'un particulier ne change point de nature , soit que ce particulier soit le seul qui ait du superflu , soit que plusieurs ou que tous en ayent comme lui. Si l'on vivoit en communauté de biens , il n'y auroit en effet de véritable superflu pour personne que quand tous les nécessaireux feroient abondamment pourvus des besoins de la vie , que quand toutes les utilités possibles pour l'Etat feroient produites. Mais 1°. on ne vit pas en communauté de biens. 2°. L'avantage de la société exige des propriétés distinctes & sacrées. Par une suite de ces principes le Gouvernement qui veille aux besoins de l'Etat & qui fait contribuer chacun aux dépenses que ces besoins exigent , ne doit & ne peut sans nuire à l'Etat faire aucune levée que par des ordres généraux qui excluent entie-

rement toute acception de personne. L'intérêt commun ni la justice ne permettent point d'imposer les riches à volonté, un à un, ni autrement que collectivement. Dès-là nécessairement il y a toujours des gens à qui, toutes charges payées, il reste un superflu sur lequel l'Etat ni personne n'a de droits & qu'ils ne peuvent que donner, employer en Luxe ou laisser perdre.

QU'ESPERE-T-ON de l'animosité avec laquelle on s'élève contre le goût du Luxe? On ne l'éteindra pas. Il tient essentiellement à l'ame. Les loix prohibitives le contrarient sans le réprimer. C'est un Protée plus subtil que celui de la fable. Rien ne peut l'enchaîner. Proscrivez un genre de superfluités: on se rejette sur un autre genre. Que voulez-vous qu'un homme actif fasse du produit de son travail, quand ce produit surpasse ses besoins indispensables? Lui prendrez-vous son superflu, le fruit de sa sueur?

Vous le plongerez dans la paresse & dans l'engourdissement.

ON déclame vainement contre le Luxe depuis bien des siècles. Le *sævior armis luxuria* est ancien & n'est pas le premier reproche qu'on lui ait fait. Les Rhéteurs, les Poëtes, ardens à montrer de la sévérité, parce qu'elle plaît, ont à l'envi déployé leur éloquence contre un goût si raisonnable. Cependant les hommes, en applaudissant aux traits lancés contre le Luxe, s'y sont livrés dans tous les temps selon leur pouvoir. Le bon sens, qui leur est accordé par la nature, les préserve de suivre dans la pratique les erreurs de la spéculation. Ils n'ont cessé de se livrer au Luxe; & malgré les dangers qu'on attache à ce penchant, quoique, depuis Juvénal, le Luxe se soit étendu de l'Italie en France, en Angleterre, en Allemagne, ces contrées jadis presque désertes en tant d'endroits forment aujourd'hui de puissans

Etats. C'est qu'en dépit de toutes les opinions le bonheur des hommes dépend des jouissances du Luxe & que le Luxe n'est point un mal politique. *Ce que la nature aime*, dit Young, *est nécessairement bon*. N'entendons-nous pas tous les jours présenter les entraves mises au commerce, à l'industrie, comme des bornes mises à la prospérité publique ? Eh ! quel objet auroient le commerce & l'industrie sans le Luxe ? Si vous voyez tomber en décadence un Empire où le Luxe regne en quelques endroits : n'accusez pas de sa ruine le Luxe des particuliers. Prenez-vous-en à d'autres causes , au surfaix des impositions , à la tyrannie , à la maladresse des perceptions qui découragent le travail & par-là obstruent les sources de la puissance.

Le goût du Luxe peut corrompre & dégrader des particuliers. On lui a donné l'épithète de *dissuasor honesti*. L'amour des richesses a les mêmes dangers. S'en-

suit-il que les richesses soient préjudiciables à l'Etat ? Malheur à ceux dont les desirs ne sont point retenus dans de justes bornes par la raison & par l'honneur ! Ils méritent toutes les censures. Que le zèle s'arme contre eux. Prémunissez les cœurs par de sages leçons contre l'ascendant d'une passion trop vive. Mais n'attribuez pas à la chose un vice concentré tout entier dans la personne qui en abuse. Ne concluez pas d'un accident particulier contre les effets généraux d'une cause ; & de ce qu'un individu peut se dérégler, n'inférez pas que le Luxe soit funeste à l'Etat. Proscrivez - vous le vin comme Mahomet , parce que cette boisson salutaire enivre les intempérans ?

C'EST, nous l'avons déjà dit, parce que l'on applique à l'Etat les inconvéniens du Luxe à l'égard des particuliers, que l'on forme de si faux jugemens sur cette matiere. Mais à-travers les nua-

ges que ces méprises élèvent dans les esprits , l'utilité intrinseque du Luxe se fait sentir invinciblement , quoique confusément , par un tact , pour ainsi dire , machinal. L'avantage physique qu'on y trouve , l'emporte sur l'illusion que de vaines subtilités peuvent causer,

QUOIQU'IL soit indubitable que les efforts des adversaires du Luxe ne prévaudront jamais contre l'impulsion de la nature & de la raison qui nous le conseillent , comme l'exemple des siècles passés le démontre , il importe néanmoins de combattre leur système. Indépendamment de toute autre vue , il est mieux d'avoir des idées justes que d'avoir des idées qui ne le soient pas. De plus si la généralité des hommes est par le nombre à l'abri d'une séduction durable dans les choses où les sens sont intéressés , il n'en est pas moins vrai que les prestiges d'une fausse doctrine peuvent égarer pour un temps. Lorsque l'erreur gagne

ceux qui tiennent les rênes de l'Etat ;
leur administration réglée sur leurs prin-
cipes offense le nerf de la prospérité pu-
blique & lui porte quelquefois des at-
teintes funestes dont il faut des siècles
pour réparer l'effet.



C H A P I T R E V.

LE Luxe des particuliers. ne peut jamais excéder les facultés générales d'une nation. Ainsi il ne peut être ruineux pour une nation. Le Luxe du Gouvernement peut seul détériorer l'Etat. Ceux qui dépensent en Luxe leur revenu ; au lieu de l'employer à l'améliorer , ne font qu'user de leurs droits & ne nuisent pas au bien public. Les sociétés seroient appauvries depuis long-temps si le Luxe étoit destructif. Le Luxe a été plus étendu autrefois qu'il ne l'est à-présent. Ridicule des déclamations contre le Luxe démontré par un exemple. Confusion dans les idées sur le Luxe. Preuves de l'utilité du Luxe.

LE Luxe n'existe qu'autant qu'on peut s'y livrer. Les desirs nous portent en vain vers les jouissances qu'il nous présente , quand nos moyens ne nous permettent pas de les acquérir. Les dé-

penſes ſont toujours bornées par les facultés. C'eſt mon bien que je conſomme ou c'eſt le bien des autres qu'ils me confient. Dans ces deux cas c'eſt toujours un bien exiſtant qui me fait jouir. Si j'excede mes moyens mon rôle eſt bientôt joué. A l'éclat de mes dépenſes inconfidérées ſuccedent promptement l'abaiſſement & la privation.

A I N S I où le Luxe regne, il y a certainement un degré d'opulence proportionné à l'étendue du Luxe. La maſſe des facultés peut être plus grande que les conſommations; jamais elle ne peut être moindre. Un particulier jouit au-delà de ſes moyens légitimes; il faut pour cela qu'il trouve dans les autres les moyens qu'il n'a pas. Quels que ſoient ſes excès, il ne conſomme que des choſes qui exiſtent & qui ſeroient conſommées par pluſieurs s'il ne les conſommoit pas à lui ſeul.

LE Luxe d'une ville témoigne incontestablement l'opulence de ses habitans. Le Luxe répandu jusques dans les moindres hameaux d'un Royaume, seroit assurément la marque que ce Royaume jouiroit de la plus grande abondance. Le Luxe prend toujours le niveau de la prospérité publique. Il en est le thermometre.

LA capitale d'un grand Royaume peut être riche aux dépens des provinces, & les causes qui transportent dans ses murs la substance des autres parties de l'Etat, peuvent être funestes au bien-être national. Mais le Luxe auquel les habitans de cette capitale s'adonnent par une suite des richesses qu'ils possèdent, loin de causer aucun détriment aux provinces, corrige en partie les effets destructifs de l'administration qui les appauvrit. Ce n'est point contre le Luxe de cette ville qu'il faut diriger ses attaques ;

c'est contre les causes qui l'enrichissent.

D E S - L O R S pourquoi s'effrayer du Luxe & le voir comme un fléau, puisqu'un peuple ne peut s'y livrer que dans la proportion de ses moyens ? N'est-il pas conforme à la raison de se donner les satisfactions qu'on peut se donner légitimement ? Le bien ne seroit d'aucun avantage, s'il falloit se refuser la douceur d'en jouir. On n'emploie en Luxe que ce que le Gouvernement laisse & doit laisser après le contingent fourni pour les besoins communs tels que l'autorité souveraine les arbitre. Quel inconvénient peut-il y avoir pour l'Etat à convertir en jouissances agréables un résidu sur lequel l'Etat n'a nul droit & dont il ne peut s'emparer sans se faire tort à lui-même ?

L E désordre que le goût du Luxe met quelquefois dans la fortune des
hommes

hommes sans conduite, est leur affaire & non celle de l'Etat. A mesure que mes biens dissipés follement échappent de mes mains, ils passent en d'autres mains qui les gouvernent mieux ; & comme le nombre des gens dérangés se perd dans la foule des gens attentifs à leurs affaires, l'influence de mon dérèglement est zero pour la société.

Si quelques particuliers peuvent consumer au-delà de leurs facultés, il est physiquement impossible à une nation d'en faire autant. L'intérêt respectif des hommes s'y oppose. Ils se font obstacle les uns aux autres ; & la chose publique gagne plus par l'émulation générale née du Luxe qu'elle ne perd par les fautes où il peut faire tomber.

LES dépenses du Gouvernement sont les seules dont l'excès puisse détériorer l'Etat, parce qu'alors les impositions qu'il est contraint d'établir & qu'on est

contraint de payer, surpassant la proportion que les facultés générales peuvent supporter sans s'affoiblir, ôtent les moyens nécessaires à l'entretien ou à l'accroissement du revenu, & portent partout le découragement. Au lieu que les dépenses des particuliers, quelque excessives qu'elles soient par rapport à ceux qui les font, sont toujours nécessairement restreintes dans un tel cercle que les facultés générales n'en reçoivent point de diminution. Car ces dépenses, se faisant de gré à gré, l'intérêt de chacun les borne inmanquablement au point, par-delà lequel elles nuiroient.)

LES personnes, dit-on, qui, au lieu de dépenser sur leurs terres en améliorations, dépensent en Luxe, non-seulement se manquent à elles-mêmes, en se frustrant des jouissances plus étendues qu'elles auroient par-là; mais encore manquent à l'Etat en le privant des richesses & de la population qui résulteroient de l'augmentation de leur re-

venu. Examinons ce prétendu délit.

1°. IL ne concerne que les gens qui ont des terres susceptibles d'amélioration & qui ont des moyens proportionnés aux dépenses qu'exige une pareille opération. Les propriétaires des terres & les cultivateurs dans un Etat très-peuplé ne font peut-être pas la moitié de la nation. Parmi les propriétaires & les cultivateurs combien y en a-t-il qui aient en même temps & des terres qui peuvent être améliorées & les moyens de faire ces améliorations? Il n'y en a pas la cinquantième partie. Dès-lors si le Luxe est blâmable en ceux qui se trouvent dans le cas dont on parle ici, ce n'est plus qu'une proposition particulière qu'il faut borner aux personnes de cette classe.

2°. PAR rapport au tort que se font à eux-mêmes ceux qui dépensent en Luxe au lieu de l'employer à l'accroissement de leur revenu; rien n'est afflu-

rément plus essentiel à la liberté légitime de l'homme que de pouvoir sans crime négliger ses avantages propres.

3°. PAR rapport au prétendu délit envers l'Etat, il est pareillement essentiel à la liberté légitime & nécessaire au bien commun de la société que chacun ait le droit de disposer de son bien à son gré, quand il a contribué selon sa taxe aux charges de l'Etat.

4°. ON n'a point cru jusqu'ici que, sous peine d'être réputé coupable, un citoyen sans fonctions publiques, fût obligé de procurer l'avantage de la société ; au contraire on a toujours regardé un tel acte comme méritoire & digne de récompense :

5°. POUR imposer un devoir, il faut en marquer précisément les bornes. Il faut le faire connoître bien clairement. En imposant aux propriétaires des terres & aux cultivateurs l'obligation de pren-

dire sur leur revenu net de quoi fournir à l'amélioration dont leurs terres sont susceptibles, quelle dépense leur permet-on de faire pour leur jouissance personnelle? Car si ma terre me rapporte trente mille livres & que pour me produire davantage elle ait besoin d'une dépense extraordinaire de trente mille francs, on n'exige pas sans doute que je me passe de tout pour effectuer cette amélioration. On doit poser un terme en deçà duquel mes dépenses personnelles seront légitimes, & le devoir consistera à ne point excéder ce terme. Or on ne peut s'appuyer sur aucune raison valable pour établir ce terme à un point plutôt qu'à un autre dès qu'on veut l'établir au-delà de l'étroit nécessaire; & il est évidemment contraire à la raison de fixer exactement ce terme à celui de l'étroit nécessaire. On ne peut donc marquer avec précision l'étendue du devoir qu'on veut prescrire; ou si l'on en assigne les limites, ces limites ne peu-

vent qu'être arbitraires. Cela prouve sans réplique qu'un pareil devoir n'est pas dans la nature des choses & qu'il est absurde de vouloir l'imposer.

IL y a plus. Ceux qui dépensent en Luxe leur revenu au lieu de l'employer à l'amélioration de leurs terres , indépendamment de ce qu'ils ne font en cela qu'user de leurs droits , ne causent aucun tort à l'Etat. Dans un pays où les arts fleurissent , où le Luxe est goûté , peu importe que le propriétaire d'une terre s'occupe de l'améliorer. Mille gens y pensent pour lui , & viennent lui demander à prix d'argent la permission de l'exploiter , quand les vices de l'administration n'empêchent pas de penser à de telles entreprises. L'attrait qui porte à dépenser , excite ceux qui n'en ont pas le moyen , à l'acquérir. Ils recueillent ce que les riches dispersent. Ils s'unissent & placent les fonds qu'ils ont amassés , sur tout ce qui leur présente

l'espérance de quelque profit. On doit même plus attendre de l'activité des hommes quand ils sont déterminés par ce mobile, que si ce mobile étoit supprimé. L'intérêt sçait trouver les richesses dont il a besoin pour ses opérations. Il sçait même suppléer aux richesses, & les richesses sans un intérêt à les faire valoir, restent oisives dans les mains du possesseur, ou sont consommées en jouissances de plaisir.

LA culture languit-elle dans un pays luxueux? C'est que l'émulation produite par le Luxe y rencontre des difficultés qui découragent également & le propriétaire le plus ardent & ceux qui ne demandent qu'à se mettre à la place du propriétaire négligent ou mal-habile. Pourquoi s'en prendre au Luxe qui vivifie tout, au Luxe sans qui personne n'auroit de motif pour s'évertuer?

Si le Luxe étoit en effet destructif,

où en feroit-on? Les hommes depuis des milliers de siècles s'y livrent de tout leur pouvoir. Leur goût sur ce point ne s'est jamais rallenti que quand leurs moyens ont diminué. Aujourd'hui que l'on se déchaîne avec la plus grande vivacité contre ses excès, on ne voit parmi nous ni de Lucullus ni d'Apicius. Nos bâtimens les plus magnifiques n'ont pas à beaucoup près la magnificence du palais de Sémiramis, & nos festins les plus solennels n'égalent pas ceux de Cléopâtre. Paris & Londres ne connoissent ni dans la vie ordinaire ni dans les plaisirs publics des recherches aussi grandes que celles qui étoient d'un usage commun dans Babylone, dans Athenes & dans Rome au temps de leur splendeur. Nos peres mêmes, dès qu'ils ont eu quelques richesses, nos peres dont on vante la simplicité, ont autant aimé la somptuosité que les Grecs & les Romains. Les fêtes décrites dans nos vieux livres, toutes grotesques & ridicules qu'elles étoient, coûtoient des

ſommes prodigieufes. On faisoit dans les tournois qui étoient toujours accompagnés de repas & de bals , des dépenses effroyables en décorations , en har- nois , en vêtemens riches , en vaiffelle d'argent. A peine peut-on croire les récits qu'on en lit dans le *Théâtre d'honneur* & ailleurs.

CE n'étoit pas feulement dans ces occasions d'apparat que nos ancêtres étaloient du Luxe. Ils en avoient beaucoup habituellement. Les Prélats mêmes donnoient dans toutes fortes de profusions avec tant d'excès dès le temps de S. Bernard, que ce Saint indigné crut devoir céder à l'ardeur de son zele & tonner contre eux dans la chaire fans aucun ménagement. Les œuvres de ce Pere de l'Eglise nous l'apprennent.

DANS l'usage ordinaire la table des gens d'une médiocre fortune étoit garnie de beaucoup de plats. Plusieurs écrits

conservés jusqu'à présent en rendent témoignage *. Les vêtemens étoient riches jusqu'au point qu'au rapport d'une ancienne chronique commençant en 1400 & finissant en 1477, *les valets, à l'imitation de leurs maîtres, & les petites gens indifféremment portoient des pourpoints de soie ou de velours.*

DANS l'éloge de Louis XII. par Claude Seiffel, on trouve des choses qui étonnent sur le Luxe du commun du peuple. « On voit, dit-il, généralement par tout le Royaume bâtir grands édifices tant publiques que privés & sont plains de doreures, non pas les planchis tant seulement & les murailles qui sont par le de-

* Entre autres *les quinze Joies du mariage*, ouvrage composé suivant l'opinion la plus probable, vers l'an 1420 ou 1430, dans lequel l'Auteur, passant en revue les désagrémens que l'on éprouve quelquefois dans l'état de mariage, entre dans les détails de la manière dont on vivoit de son temps.

» dans , mais les couvertes , les toïets ,
» les tours & ymages qui sont par le
» dehors ; & si sont les maisons meu-
» blées de toutes choses plus sumptueu-
» sement que jamais ne furent. Et use
» l'on de vaisselle d'argent en tous
» estats sans comparaisons plus qu'on
» ne souloit, tellement qu'il a été besoin
» sur cela faire ordonnance pour corri-
» ger celle superfluité. Car il n'y a
» forte de gens qui ne veuille avoir
» tasses, gobelets, aiguïerres & cuil-
» liers d'argent du moins. Et au regard
» des Prélats , Seigneurs & autres gros-
» siers , ils ne se contentent pas d'avoir
» toute forte de vaisselle tant de table
» que de cuisine d'argent s'il n'est do-
» ré ; & mesme aucuns en ont grande
» quantité d'or massif ; aussi sont les ha-
» billemens & la maniere de vivre plus
» sumptueux que jamais on ne les vit ».

CE que dit Seiffel des dépenses de
son temps est confirmé par la magnifi-

cence extrême que le Maréchal Trivulſe montra au tournoi fait à Milan en 1507, où il traita le Roi Louis XII. Sa vaiffelle d'or & d'argent marquée à ſes armes étoit innombrable. Douze cens de ſes gens étoient vêtus de velours noir, les autres l'étoient de taffetas. La ſalle de ſix vingts pas de long étoit couverte de velours bleu tout ſemé de fleurs de lys & d'étoiles d'or. Il y avoit quatre ou cinq cens carreaux de drap d'or ou de velours cramoifi pour aſſeoir les dames conviées au banquet. Ceux qui furent admis à cette fête y parurent pareillement avec éclat. On y compta plus de douze cens dames vêtues de drap d'or ou de ſoie en broderie & chargées de pierreries. On pourroit aifément entaſſer citations ſur citations pour prouver que le Luxe n'a jamais ceſſé de régner en France ſoit ſous une forme ſoit ſous une autre depuis Saint Louis, & ſur-tout depuis Philippe-le-Bel qui, rendit en l'an

1294 une ordonnance pour le réformer.

POUR mettre en état d'apprécier les déclamations des détracteurs du Luxe & faire sentir combien elles sont déraisonnables, il auroit peut-être suffi de rapporter quelques passages des Auteurs qui se sont déclarés contre le Luxe dans des temps éloignés de nous, & qui ont spécifié les choses qu'ils condamnoient. J'en donnerai un seul exemple. Dans *les nouveaux mémoires ou observations sur l'Italie & sur les Italiens*, par M. Grosley, imprimés en 1764 sous le nom de deux Gentilshommes Suédois, on trouve un tableau que Jean Musto nous a laissé des mœurs de Plaisance sa patrie au quatorzieme siècle. Cet Ecrivain, qui blâme extrêmement le Luxe deses compatriotes, après avoir passé en revue les excès de dépenses qu'ils se permettoient dans leur habillement & pour leur table, dit : « Le Luxe de la table ; » des habits, des logemens & des ameub-

» blemens date à Plaifance d'environ
» 70 ans. C'est-à-dire qu'il a commencé
» à s'y introduire vers l'an 1320. Les
» maifons ont aujourd'hui des falles,
» des chambres à cheminée, des cours
» en portique, des puits, des jardins &
» mille aifances ou commodités igno-
» rées de nos ancêtres. Telle maifon qui
» aujourd'hui a plufieurs cheminées,
» n'en avoit point dans le dernier fié-
» cle. Le feu fe faisoit au milieu de la
» maifon ; la fumée fe perdoit à-travers
» les tuiles : toute la famille environnoit
» ce feu où se faisoit la cuisine : ufage
» qui fubfiftoit encore de mon temps en
» bien des maifons qui n'avoient pas
» même de puits. Le vin est l'objet que
» le Luxe a le moins négligé : on le boit
» infiniment meilleur que dans le der-
» nier fiécle. On dépense aujourd'hui
» en ameublemens douze fois plus qu'a-
» vant 1330. Le goût pour ces dépén-
» ses nous est venu de France, de Flan-
» dres, d'Efpagne ; & Plaifance réunit

» aujourd'hui le Luxe de tous ces pays.
 » Les tables, qui n'avoient jadis que 12
 » pouces de large, en ont 18 aujourd'hui.
 » Ces tables sont garnies de nappes & de
 » garde-nappes : on y voit des tasses,
 » des cuillers & des fourchettes d'ar-
 » gent, des écuelles de toutes gran-
 » deurs, de grands couteaux, des ai-
 » guierres & des bassins. Les lits garnis
 » de couvertures de soie ont des ciels
 » ou de petits baldaquins d'où tombent
 » tout autour des rideaux de toile. On
 » est éclairé par des torches & par des
 » chandelles de suif ou de cire portées
 » sur des chandeliers de cuivre ou de
 » fer. Enfin chaque maison est fournie
 » de tous les ustensiles de nécessité &
 » de commodité. Presque par-tout on
 » a deux feux, un pour la chambre &
 » l'autre pour la cuisine. On fait de
 » grandes provisions de confitures. Rien
 » ne coûte pour satisfaire la sensualité ».

Ces nouveautés, que Musso relevoit,

choquoient fans doute les rigoristes fcs contemporains autant que lui. Préfentement nous ne concevons pas qu'on les ait défapprouvées. Nous applaudiffons à ces ufages , & il ne vient à l'efprit de perfonne que l'on ait jamais pu craindre que leur introduction nuisît à la fortune publique. Nous regardons des puits, des cheminées dans les maifons, des nappes, des couteaux de table, comme des commodités très-raifonnables. Qui penferoit aujourd'hui que des rideaux de toile autour d'un lit, que des tables plus larges que douze pouces ont été réputées un Luxe repréhenfible ; que l'on a blâmé de faire le vin avec foin pour le boire meilleur , & d'ouvrir une libre iffue à la fumée pour s'en délivrer fans cefler d'être clos ! C'eft avec auffi peu de raifon que les rigoristes de notre temps condamnent les délicateffes & les recherches modernes. Nos descendans trouveront fort fimples les commodités & les embelliffemens

semens qui paroissent aujourd'hui à quelques gens des excès dangereux pour le bien de l'Etat.

LA paresse des hommes les empêche de rien approfondir & les rend dupes des mots. Une idée présentée sous un nom les effarouche. La même idée présentée sous un autre nom les attire. L'opposition que l'on témoigne contre le Luxe se dément dès qu'on parle de commerce & d'industrie. Si le commerce & l'industrie sont avantageux, le Luxe ne peut être pernicieux, puisque le commerce & l'industrie n'existent que par le Luxe.

LORSQU'EN 1716, le Roi, de l'avis du Régent, abrégea la durée des deuils, le motif qui détermina fut de prévenir l'interruption du commerce & la cessation des manufactures. On applaudit dans le temps à cette ordonnance, & l'on entend tous les jours dire que les

deuils font encore trop longs ; que leur succession répétée près-à-près fait languir le commerce ; prive les ouvriers de salaires ; que la circulation en est ralentie ; que par ces causes la consommation diminue & avec elle la production. Dans le même temps que l'on raisonne ainsi, on crie contre le Luxe. Cependant les fabriques dont la longue durée des deuils interrompt le travail , sont plus de Luxe que les manufactures entretenues par les deuils. Il faut faire bien plus de dépenses dans l'habillement de couleur pour être mis proprement , que dans l'habillement noir. La longue durée des deuils restraint par conséquent le Luxe ; & demander qu'on raccourcisse leur durée , c'est dans le fait demander l'extension du Luxe. Mais dans l'intention, on est bien éloigné de cette idée. On ne pense qu'à favoriser le commerce & l'industrie ; on croit leur cause fort différente de celle du Luxe. Le préjugé, qui n'empêche pas de sentir combien

l'activité du commerce & de l'industrie sont utiles, empêche d'en voir le mobile. On rapporte aveuglément les effets de la cause à l'instrument qu'elle meut. Par une suite de cette confusion, on ne veut pas que le commerce & l'industrie languissent, parce qu'alors tout languit, & l'on veut étouffer le Luxe sans lequel il n'y auroit point de commerce ni d'industrie.

L'AUTEUR d'un ouvrage Anglois intitulé *A plan of trade*, qui a eu à Londres cinq éditions en fort peu de temps, propose comme un moyen d'augmenter le commerce de l'Angleterre, d'envoyer des missions chez les Negres & chez les Sauvages du nouveau monde; non pour y propager la foi, mais pour les engager à se vêtir & pour leur inspirer le goût de nos superfluités. Son idée est que, si l'on parvenoit à leur faire contracter nos habitudes, ils s'adonnent davantage au travail pour avoir

de quoi fatisfaire leurs nouveaux defirs ; qu'ils fe rapprocheroient, fe mutipleroient & deviendroient riches ; qu'alors on auroit en eux un grand nombre de gens en état d'acheter , & que l'on founiroit de beaucoup de chofes. Perfonne ne niera que cette maniere de voir ne foit juſte , & que les effets qu'on promet de ce plan n'euffent lieu, ſi l'on réuſſiſſoit à donner nos mœurs aux nations Sauvages. Perfonne auſſi ne diſconviendra que les Sauvages ne peuvent prendre l'uſage de ſe vêtir , de ſe meubler , de ſe bâtir des demeures plus commodes que leurs cabannes , ſans que de telles nouveautés ſoient un Luxe pour eux , quand même dans tout cela ils n'excéderoient pas la condition d'un de nos médiocres payſans. En effet les Sauvages ſe ſont paſſés juſqu'ici de ces recherches. Or dès que le Luxe auquel ils ſ'adonneroient les enrichiroit , en les engageant au travail qui eſt la ſource de toutes richesses, comment le Luxe au-

roit-il un effet contraire parmi nous chez qui la force de ce ressort doit avoir plus d'intensité par la raison qu'au point où nous sommes, les travaux doivent avoir plus de facilité & d'encouragement chez nous que chez un peuple qui commenceroit à sortir de l'état primitif?

LES préventions contre le Luxe ont leur source dans le défaut de réflexion & dans les mouvemens de l'envie & de la vanité. L'amour-propre trouve son compte à éclater contre le Luxe. On condamne des dépenses où l'on ne peut atteindre, & l'on fait montre tout-à-la-fois de modestie, d'amour pour l'ordre & de zèle pour la patrie.

CEPENDANT que de choses les hommes doivent au Luxe! Ils lui doivent tout. La nature semble s'être reposée sur lui du soin d'ouvrir les trésors de sa fécondité. Elle s'est contentée de don-

ner à ses productions les propriétés qu'elles comportoient sans déployer ces propriétés , & de jeter sur la terre les différentes especes de choses qu'elle vouloit qu'il existassent sans se mettre en peine de les multiplier. C'est le Luxe , qui , pressant l'homme de travailler , échauffant son industrie , ne lui donnant aucun relâche , acheve les desseins de la nature. C'est par le Luxe que les fruits de la terre , maigres & revêches dans l'état agreste , prennent une forme plus pleine & des saveurs plus exquises. Par lui les plantes utiles , cent sortes d'animaux , les hommes même épars en petit nombre dans leur origine , se sont multipliés presque à l'infini. C'est le Luxe , qui nous a donné les vins , les boissons composées , les étoffes , les ustensiles & mille autres jouissances , qui , cachées comme sous un voile , étoient perdues pour nous , s'il n'eût guidé la main de l'industrie & ne l'eût animée à les découvrir. C'est lui , qui , nous ayant

appris à bâtir , à conserver , à changer , par une heureuse métamorphose , des biens d'une durée passagere en biens d'une durée permanente , nous assure une existence douce , indépendante de la variété des saisons & de leur inconstance. Il allume le flambeau du génie : il éveille les talens : les arts qui s'élèvent à sa voix en enrichissant l'homme adoucissent ses mœurs , étendent son intelligence , & d'un stupide féroce peu différent de la brute & presque aussi misérable , forment un être sociable , éclairé , dont les jours sont accompagnés de douceurs qui corrigent les amertumes inséparables de la vie.



CHAPITRE VI.

EFFETS de l'extinction du Luxe. Le Luxe anime l'agriculture. Une grande nation uniquement agricole n'auroit pas toute la force ni tout le bonheur dont elle est susceptible. La pompe & les somptuosités des riches ne doivent point nous offusquer. Il faut des riches & des pauvres dans un Etat.

IMAGINONS que la plus grande partie du Luxe soit abolie & voyons les effets de ce changement. Les hommes désormais se contentent de cabannes dont la construction ne demande point d'art. Ils n'ont que très-peu de meubles & très-grossiers. Ils sont vêtus de peaux & n'ont pour ustensiles que l'usuel le plus borné. Du moment où l'on se restraint à ce point, voilà la moitié des habitans réduite à chercher de nouvelles ressources. D'un autre côté les propriétaires

des revenus des terres , embarrassés de leur revenu, cherchent à les consommer. Ils accumulent les viandes sur leurs tables , font profusion de vins , nourrissent des meutes, beaucoup de chevaux, beaucoup de domestiques. C'est ce que l'on a vu dans tous les temps où les arts n'étoient pas poussés assez loin pour que l'on connût un autre Luxe. C'est encore ce que l'on voit dans les pays qui en sont privés, comme en Pologne, en Hongrie & dans quelques endroits de l'Allemagne.

UNE partie des habitans délaissés & devenus inutiles , s'attache à ces propriétaires pour les servir ou pour leur faire cortége. Le reste fuit ou s'anéantit. Car il s'en faut que tous puissent se placer chez les propriétaires. Ceux-ci avec la même richesse qui faisoit vivre ces ouvriers séparément chacun chez soi, ne sont pas assez riches pour en entretenir le même nombre auprès d'eux

comme domestiques. Il est constant que des gens qui vivent dans la maison & aux dépens d'autrui, consomment beaucoup plus qu'ils ne feroient s'ils vivoient en particulier à leurs propres dépens; outre que les maîtres consomment eux-mêmes davantage, tant parce qu'ils tournent leurs plaisirs de ce côté-là que parce qu'étant dans l'abondance des comestibles, ils s'occupent moins d'économie. On peut établir que, dans ce système la différence au desavantage de la population, la production restant toujours la même, est d'un quart à ne rien exagérer. L'Etat perd donc déjà un quart de sa force.

LES arts étant abandonnés, une infinie quantité de matieres diverses reste sans valeur & ne donne aucune jouissance. Il n'y a plus de commerce de province à province ni même de ville à ville : presque plus d'affaires ni d'intérêts qui nécessitent de voyager. Les

chemins déformais inutiles sont négligés. Ils dépérissent & se détruisent. Les communications s'obstruent. Les correspondances cessent. On revient au temps où, comme sous le Roi Robert, c'étoit une grande entreprise d'aller à soixante lieues de chez soi.

DE ce défaut d'art, de ce défaut de communication naissent inmanquablement l'ignorance & la barbarie. De-là vient pareillement que le cultivateur ayant moins de ressources & d'intelligence, cultive moins & moins habilement & qu'il recueille moins; que chaque canton resserré dans d'étroites limites, borné à ses propres ressources, succombe sous l'intempérie des saisons, & que l'on éprouve fréquemment de ces famines terribles dont les Capitulaires de Charlemagne & les anciennes Chroniques ont conservé la mémoire.

LA nation presque réduite à la ré-

colte annuelle des productions comestibles, & n'ayant hors de-là ni pécule ni richesse quelconque, est hors d'état de rien payer autrement qu'en nature. De-là l'obligation pour le Souverain d'exiger de même le service en personne de la part des propriétaires des revenus ; & de-là suivroit encore la servitude du menu peuple qu'on attacherait à la glébe par la difficulté pour les propriétaires des terres de s'affurer de bons fermiers qui exploitassent leurs biens. L'obligation pour le Souverain d'exiger le service en personne ôteroit tout moyen de tenir long-temps de grandes forces assemblées. & mettroit par conséquent le sort de l'Etat au hazard d'une seule bataille.

EN se traçant les suites inévitables de l'extinction du Luxe, on se retrouve dans la situation où la France étoit à la fin de la seconde race de nos Rois : temps où le Luxe que les Romains avoient introduit dans les Gaules, & qui

avoit rendu long-temps ces provinces l'un des principaux nerfs de leur Empire , étoit presque entièrement éteint par les troubles qui ne cessèrent d'agiter la France sous les Mérovingiens & sous les Carlovingiens. Alors, excepté les nobles , les Ecclésiastiques & les bourgeois de quelques villes , presque tout le peuple étoit serf : sans les affranchissemens la plus grande partie de la nation seroit encore *hommes de poeste , main-mortable , gens de corps*. Alors les redevances foncières se payoient en nature ; les services militaires se rendoient en personne. Les guerres se faisoient plus par excursions que par campagnes. Une seule défaite décidoit du sort du vaincu. L'ignorance & la barbarie étoient complètes. C'est une observation tout-à-fait grave dans la question présente de voir que l'anéantissement du Luxe opéré par le fait des guerres & des désastres continuels ait produit les mêmes effets que la spéculation annonce devoir

arriver dans le cas où l'on pourroit au sein d'une nation paisible & non déjà ruinée parvenir par des loix à éteindre le Luxe. L'extinction du Luxe soit par les loix soit par les mœurs, anéantissant l'émulation & les richesses, produit dans une nation l'effet d'une pauvreté causée par les ravages d'une guerre intestine continuelle ou par les vices d'une mauvaise administration.

Nous n'insisterons pas sur la qualité des mœurs ni sur l'ordre politique avilissant pour l'humanité que le système de renoncer au Luxe ne manqueroit pas d'introduire. Il n'y a personne qui ne sente combien un Royaume en une telle situation seroit malheureux ; & l'idée que nous avons des siècles grossiers où cette situation étoit réalisée, n'est pas propre à nous inspirer le desir d'en voir le retour. Arrêtons-nous seulement sur l'effet qui résulteroit de ce système pour la puissance publique. Elle seroit dé-

truite. Les arts centuplent la force des hommes, & fans le Luxe il n'y a point d'arts. Sans le Luxe il n'y a point d'émulation ; & dès-lors nulle ardeur pour le travail. L'agriculteur n'étant pressé que par l'intérêt de son maître, se néglige & s'engourdit. La production diminue & la population décroît dans la même proportion. Tous les moyens s'affoiblissent. Les terres les plus fertiles se changent en friches. Les forêts s'étendent : & l'Etat qui , par l'influence féconde du Luxe , croissoit en force & en splendeur , énervé dès que le Luxe est étouffé , n'offre plus que le spectacle de la langueur & de la misère.

LA France présente ce tableau sous Charles-le-Chauve. Les concessions immenses faites aux Moines , les vastes défrichemens dont on leur a l'obligation , montrent combien alors le terrain avoit peu de valeur & combien il y en avoit d'abandonné. La petitesse

des villes, les courses des Normands qui ne craignoient pas, quoiqu'en petites bandes, de pénétrer jusqu'au cœur du Royaume, & qui se retiroient souvent vainqueurs, prouvent que le pays n'étoit que foiblement peuplé.

D'AUTRES événemens tirés pareillement de notre Histoire manifestent la supériorité de force & de puissance que le Luxe & les arts qu'il enfante produisent chez une nation. César avec des troupes peu nombreuses assujettit en dix ans les Gaulois, peuple brave, aguerri; mais qui vivoit dans la plus grande simplicité & par conséquent sans richesses & dans l'ignorance de bien des arts. Les Romains maîtres des Gaules, apportèrent le Luxe de l'Italie dans ce nouveau domaine. Le pays devint riche & florissant. Les Barbares de la Germanie & du fond du Nord attirés par l'opulence des Gaules, y fondirent comme un déluge. Ils étoient aussi simples, aussi
peu

peu luxueux que les anciens Gaulois. Ils furent repouffés durant trois cens ans fans pouvoir s'y établir autrement que comme fujets de l'Empire ; & s'ils parvinrent à y fonder leur domination, ce ne fut qu'après avoir pris les arts & les mœurs des Romains , qu'après s'être formés fur leur modele & qu'avec l'aide d'une partie des Romains mêmes.

LES Gouvernemens croient volontiers qu'il ne s'agit que de charger d'impositions les habitans des campagnes pour les obliger à travailler. C'est l'esprit de la devise ayant pour corps une charrue fillonnant un champ, & pour ame ces mots *secat & auget* , que prit le Conseil des finances établi par le Régent en 1717. En cela les Gouvernemens font barbares & se trompent lourdement. Lors même qu'ils laissent aux cultivateurs le moyen de travailler assez fructueusement pour suffire à l'imposition , ils découragent, & bientôt l'impo-

fiction ne rend plus ce que d'abord elle avoit rendu. Pour que l'imposition se soutienne, il faut qu'elle ne dégrade pas la production ; & cet effet ne peut être évité qu'autant que l'imposition laisse au cultivateur sur ses produits, après ses charges payées, un résidu qui lui rende la vie douce, qu'il puisse employer à des satisfactions à son gré, & qui, le récompensant de ses peines, l'anime à les continuer. La politique le veut comme la justice & l'humanité. Les productions de la terre sont toujours en raison du travail & de l'industrie. Mais le cultivateur ne s'évertue qu'autant qu'il espere trouver de ses denrées un débit qui tourne à son profit. La consommation de ce qu'il recueille n'est pas ce qui l'intéresse. C'est l'avantage qu'il en retire.

LE Luxe seul fournit les satisfactions qui peuvent aiguillonner les propriétaires des productions & leurs agents, en

créant des jouissances diverses. Il leur donne pareillement les débouchés nécessaires pour les denrées qui leur restent au-delà de leur subsistance, en créant des millions de consommateurs qui, payant ce qu'ils consomment, provoquent l'extension des cultures. Les consommateurs utiles que le Luxe crée, c'est-à-dire les ouvriers, les artistes qu'il emploie, sont très différens des consommateurs onéreux tels que le Gouvernement, les décimateurs, les propriétaires qui afferment leurs terres. Le cultivateur ne prend sur lui la charge de travailler pour ceux-ci qu'afin d'avoir de quoi donner à ceux-là. Les jouissances de Luxe qu'il espere sont un attrait qui lui fait porter ses efforts plus loin qu'il ne les porteroit, s'il n'étoit excité que par le besoin de pourvoir à sa subsistance. Sans cet attrait les bras lui tombent. Il n'a plus d'activité, & son existence cesse d'être profitable à l'Etat.

D'UN côté le cultivateur est excité par le Luxe à solliciter la terre de donner toutes les productions que son sein peut fournir. Il a l'espérance de les échanger pour des choses qui le dédommageront de ses travaux. D'un autre côté, pour participer aux amples récoltes du cultivateur, les arts & l'industrie s'animent. Ils découvrent dans les choses tous les usages que leurs propriétés permettent d'en tirer au profit de l'homme. Il résulte de-là qu'un pays est mis dans sa plus grande valeur; que ses habitans ont une vie assurée & gracieuse; que l'Etat qu'ils forment est riche & puissant dans la proportion de son étendue.

LES productions comestibles en quelque abondance qu'elles soient, ne suffisent point pour rendre une nation heureuse ni puissante. Les arts seuls complètent le bonheur de l'homme, la ri-

cheffe & la force d'un peuple. L'abondance des comestibles par dé-là les besoins de la subsistance n'est qu'un vain amas sans la facilité de les échanger contre des jouissances & des utilités d'un autre genre. Un peuple qui ne connoîtroit que la culture & le nourrissage des bestiaux, perdrait toutes les autres productions de son pays relatives aux autres arts, perdrait les fruits de ces arts; & ne tireroit pas même de sa culture & de ses troupeaux autant de produit qu'il en tireroit avec le secours des différens arts. Que de jouissances lui manqueroient, & borné dans ses connoissances & dans ses ressources, combien aisément il seroit la proie d'un peuple qui viendrait l'attaquer avec toutes les forces que les arts ajoutent à celles de l'homme !

O R les arts qui font le bonheur de l'homme & la puissance des Etats, sont engendrés par le Luxe. On ne peut leur

attribuer aucun avantage qu'il ne faille reconnoître en même temps que cet avantage dérive du Luxe. Car sans le goût du Luxe, qui est tout simplement le goût d'une vie plus commode que celle où l'on seroit réduit sans le secours des arts, aucun art n'eût été inventé : l'homme ayant reçu dès le premier moment de sa création tout ce qu'il lui faut pour sa conservation, & les besoins nés de l'état de société, ayant comme l'état même de société, le goût du Luxe pour principe.

Un peuple uniquement agricole qui, recueillant plus de comestibles qu'il n'en pourroit consommer, échangerait l'excédent de ses denrées avec un peuple voisin contre les productions des arts, auroit par ce trafic avec la même masse moins de jouissances que si les choses qu'il achete étoient fabriquées chez lui. Les frais de transport & de commerce emporteroient sans profit une partie des

denrées. Ce peuple auroit de moins chez lui une grande quantité d'hommes disponibles qu'il pourroit avoir & qui augmenteroit sa force. Il ne tireroit pas plus de parti des productions de son pays relatives aux arts du Luxe que s'il vivoit sans Luxe. Il auroit encore de moins pour sa puissance, pour sa culture même, toutes les ressources qui se trouvent nécessairement dans l'industrie d'un grand nombre d'hommes dont la tête & les mains sont exercées.

ETOUFFER le Luxe c'est briser la charrue du laboureur ; c'est anéantir la population ; c'est répandre la stérilité & la misère sur un pays. Au contraire ce même pays fleurira si vous laissez aux habitans les moyens de jouir du Luxe. Rompez les entraves qui retenant l'effort de l'industrie & du commerce, mettent un frein aux desirs en augmentant la difficulté de les satisfaire. Ne forcez point les impositions. Bannissez-en l'ar-

bitraire. Que chacun à l'abri des vexations, sûr de jouir d'une portion raisonnable de ses gains, animé par l'espoir d'augmenter son bien-être, ait un juste sujet d'ardeur pour le travail & d'attachement pour sa patrie. Alors l'utilité du Luxe se fera sentir d'elle-même. Le bonheur des sujets, la richesse du Prince & sa puissance mieux que le raisonnement en démontreront les bons effets.

QUE la pompe & les somptuosités de l'opulence ne nous offusquent donc pas. Ce sont les pauvres qui inventent les choses de Luxe ; apparemment qu'elles leur sont profitables. Sans le Luxe leurs mains resteroient oisives. Des millions de malheureux languiroient dans l'indigence, & disparoîtroient bientôt de la terre pour n'être jamais remplacés.

LORSQUE nous observons les dépenses des riches, nous avons peine à nous défendre de les juger sévèrement. Dé-

fions-nous de nous-mêmes. Craignons en blâmant un éclat qui nous blesse, de suivre moins l'impulsion d'une raison éclairée que les mouvemens d'une jalousie secrete. Il est dur sans doute de voir tant de différence entre le sort d'un homme & le sort d'un autre homme. Que faire ? L'inégale distribution des richesses qui produit cette différence, est inévitable dans un Etat & nécessaire à sa prospérité. Sans les grandes fortunes qui mettent à portée de payer les recherches nouvelles, sans le besoin qui rend ingénieux, qui force au travail, une infinité d'arts ne naîtroient pas : aucun art ne sortiroit de l'enfance : l'esprit humain demeureroit dans les premières ténèbres : la société resteroit sans force. Il faut des pauvres & des riches dans un Etat. De leur co-existence, de leur concours dépend la félicité publique.

CE n'est pas qu'il faille ôter aux uns

pour donner aux autres. Une monstruosité si barbare & si stupide n'entre point dans mon esprit. Si l'inégalité des fortunes n'est pas l'ouvrage de circonstances fortuites ou de la différence dans les caractères & dans les talens des hommes ; si c'est l'autorité , le genre de l'administration qui fait pencher la balance ; alors au lieu d'être échauffés par l'émulation honnête dont les fruits enrichissent la société , les cœurs s'infectent d'une avidité fordide. Cette passion , trouvant dans la corruption & dans la bassesse les moyens les plus sûrs de s'assouvir , & cultivant ces vices comme les seules qualités utiles , répand par-tout l'incapacité , l'avilissement , & par-là prépare la ruine entière d'un peuple. Mais autant l'inégalité , produite dans la distribution des richesses par le caprice ou par la mal-adresse de l'autorité , préjudicie au bien général ; autant , sous la meilleure administration , l'égalité con-

stante de cette même distribution , si la supposition en étoit admissible , nuirait aux progrès d'une nation.

IL en coûte à mon cœur de prononcer cette vérité. L'humanité ne cède pas sans murmure à la raison sur une nécessité si triste. Mais si c'est une loi invariable , si le bien général ne peut s'opérer que de cette manière , soumettons-nous à la nature & ne résistons pas à notre propre avantage par un mécontentement inutile. L'intérêt de la société a fait établir des Princes & des Rois. On leur obéit , on se dépouille pour eux , quoiqu'ils ne diffèrent point du reste des hommes. Son intérêt demande aussi qu'elle ait des riches. Souffrons-les , & loin de nous trouver humiliés par leur faste , conservant de nous-mêmes un sentiment plus noble , surpassons-les par la capacité , par les lumières , par la vertu.

CHAPITRE VII.

LE resserrement volontaire des besoins ne se concilie point avec l'intérêt public. On a tort de penser que l'influence du Luxe sur les mœurs opère la ruine des Etats. Les mœurs ne sont pas meilleures chez une nation peu luxueuse que chez une nation qui a beaucoup de Luxe. Les reproches que l'on fait au Luxe par rapport aux mœurs viennent de ce que l'on n'a pas des idées nettes sur la morale civile.

DIOGENE enseignoit à resserrer la sphere des besoins. On s'enrichit selon lui à mesure que l'on apprend à se passer d'un plus grand nombre de choses. Quand il seroit vrai par rapport au bonheur des particuliers que l'abstinence équivalût à la jouissance ; & que l'on gagnât plus pour le bien-être à s'épargner la peine d'acquérir ou de conser-

ver , que l'on ne perdrait à renoncer aux avantages de la possession ; cette philosophie n'en feroit pas moins inconciliable avec l'intérêt public qui demande que l'Etat ait une puissance capable de se faire respecter au-dehors.

DANS une nation accoutumée à vivre de peu , les besoins de l'Etat sont presque les mêmes & coûtent autant que dans une nation qui se permet beaucoup de superfluités. Chez les peuples les plus luxueux , comme chez ceux qui le sont le moins , les soldats & les manouvriers employés par l'Etat , sont payés sur un pied qui approche très-fort du plus étroit nécessaire. Les mêmes travaux emportent la même quantité de matieres ; & , si les chefs des entreprises doivent recevoir une rétribution plus forte chez un peuple luxueux , le secours que ce peuple emprunte des arts dont il connoît un plus grand nombre , contrebalance cet excédent & fait que , tout calculé ,

il exécute à moins de frais. Une nation dont les individus reftraignent leur consommation , dépense donc autant pour les besoins publics qu'une nation dont les individus vivent avec moins d'épargne. Il résulte de-là que , dans une nation austere , les dépenses publiques ne peuvent être telles que le bien de l'Etat les demande sans être excessives par comparaison avec les besoins des particuliers ; que l'excès de ces charges empêche une telle nation de pourvoir à ses besoins publics dans l'étendue nécessaire ; & que par conséquent elle doit être foible , méprisée & toujours dans le danger d'être envahie par le premier agresseur.

ON objectera peut-être que les charges de l'Etat , quoique excessives par comparaison , n'en pesent réellement pas davantage & que , quelles qu'elles soient , un chef de famille les supporte plus aisément lorsqu'il consomme peu que lorsqu'il consomme beaucoup.

qu'il consomme beaucoup. Pour donner de la force à ce raisonnement il faudroit prouver que des hommes qui ne desirerent presque aucune jouissance, s'efforceroient, s'excéderoient de travail sans autre objet que l'utilité éloignée & souvent très peu sentie qui revient à chacun des dépenses publiques. Celui qui se passe de peu, veut au-moins que le repos le dédommage des jouissances dont il se prive. Il n'est pas dans la nature humaine de s'agiter, de se fatiguer sans la perspective de la récompense. C'est un principe que nous avons déjà présenté dans le cours de cet ouvrage & que nous ne pouvons trop remettre sous les yeux.

ADMETTONS pour un moment, contre toute vraisemblance, que chez une nation austère le zèle patriotique porté par l'éducation jusqu'à l'héroïsme, encourage à fournir aux besoins publics, quoiqu'ils excèdent dans une grande

disproportion les besoins personnels du contribuable. Dans cette supposition même une nation avec des mœurs si respectables manque encore d'une consistance solide. Un Etat ne peut pas toujours prévoir ses besoins. Des conjonctures inopinées les augmentent. Il a provision d'armes, de munitions, d'outils, de machines. L'ennemi dans le cours d'une guerre malheureuse enlève ces magasins : le feu les consume : mille fortes d'accidens les épuisent. Quelle ressource aura dans ces circonstances une nation qui se réduit à la vie la plus frugale ? Aucune. On ne répare de semblables pertes avec la promptitude convenable que dans un pays dont les habitans accoutumés à jouir d'un ample superflu, ont toujours d'amples provisions de matieres de toute espece. Comme ils consomment ordinairement au-delà du nécessaire, ils prennent aisément sur leur dépense en un cas de détresse de quoi subvenir aux nécessités de l'Etat ;

tat ; & ce qui n'est pour chacun qu'une légère privation , forme pour la communauté un secours essentiel. Au contraire dans un pays dont les habitans consomment peu, il y a peu de réserve chez les particuliers ; & comme les habitans de ce pays ont borné leur consommation ordinaire presque au pur nécessaire , ils n'en peuvent rien supprimer. Ainsi dans les cas malheureux & soudains qui mettent la prévoyance en défaut, la nation, qui resserre extrêmement ses dépenses, se trouve dépourvue & sans moyen de défense. Quelque zèle, quelque courage qu'on lui suppose, elle ne peut éviter enfin d'être assujettie ou détruite.

ON reproche au Luxe de corrompre les mœurs, de dégrader l'ame , d'étouffer la vertu, d'introduire mille sortes de vices & par de tels effets d'opérer la ruine des Etats. On dit aussi que nous ne valons pas nos peres & que le genre

humain va toujours en dégénéral. Il y a deux mille ans que l'on tient de pareils discours fans que l'expérience de vingt siècles qui les démentent ait fait changer de langage.

L'HISTOIRE ne confirme par aucuns faits cette manière de penser sur le Luxe. Pour nous en tenir à des temps & à des lieux connus, portons nos regards autour de nous, & parcourons les cinq derniers siècles. Depuis S. Louis jusqu'à présent le Luxe n'a cessé de régner en France, & dans certaines périodes de cet intervalle de temps avec plus de profusion qu'aujourd'hui. Cependant depuis ce Roi la Monarchie Française n'a certainement pas diminué de grandeur. Il n'est arrivé depuis cinq cens ans dans la partie du monde que nous habitons aucune révolution que l'on puisse avec quelque ombre de probabilité attribuer à une dépravation de mœurs occasionnée par le Luxe. Si l'on excepte

la prise de Constantinople par les Turcs & l'expulsion des Maures intrus en Espagne, événemens dont les causes réelles de même que celles de tous les événemens politiques qu'on voudroit attribuer au Luxe n'ont nul rapport à l'influence du Luxe sur les mœurs, si l'on fait, dis-je, ces deux exceptions, les principaux Etats qui partageoient l'Europe, il y a cinq cens ans, la partagent encore avec peu de différence dans leurs limites; bien que l'usage d'un très-grand Luxe se soit introduit dans quelques-uns de ces Etats avant cette époque, & n'ait point cessé d'y continuer. Où sont donc les ruines causées par le Luxe? Et puisque, malgré ses effets durant un si long espace d'années, les grandes dominations se sont maintenues à-peu-près dans les mêmes bornes, en vertu de quoi soutient-on que le goût du Luxe altere les mœurs d'une manière préjudiciable au salut des Etats? Observez même que les plus

puissantes de ces dominations sont celles où le Luxe éclate davantage.

ON répète par-tout que la corruption des mœurs enfantée par le Luxe a renversé la puissance Romaine; on le dit bien légèrement. Rome avoit commencé à se livrer aux plus grandes recherches du Luxe cent cinquante ans avant l'ère chrétienne. Néanmoins, malgré la forme de gouvernement très - vicieuse établie chez les Romains par Auguste, la domination Romaine se maintenoit encore sans affoiblissement trois cens ans après la naissance de Jesus-Christ. Elle a continué d'exister dans l'Occident, quoiqu'en déclinant jusqu'en l'an de grâce 476; & dans l'Orient, sous le nom d'Empire Grec, jusqu'en l'an 1453. Cette durée, à compter de l'introduction du Luxe à Rome, est de 1600 ans. Combien citera-t-on d'Empires, assis sur des fondemens ruineux, qui ayent subsisté

si long-temps! L'opinion où l'on est que le Luxe a détruit la puissance Romaine, vient de ce que l'on regarde la révolution opérée dans Rome par Jules-César comme le terme de la domination Romaine. Cependant il n'est alors arrivé au peuple Romain que ce qui lui étoit déjà plusieurs fois arrivé depuis Romulus, une mutation dans la forme de son gouvernement.

SUR le fondement que l'attrait des jouissances, ouvrant l'ame aux desirs, dispose les hommes à s'écarter de leurs devoirs & fait taire la voix de la conscience, on se persuade que, dans un pays dont les habitans ne sont point élevés à se priver des superfluités, on doit trouver moins de vertu que dans un pays dont les habitans se réduisent à une vie plus simple. Cette opinion suppose que, dans une nation qui vit d'une manière simple, il y a moins d'objets capables d'allumer la cupidité, & par

conféquent moins d'occasions où l'envie de se contenter emporte au-delà des principes qu'on doit respecter. Mais la réalité n'est pas conforme à cette supposition.

QU'UNE nation vive splendidement ou pauvrement. Elle est également exposée aux désordres qu'entraîne après soi la cupidité. Les passions tirent leur force de la manière dont le cœur de l'homme est formé, bien plus que du nombre & de la valeur des choses qui les allument. L'envie, la jalousie, l'ambition, la vanité, toutes les affections de l'ame qui donnent naissance à la cupidité, se portent avec vivacité vers les petits objets, quand les grands objets leur manquent. Il n'y avoit rien de précieux à Lacédémone. On y voloit des bagatelles. Tarpeia dans les premiers temps de Rome, c'est-à-dire dans un temps où Rome étoit pauvre, livra le Capitole aux ennemis de sa patrie pour

un objet qui ne tenteroit en France la fidélité d'aucune personne de son rang.

Tout est de comparaison. Ce qui n'est rien dans une circonstance est tout dans une autre. Un Prince Negre met autant de prix au cercle de plumes dont sa tête est couronnée, que le Mogol aux diamans qui décorent son trône.

Les choses de Luxe considérées au physique & relativement à la sensualité, sont de nature à n'inspirer qu'un goût modéré. La jouissance de ces choses offre des satisfactions douces que l'imagination ne sçauroit gueres exagérer. On ne se passionne point pour ces choses elles-mêmes. L'intérêt qu'on y met n'est pas assez grand. Il suffit pour exciter l'émulation. Il ne suffit pas pour donner de la passion.

L'HABITUDE de jouir des délicatesses & des agrémens du Luxe, est ordinaire.

ment plus forte que le goût qui les fait désirer. Cette habitude néanmoins, lors même qu'elle dégénère en besoin, ne presse pas comme les nécessités véritables. Les besoins factices ne commandent pas aussi impérieusement que les premiers besoins. Un homme qui manque de pain ne respecte rien pour en avoir. Il lui en faut. La nature irritée le pousse à toutes sortes d'extrémités. Celui que la perte d'une partie de son bien oblige à des retranchemens de dépenses, se passe de ce qu'il ne peut avoir. Son existence pouvant continuer sans les commodités qui lui échappent, il écoute sa raison & se résigne.

LES choses de Luxe n'enflamment la cupidité, & ne jettent hors des bornes prescrites que quand on recherche ou qu'on regrette ces choses par un motif indépendant des plaisirs attachés à leur jouissance. Quel motif fait désirer immodérément les moyens de vivre dans le Luxe? C'est l'ambition de sur-

passer ou d'égaliser ses concitoyens, de les éblouir , d'obtenir de l'appui , de la considération , du crédit ; c'est la crainte de tomber dans le mépris & trop souvent le danger qu'il y a de ne pas paroître opulent. On n'aspire pas avec ardeur aux faveurs de la fortune pour le plaisir de se livrer au Luxe ; on se livre au Luxe pour le plaisir d'étaler sa fortune , & plus encore en bien des cas pour l'augmenter. L'homme cupide , qui sacrifie honneur , repos , tout à l'accroissement de ses richesses , & qui prodigue ces mêmes richesses en dépenses de Luxe , n'est presque jamais un homme sensuel. La vanité seule l'anime, ou l'espérance avide de se procurer ainsi de plus grandes richesses encore, de monter à de plus grandes places , d'avoir plus de pouvoir , plus d'autorité. Ce n'est point un luxueux : c'est un hypocrite de Luxe.

LA vanité agit sur l'ame en raison de

l'objet qu'à cette passion, & non en raison des moyens qu'elle employe pour se satisfaire. Ainsi par-tout où la vanité germe, elle a la même énergie, soit que des bagatelles lui fussent pour obtenir ce qu'elle desire, soit que sa satisfaction tienne à des objets plus considérables. Or de quelque manière que vive une nation, dès qu'elle admet la propriété des biens, il y a nécessairement chez elle des différences dans la fortune & dans la dépense des particuliers. Dès-lors à l'occasion de ces différences la vanité & par conséquent la cupidité doivent y exercer leur empire comme chez la nation la plus luxueuse. Ne voit-on pas dans les villages une très-petite dépense qu'un habitant fait de plus que les autres pour l'entretien de sa famille, produire autant de jalousie & de cupidité que l'éclat du plus grand Luxe peut en provoquer dans une capitale opulente? Parmi des payfans très-pauvres celui qui possède un médiocre troupeau

passe pour riche : ses compagnons le regardent d'un œil d'envie , & son sort est aussi vivement désiré par eux que le comble de la fortune pourroit l'être.

DE plus les dignités , les rangs , les distinctions ont lieu chez les nations policées , quelque système qu'elles suivent à l'égard du Luxe , c'est une source de cupidité qui leur est commune à toutes. Quelque vrai qu'il puisse être que l'absence du Luxe garantisse de quelques tentations , la nation qui restreindroit ses jouissances , n'en feroit pas pour cela plus affranchie des excès de l'avidité & des bassesses de la vénalité. Car par un effet toujours constant de la nature de l'homme , ses desirs , lorsqu'ils ne peuvent s'exercer que sur un petit nombre d'objets , s'y attachent avec plus d'acharnement que quand ils peuvent s'exercer sur un plus grand nombre.

Nous ne voyons donc point que les

mœurs doivent gagner au rétrécissement volontaire des besoins, ni qu'on doive trouver plus de vertu dans un pays dont les habitans vivent durement, que dans un pays dont les habitans menent une vie plus douce. Chez les uns comme chez les autres c'est le même fond de passions, & les passions y ont les mêmes aiguillons ou des aiguillons équivalens.

Si l'on jette les yeux sur les différens peuples qui ont couvert la terre & sur ce que l'histoire nous apprend des siècles passés, on voit plus d'atrocités, des actions plus révoltantes & en général des mœurs moins honnêtes dans les temps où l'on ne recherchoit pas les commodités & les agrémens de la vie, que dans ceux où on les a le plus recherchés. La raison en est sensible. Le goût des dépenses conduit à la dissipation, engage à communiquer continuellement les uns avec les autres. Par ce commerce, l'ame éprouvant des distractions, est

moins fufceptible de paffions fortes; & la néceffité de complaire à ceux avec qui l'on communique habituellement accoutume à fe maîtrifer foi-même. Toutes ces circonftances font que les hommes dans une nation opulente & qui jouit de fon opulence, font doux, modérés, éloignés des grands crimes.

EXAMINONS dans notre propre pays les dernières claffes du peuple. Ceux qui les compofent, n'ont aucun fuperflu ni nul defsein de s'en procurer. Le défaut abfolu de moyens leur en ôte la penfée. Quelles font leurs mœurs? Comparons-les avec celles des habitans qui vivent dans l'aifance & qui goûtant déjà dans un certain degré les douceurs du Luxe & pouvant efpérer d'augmenter leurs jouiffances, peuvent être plus fortement tentés d'accroître leur fortune. Eft-il équivoque que les mœurs des moyennes claffes du peuple l'emportent

en bonne qualité sur celles des dernières classes ?

LE reproche que l'on fait au Luxe d'altérer les mœurs d'une manière nuisible à la prospérité publique, vient de ce que l'on ne distingue pas les mœurs qui suffisent au bonheur de la société d'avec les mœurs que prescrit l'esprit de scrupule & d'exactitude rigoureuse. On n'a pas des idées assez nettes sur la morale civile. On la confond ordinairement avec la morale contemplative. Il y a pourtant bien de la différence à faire entre ces deux morales en fait de politique.

LA morale contemplative tend à nous déterminer par un amour pur & désintéressé de la rectitude, ou à nous détacher des choses terrestres pour tourner nos vues vers les récompenses éternelles. Considérant les actes en eux-mêmes

indépendamment de tout rapport avec la société & seulement dans leur relation avec les regles de la perfection, elle ne tolere aucuns écarts. La morale civile, qui n'a pour but que la douceur, la sûreté du commerce des hommes entre eux & le maintien de l'ordre public, n'exige pas l'observation étroite de tous ses préceptes. Elle admet tous les relâchemens qui peuvent s'accorder avec l'existence tranquille & prospere de la société. En jugeant des mœurs par l'esprit de la morale contemplative, on peut en effet trouver que le goût du Luxe dans certaines ames trop mondaines pour sentir le prix d'une pureté parfaite, affoiblit la pratique & l'autorité de quelques-uns de ses dogmes. Mais en jugeant des mœurs par l'esprit de la morale civile, on ne voit rien de pernicieux dans les relâchemens inspirés par le goût du Luxe, tant qu'ils ne troublent point l'harmonie de la société, tant

qu'ils ne gênent pas le mouvement de ses ressorts.

EN effet la machine politique roule sans embarras malgré ces irrégularités. Pourquoi s'en mettroit-on en peine ? Elles sont sans conséquence ; & la cause qui les produit, produit aussi mille avantages importants. C'est trop peu dire. Sans le goût du Luxe , nous l'avons observé déjà , non-seulement la société languiroit , mais même elle se romproit. Ce goût est le lien qui unit les hommes. D'après cela de quelle utilité peuvent être les satyres que l'on fait du Luxe ? A quoi bon alléguer des inconvéniens contre une chose dont on ne sçauroit se passer ? Il y a de très-grandes incommodités attachées à la nécessité de manger. Qu'une plume éloquente les peigne fortement pour nous engager à nous affranchir de cette nécessité ; tout en reconnoissant la vérité de

de ses tableaux , on continuera de manger.

REMARQUEZ tant que vous voudrez des inconvéniens dans le Luxe , vous n'en ferez pas moins obligé de l'adopter ou de vivre solitairement comme les loups. Vainement prétendrez-vous mettre une distinction entre l'aisance & le Luxe. Où marquerez-vous les bornes de l'aisance ? Regardez-y-bien : vous ne pourrez les établir sans empiéter sur le domaine du Luxe.

QUAND on vous accorderoit que l'aisance doit être distinguée du Luxe , comment la fixeriez-vous pour chaque citoyen, ou même pour chaque ordre de citoyens ? Vous manquez d'éléments capables de vous guider dans cette opération. A peine l'auriez-vous entreprise pour une ou deux classes d'habitans , que vous vous verriez con-

traint d'y renoncer & d'avouer que dans les choses à l'usage de l'homme il n'y a véritablement que deux especes, le *Luxe* & le *nécessaire*.



CHAPITRE VIII.

LES exemples tirés de l'antiquité ne concluent rien contre le Luxe. Les mœurs ne dépendent point du Luxe, mais de la constitution de l'Etat & de la doctrine répandue dans une nation. Comme il est impossible dans l'état de société de se passer de Luxe, c'est une nécessité que la morale s'accorde avec le goût du Luxe.

LES principes de vertu sont sans doute absolument nécessaires dans une nation. Les vices la conduisent à sa perte. Un Etat ne subsiste & n'a de force que par l'attachement aux devoirs qu'impose la société. Mais tous les vices & toutes les vertus n'intéressent pas également la conservation d'un Empire. Toutes les obligations sociales ne sont pas si strictes qu'elles n'admettent quelques extensions. Il y a même des infractions réelles & très-communes qui

n'attaquent point la prospérité publique. Un système de morale, reçu chez plusieurs peuples, n'est pas dans tous ses points aussi essentiel pour chacun de ces peuples. Le bien d'une petite nation demande l'affujettissement le plus sévère à tel précepte qui peut sans conséquence être négligé d'un grand nombre chez une nation plus considérable.

L'OBJET des hommes dans leur réunion en corps d'Etat differe de l'objet des hommes qui se réunissent en un cloître. Les premiers ne s'occupent que de la vie présente. Ils ont pour but de la rendre aisée, agréable & tranquille. Les seconds sont censés ne penser qu'à la vie future. Ceux-ci ne sçauroient s'imposer une discipline trop rigide. Ceux-là doivent au contraire ne s'attacher dans leurs réglemens qu'à ce qui concourt au bonheur temporel, & laisser pour le reste à chaque particulier le soin de se juger soi-même au for de la conscience.

CERTAINEMENT la sévérité des mœurs , la régularité domestique sont dignes de louanges. Loin de moi l'intention de diminuer le mérite de ces vertus ! Mais toutes consolantes , toutes fructueuses qu'elles sont pour ceux qu'elles rendent recommandables , elles n'ont pas pour la prospérité d'un Royaume l'importance qu'on leur attribue. Quand une fois les principes de l'honneur & de la vraie probité sont assez généralement pratiqués & respectés dans une nation pour effectuer la sûreté commune, la morale a rempli tout ce que la politique doit en attendre Il faut chercher dans d'autres sources le bonheur & la puissance d'un peuple. Quelles sont ces sources ? Les moyens physiques ; le développement & l'énergie des facultés de l'esprit & du corps ; l'habileté dans les arts de la paix & de la guerre ; la capacité dans les affaires ; le patriotisme éclairé , c'est-à-dire l'esprit de communauté. Voilà d'où dérive principalement

la fortune publique. Voilà les objets qui doivent principalement fixer l'attention de l'homme d'Etat : leur poids entraîne le reste.

IL a existé de petits peuples qui livrés à une pauvreté volontaire ou contrainte , n'ont pas laissé d'exécuter de grands faits de guerre. On en conclut que l'on doit vivre comme eux , si l'on veut s'illustrer comme eux. On n'observe pas que ce n'est point leur pauvreté qui a fait leurs succès ; qu'ils les ont dus à l'enthousiasme de leurs vertus produit par l'enseignement qu'ils recevoient , à l'attention qu'ils donnoient à leurs affaires , à leur application au métier des armes , & que leur pauvreté étoit un obstacle qu'ils ont eu de plus à surmonter. On n'observe pas que leurs rivaux avoient bien peu de puissance , qu'ils vivoient pour la plupart aussi durement qu'eux , & que si les vainqueurs & les vaincus avoient la mê-

me maniere de vivre , ce n'est pas dans cette maniere de vivre qu'il faut chercher la cause de la victoire.

D'AILLEURS on ne prouve pas l'excellence de la morale d'un peuple par ses triomphes dans la guerre. Les Flibustiers , qui ont fait trembler le nouveau Monde , & qui ont réussi dans les entreprises les plus téméraires par des prodiges de valeur , étoient des bandits. Les Tartares , qui ont conquis la Chine , étoient des brigands. Quelles gens que les Pizarres & leurs compagnons ! Ils ont soumis & massacré un peuple de ix , habitué à la pratique des vertus sociales. Pour vaincre il suffit de sçavoir mieux la guerre & d'y être plus exercé que l'ennemi. Rien n'est plus étranger à la sagesse des mœurs. Ce n'est pas dans un camp au milieu de la licence & de la férocité soldatesque qu'on apprend à les régler.

LES Sybarites ont été détruits par les Crotoniates. Si cet événement ne doit pas être attribué aux malheurs ordinaires de la guerre, & si la mollesse des Sybarites a causé leur ruine, qu'en conclure ? Sinon qu'en se permettant les douceurs, les agrémens de la vie ; il ne faut négliger ni la guerre, ni aucun des arts qui assurent la puissance.

ON allegue les exemples si souvent cités des Romains, des Spartiates. Comme si les Romains étoient puissans dans le temps de leur frugalité ; & comme si les Spartiates, autrement environnés qu'ils ne l'étoient, eussent pu, en conservant leur pauvreté, se rendre redoutables à leurs voisins, ou même eussent pu se maintenir.

TOUTES les fois qu'on a cité ces exemples anciens dans la vue de décrier le goût des dépenses & des jouissances,

variées comme préjudiciable à un État en ce que l'on prétend que ce goût éteint celui de la vertu, comment n'a-t-on pas été retenu par une observation frappante ? La Grece ne renfermoit point de peuples chez qui les arts, la magnificence, la recherche du plaisir ayent plus régné que chez les Athéniens. Leur histoire cependant fournit plus de
 x dits & de gestes admirables, plus d'exploits fameux publics & particuliers, que celle des Spartiates dont on vante l'austérité.

PARMI les hommes illustres de Plutarque & de Cornelius Nepos il y a six Lacédémoniens & quinze Athéniens. A ceux-ci il faut ajouter Socrate & Platon que Plutarque & Cornelius Nepos ont passé sous silence comme n'ayant été ni
 x Généraux d'armée ni Ministres des affaires publiques, & qui n'en sont pas moins des hommes illustres. Du nombre des six Lacédémoniens sont Pausanias

& Lyfander , qui, tous les deux habiles fans doute & renommés par des faits éclatans , n'étoient pas néanmoins à beaucoup près des gens de bien (a).

EN général les mœurs des Spartiates, brillantes à certains égards, étoient au fond de très mauvaises mœurs. L'enthousiasme les a exaltées fans examen. La faine raison les réproouve.

LE véritable prix des mœurs , quand

(a) M. Melon, *Eff. pol. sur le Comm. chap. IX.* a fait la même observation. Mais dans la comparaison qu'il fait des Lacédémoniens avec les Athéniens il s'est borné aux hommes illustres de Plutarque , & il n'en a pas parlé avec exactitude. Il dit : *Parmi les hommes illustres de Plutarque il y a quatre Lacédémoniens & sept Athéniens : sans compter Socrate & Platon oubliés.* Plutarque a donné la vie de cinq Spartiates en quatre articles , qui sont *Licurgue , Lyfandre , Agefilas , Agis & Cléomenes* ; & la vie de neuf Athéniens. Sçavoir *Solon , Thémistocles , Periclès , Alcibiades , Aristides , Cimon , Nicias , Phocion , Démosthenes.* Plutarque n'a point oublié *Socrate* ni *Platon*. L'histoire de ces deux Philosophes n'entroit pas dans son plan.

on les regarde uniquement par rapport à la société & sans les envisager par rapport à la vie à venir comme les mœurs civiles doivent être considérées, consiste à rendre les hommes aussi heureux qu'ils peuvent l'être durant leur séjour sur la terre. Les mœurs sous cet aspect sont d'autant meilleures qu'elles complètent davantage le bonheur & qu'elles l'assurent d'une manière plus solide. C'est la vraie pierre de touche d'après laquelle on doit en juger.

LEs Spartiates étoient braves, vaillans, épris de l'amour de la patrie & de la liberté. Mais ils étoient perfides, ingrats, jaloux de tout mérite, arrogans, avides de dominer, injustes, inhumains, souvent bas. Leur société n'offroit ni agrémens ni douceur ni sûreté. Telle est l'idée qu'on est forcé de prendre de ce peuple, d'après les divers traits que l'Histoire ancienne nous a conservés.

NE remontons point aux siècles de l'antiquité. Trop d'obscurité les couvre. Les faits que l'on nous en rapporte sont isolés, en petit nombre. Ils ne peuvent être assez bien connus dans leurs détails, ni dans leur rapport avec les causes de l'infortune ou de la prospérité des nations auxquelles ils appartiennent, pour servir aujourd'hui d'appui à des systèmes politiques. On ne doit pas établir des idées de ce genre sur des bases si incertaines. Les erreurs en pareille matière sont de trop grande conséquence. Elles commettent la puissance & le bonheur des peuples.

LES temps modernes offrent des faits plus certains, plus concluans. Nous habitons un Royaume & nous avons pour voisins des Etats où le Luxe domine depuis long-temps. On ne vit pas à la Spartiate en Italie, en France, en Angleterre. Ces pays s'en font-ils moins illustrés dans la guerre ou dans la paix ?

Combien, à ne compter que depuis deux cens ans, n'ont-ils pas produit de Généraux renommés, d'Ecrivains célèbres, de Ministres habiles, de Magistrats éclairés, d'inventeurs & d'artistes distingués? Que de traits de bravoure, de capacité, de grandeur d'ame, de fermeté, d'habileté, de désintéressement ne remarque-t-on pas dans cet espace de temps chez les peuples qui habitent ces grandes contrées, traits capables de faire honneur à l'ancienne Grece & à l'ancienne Rome? Et combien encore dans les grandes nations ne se fait-il pas d'actions mémorables qui, perdues dans le nombre, demeurent ignorées!

DÈS qu'il existe des nations puissantes où le goût des jouissances n'est borné que par les moyens, & chez qui l'on trouve les qualités morales essentielles au maintien des Etats; dès que ces nations fleurissent (car certes l'Angleterre,

la France, l'Italie fleurissent en comparaison de l'Espagne où l'on se nourrit d'oignons, de la Suede où il y a des loix somptuaires, de la Pologne où le peuple est nud) ; il faut avouer ou que le goût des jouissances, en changeant les mœurs, ne les rend pas plus mauvaises ; ou que la police, en laissant à ce goût toute son activité, en rectifie assez les mauvais effets pour qu'ils ne préjudicient point au salut de l'Etat.

L'EXTENSION des jouissances n'a rien en soi qui s'éloigne de l'innocence & de la vertu. Il est même plus conforme à la vraie sagesse de profiter des bienfaits de la nature que de s'y refuser. Les vertus utiles sont plus praticables dans l'opulence que dans la pauvreté ; & l'austérité amené nécessairement la pauvreté, comme le desir de jouir, en évertuant toutes les facultés, amene ordinairement l'opulence. Si l'opulence donne des facilités pour suivre le penchant qui porte

vers certains vices ; la pauvreté, nourrissant l'ignorance & la grossiereté, entretient ou fortifie d'autres vices plus pernicious & plus odieux. N'insistons point davantage sur ce parallele. Ce n'est absolument point dans le plus ou dans le moins de jouissances qu'un peuple se permet qu'il faut chercher les causes de sa morale quelle qu'elle soit.

LES mœurs naissent de la constitution du Gouvernement & de la doctrine répandue dans une nation sur tous les objets qui l'intéressent. Quand la doctrine que suit une nation est saine, quand sa constitution est sage ; alors, soit que cette nation se livre au Luxe, soit qu'elle ne s'y livre pas, ses mœurs sont bonnes : elle pratique les vertus ; & l'administration joignant les châtimens & les récompenses à la force de l'opinion générale, le vice trouve tant de barrières & si peu d'avantages que le nombre des vicieux est toujours trop

petit ou le genre des vices de trop petite conséquence pour nuire à la conservation de l'Etat.

LA doctrine d'une nation sur les objets qui l'intéressent, la constitution de son gouvernement dépendent de la manière dont elle est instruite. C'est donc primitivement de l'instruction que dépendent les mœurs. Inculquez par une bonne éducation les principes d'honneur, de justice, de vertu, appuyez-les, non sur des notions fausses ou confuses, mais sur des idées nettes & saines. Que vos disciples soient bien pénétrés de l'auguste maxime : *N'usurpe point & respecte-toi* : maxime plus précise que l'ancien adage si connu : *Ne fais point à autrui ce que tu ne veux pas qu'il te fasse*. Pourvoyez par la forme de la constitution de l'Etat à ce qu'il soit utile de suivre ces principes. Vous reconnoîtrez que les jouissances du Luxe, innocentes

centes en elles-mêmes , n'alterent pas la pureté des mœurs.

L'INFLUENCE de l'instruction est toute puissante. Les Religions se sont propagées & se maintiennent par l'enseignement. Laissez aux Lettres un libre essor. Que nulle contrainte n'étouffe la voix de ces hommes qui , voués à l'étude , réfléchissent pour le genre humain & l'enrichissent des fruits du génie & de la méditation. Toutes les réformations nécessaires au bien public éclôront successivement sans tumulte & sans trouble. Si l'erreur s'empare de quelques esprits & profite de la liberté pour répandre ses prestiges , mille contradicteurs s'élèveront à la faveur de cette même liberté. Le flambeau de la critique & de la discussion dissipera tous les nuages & rien ne s'établira qui ne soit empreint du sceau de la raison & de la vérité.

Au reste quelque chose que l'on dise

II. Partie.

M

de l'influence du Luxe sur les mœurs ; comme les hommes ne se sont considérés que pour se procurer des jouissances de Luxe ; & que l'attrait qui porte vers ces jouissances , est la seule source de la puissance & du bonheur de la société, il faut s'accommoder malgré soi de la morale telle qu'elle peut subsister avec le goût du Luxe. Sans doute cette morale , à ne considérer que l'utilité temporelle , est suffisamment bonne , puisque la société ne peut exister sans morale ni sans Luxe : & que non-seulement les sociétés , dont le maintien est le seul but de la morale civile , existent depuis long-temps ; mais encore qu'elles ont été plus heureuses , plus nombreuses & plus puissantes à mesure qu'elles ont connu plus de Luxe, lorsque la nature de leur gouvernement ne les a pas frustrées des avantages que ce ressort produit.

ME voici arrivé au terme de la carrière que je m'étois prescrite. Je l'ai four-

nie suivant mes forces. O hommes , vous sur-tout Peuple François à qui mes veilles sont particulièrement consacrées, pesez scrupuleusement le systême que je propose ! Le goût du faste Asiatique ne dirige point ma plume. Les attrails d'une mollesse efféminée ne m'ont point corrompu. Mes plus cheres délices , celles qui me dominent , n'empruntent pas leur pouvoir de la sensualité. Le charme de ma vie est la retraite, l'indépendance , l'étude. Dans la paix du cabinet , sous l'œil des Muses & de la Philosophie , je m'occupe , & les jours & les nuits, de spéculations sérieuses. Ma plus vive jouissance est l'espoir de découvrir des vérités utiles. Je défends le Luxe & je vis privé de ses plus grandes douceurs sans éprouver aucun regret. L'amour du genre humain, le bonheur de tous & principalement le bonheur de ma patrie , voilà les motifs qui me donnent la confiance d'attaquer une opinion profondément enracinée.

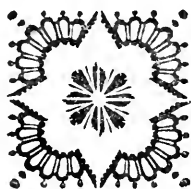
ON accuse communément le goût du Luxe d'être le fléau des Etats. L'examen des effets de ce goût me le présente sous une face toute différente. L'extinction ou même une grande diminution du Luxe me paroissent devoir entraîner à leur suite la misère, la barbarie, une immense dépopulation ; au contraire le Luxe libre, sous un gouvernement bien ordonné, me semble devoir amener l'abondance, la richesse, la félicité publique. Ces idées importantes & trop ignorées jusqu'ici me frappent. Je me leve & je les annonce. Tel est l'esprit qui m'anime. Le zele n'est pas un garant des lumieres. Mais si les intentions les plus pures peuvent rendre un travail en quelque sorte recommandable, le mien a droit à l'attention des personnes qui pensent.

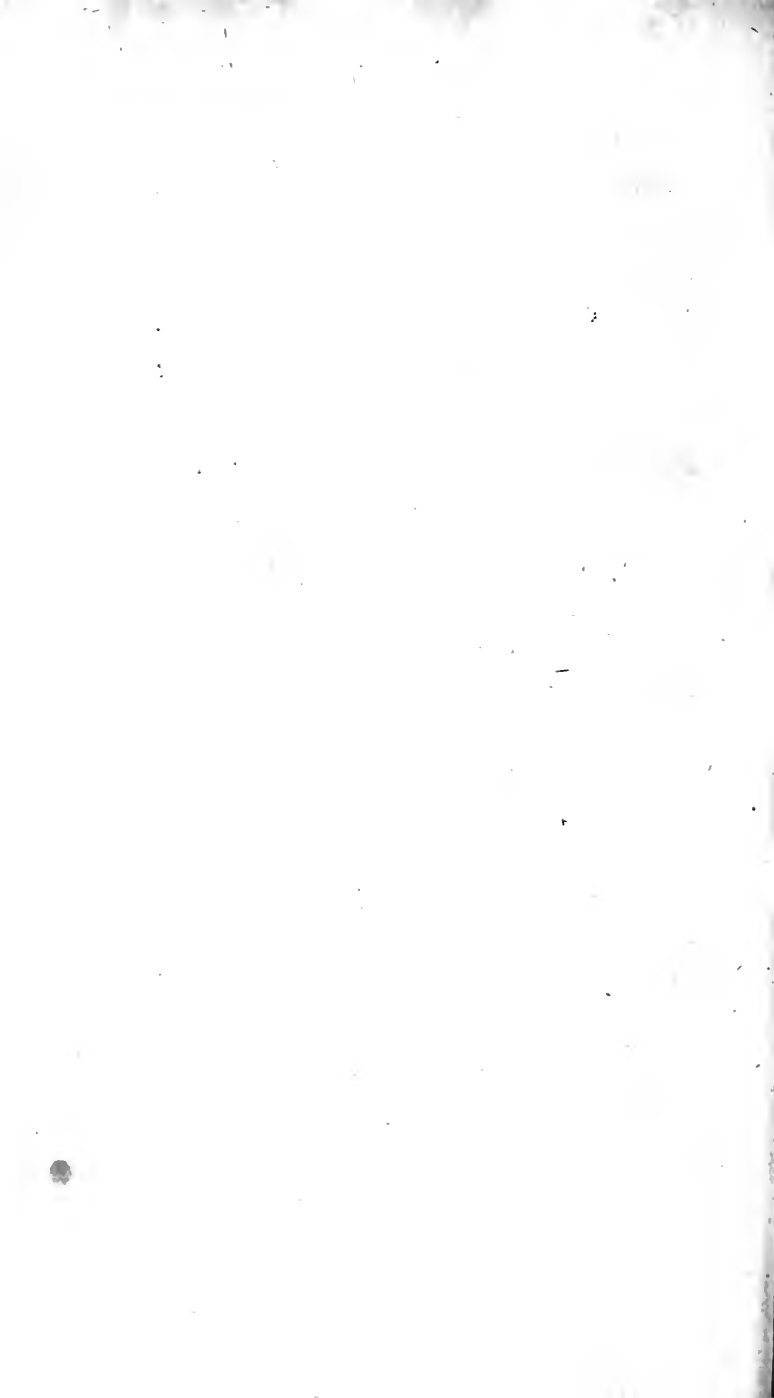
MES soins vigilans, ma constante application peuvent bien n'avoir pas suffi pour me préserver des pièges de

l'illusion. Je demande de l'indulgence
 & peut-être il m'en est dû. Quand on
 croit pouvoir détruire une opinion fu-
 neste, on est louable de l'entreprendre ;
 il n'est pas même permis de se taire.

*Si quid novisti rectius istis
 Candidus imperti. Si non : his utere mecum.*

Fin de la seconde Partie.





APPENDICE.

1911

DISSERTATION

SUR LE SENS PRIMORDIAL DU MOT LUXE.

LE sens primitif du mot LUXE confirme la définition qui a été donnée de ce mot dans la premiere Partie de la Théorie du Luxe au chapitre cinquieme. Exposition du sens primitif du mot LUXE. Preuves du sens que, selon nous, ce mot a eu dans son origine.

LE sens primordial du mot *Luxe* confirme la définition qu'on a donnée de ce mot dans la premiere Partie de la Théorie du Luxe au chapitre cinquieme. Les détails, que cette dissertation contient, le prouveront, & à ce que l'on espere, très-démonstrativement. On auroit souhaité pouvoir supprimer ou du moins abréger la discussion grammati-

cale dans laquelle on va entrer. Mais on a cru qu'on ne pouvoit même réduire cette dicussion dans des bornes plus étroites sans courir risque de voir subsister des doutes auxquels on voudroit ne laisser aucun fondement.

LE mot latin *Luxus* d'où est dérivé le mot françois *Luxe*, signifie au propre purement & simplement *surabondance*, ce qui est au-delà du nécessaire, le *superflu*. On le voit par des passages de différens Auteurs dont la bonne latinité est incontestable : dans lesquels *Luxus*, les synonymes qui en sont formés & les mots qui en dérivent ne sont employés que pour exprimer le sens de *superflu* sans autre idée accessoire, ou pour exprimer deux autres sens, sçavoir celui de *magnificence* & celui de *surabondance* qui rentrent absolument dans le sens de *superflu*, & qui l'ont si évidemment pour base qu'on sent qu'ils ont dû être présentés l'un pour l'autre indifféremment par une fi-

gure ufitée dans toutes les langues, appelée métonymie , fuivant laquelle on prend le plus pour le moins & l'efpece pour le genre. En effet dans l'acception de furabondance le mot *Luxus*, quoique pris au figuré, ne s'éloigne point de fon fens propre : la furabondance n'étant jamais bien marquée que quand il y a plus qu'il ne faut, c'est-à-dire, quand il y a *superflu*. Dans l'acception de *magnificence*, il ne s'éloigne point encore de fon fens propre : la magnificence réfultant de l'abondance des chofes & de la recherche dans leur qualité fort au-delà du néceffaire & par conféquent fe composant du *superflu*.

VIRGILE dans fes Géorgiques fe fert des mots *luxus*, *luxuries* & *luxuria* pour fignifier *la croiffance SUPERFLUE du bled en herbe* (a), *la SURABONDANCE*

(a) *Quid qui, ne gravidis procumbat culmus ariftis
LUXURIEM fegetum tenerâ depafcît in herbâ
Cum primum fulcos æquant fatâ?*

des feuilles (b), le *SUPERFLU*, la *SURA*.

« Que dirai-je de celui qui craignant que le chaud
 » me ne succombe sous la pesanteur de l'épi, fait
 » paître la *croissance SUPERFLUE* des bleds (à la
 » lettre *LE SUPERFLU*, la *SURABONDANCE* des
 » bleds), lorsqu'ils sont encore en herbe & qu'ils
 » commencent à égaler le dos des fillons ».

Georg. lib. I. vers 111 & suiv.

Min-Ellius, un des meilleurs Scholastes qu'il y ait
 & qui a fait sur Virgile de même que sur plusieurs
 autres Auteurs anciens des notes courtes qui sont
 excellentes, commente *luxuriam segetum* par *abun-*
dantiam pinguium culmorum.

Ces mêmes mots *luxuriam segetum*, sont expliqués
 par *superfluitatem herbarum in agris* dans les commen-
 taires sur Virgile que nous avons sous le nom de
 Julius Pomponius Sabinus, & que Vossius attribue
 à Julius Pomponius Lætus.

(b) *Contemplator item cum se nux plurima silvis*
Induet in florem & ramos curvabit olentes,
Si superant fœtus, pariter frumenta sequentur
Magnaque cum magno veniet tritura calore.
At si luxuriâ foliorum exuberat umbra,
Necquicquam pingueis paleæ teret area culmos.

« Observez dans les bois les amandiers lorsqu'ils
 » commencent à fleurir & qu'ils courbent leurs ra-
 » meaux odorans. Abondent-ils en fleurs, l'été sera
 » chaud & la récolte heureuse. Mais si la *SURA*

BONDANCE dans la nourriture des bestiaux (c). Dans le même poëme le

» *BONDANCE* des feuilles épaissit l'ombre, vaine-
 » ment battra-t-on dans l'aire des gerbes qui ne se-
 » ront riches qu'en paille ».

Georg. lib. I. vers 187 & suiv.

Min-Ellius explique le mot *luxuria* dans ce passage par *abundantiâ inutili* : la vraie traduction d'*abundantiâ inutili* est *surabondance*.

(c) *Ipsâ autem macie tenuant armenta nolentes
 Atque ubi concubitus primos jam nota voluptas
 Sollicitat, frondesque negant & fontibus arcent.
 Sape etiam cursu quatiunt & sole fatigant
 Cum graviter tonsis gemit area frugibus & cum
 Surgentem ad zephyrum paleæ jactantur inanes.
 Hoc faciunt nimio ne luxu obtusior usus
 Sit genitali arvo & sulcos oblimet inertes ;
 Sed rapiat sitiens venerem interiusque recondit.*

« Au contraire on empêche les jumens d'engrais-
 » ser ; & lorsque le plaisir qu'elles connoissent déjà
 » réveille leurs desirs , on les prive de fourage , on
 » les éloigne des fontaines ; on les exerce souvent
 » à la course , on les fatigue pendant la chaleur du
 » jour , tandis que l'aire gémit sous le fléau & que
 » les pailles qu'il fait voler deviennent le jouet des
 » vents. On en use de la sorte de peur qu'un trop
 » grand SUPERFLU (une trop grande *surabondance*)
 » de nourriture n'émousse leur sensibilité & n'en-

verbe *luxuriat* formé de *luxuria* ne peut avoir d'autre sens que celui d'*abonder*, *surabonder* (d). Le mot *luxus* est em-

» gourdiffe leur organe; & afin que brûlant d'ar-
 » deur elles faussent avidement la semence & s'en
 » imprennent plus profondément ».

Georg. lib. III. vers 129 & suiv.

Taubman dont les commentaires sont fort estimés, interprete *luxu* dans ce passage par *pabuli copia*.

(d) *Necnon & pecori est idem delectus equino.*

Tu modo, quos in spem statuis submittere gentis

Præcipuum jam inde à teneris impende laborem

Continuò pecoris generosi pullus in arvis

Altius ingreditur & mollia crura reponit.

Primus & ire viam & fluvios tentare minaces

Ardet & ignoto sese committere ponti;

Nec vanos horret strepitus: illi ardua cervix

Argutumque caput, brevis alvus, obesaque tægâ;

Luxuriatque toris animosum pectus.

« Il faut le même soin pour les haras: observe
 » attentivement dès les plus tendres années les poulains
 » lains que tu veux choisir pour continuer l'espece.
 » Un poulain de bonne race s'enfonce hardiment
 » dans les champs & pose ses pieds avec souplesse.
 » Il va le premier: il ose tenter le passage des fleuves
 » menaçans, & ne craint pas de s'exposer sur
 » un pont inconnu. De vains bruits ne l'épouvantent
 » pas. Il a l'encolure haute & relevée; la tête

ployé en deux endroits de l'Enéide pour *magnificence* (e).

» effilée, le ventre court, la croupe ronde : son poi-
» trail plein *surabonde* de muscles ».

Georg. lib. III. vers 72 & suiv.

(e) *At domûs interior regali splendida luxu
Instruitur.*

« Cependant on orne l'intérieur du palais avec
» une *magnificence* royale ».

Eneid. lib. I. vers 641.

Lucent gênialibus altis

*Aurea fulcra toris, epulæque ante ora parata
Regifico luxu.*

« D'autres couchés sur des lits superbes ont des-
» vant les yeux une table servie avec une *magnifi-*
» *cence* royale ».

Eneid. lib. VI. vers 602.

Min-Ellius explique *regali luxu* du premier passage par *abundanti ornatu regiam majestatem decente* ; & *regifico luxu* du second passage par *superfluo & magnifico apparatu à Rege facto*.

Dans le Virgile *in usum Delphini*, les mots *regali luxu* sont interprétés par *regali pompâ*, & les mots *regifico luxu* par *abundantiâ regali*.

Observez que l'interprétation que l'on donne ici aux passages des Géorgiques & de l'Enéide de Virgile qui sont cités à l'appui du texte, non-seulement est autorisée, comme on le voit, par les meilleurs

VIRGILE , en se servant de ces mots, ne s'exprime pas en Poëte, métaphoriquement. Il parle au propre, comme il eût fait dans le discours familier, & comme les gens mêmes de la campagne s'exprimoient en parlant des mêmes choses. Cicéron en fournit la preuve, dans son second livre *de l'Orateur*. « Si notre Sul-
 » pitius, *dit cet illustre Romain*, obser-
 » voit ce précepte, son style seroit plus
 » ferré. Au lieu que présentement,
 » pour m'exprimer comme les gens de
 » la campagne ont coutume de faire en
 » parlant d'une extrême abondance dans
 » les herbes, il s'y trouve en quelques
 » endroits un certain SUPERFLU, une
 » certaine SURABONDANCE (*luxuries*
 » *quædam*) qu'il faudroit élaguer (*f*) ».

commentateurs ; mais encore s'accorde avec les traductions les plus connues, telles que celles de Margnag, de l'Abbé de Saint-Remi, de l'Abbé des Fontaines, & celle que l'on nomme *des Professeurs*.

(*f*) *Quod si hic noster Sulpitius faceret, multo ejus*

IL

IL est visible par ce passage que l'expression *luxuries* renchérissoit chez les Romains sur le sens d'*extrême abondance*, & signifioit *surabondance*, une *abondance* telle que, surpassant de beaucoup le besoin, elle étoit *superflue*. Il est pareillement visible par ce passage, dont les termes & la tournure empruntés des gens de la campagne ne different point de l'expression de Virgile, que ce Poète en employant le mot *luxuries* & l'associant à celui de *segetum*, n'a usé d'aucune figure en cette occasion & qu'il s'est servi de ce mot dans son sens ordinaire, tel qu'il étoit pris dans le langage commun. L'endroit des Géorgiques, où les mots *luxuries segetum* sont placés, n'est pas le seul où Virgile ait fait entrer des expressions usitées de longue main

oratio esset pressior, in quâ nunc interdum, ut in herbis rustici solent dicere in summâ ubertate, inest luxuries quædam quæ stilo depascenda est.

Cicer. lib. II. de oratore.

parmi les laboureurs , & devenues en quelque sorte proverbiales (g).

COLUMELLE , qui nous a laissé des livres en prose sur l'agriculture , se sert du mot *luxuriosa* en parlant de la vigne pour signifier une vigne vigoureuse qui pousse *surabondamment* (h). Pline le na-

(g) Virgile dans un autre endroit du premier livre des Géorgiques dit :

Humida solstitia atque hyemes orate serenās

Agricolæ : hyberno latissima pulvere farra.

Georg. lib. I. vers 100 & suiv.

Macrobe nous apprend que dans un recueil de vers antiques , recueil qui passoit pour le plus ancien des livres romains , on lisoit encore de son temps une vieille chanson connue de tous les gens de la campagne , où étoient les mots suivans : *Hyberna pulvere , verno luto grandia farra camille metes.*

Macrob. sat. lib. V. cap. 20. sub fine.

(h) *Plerique vitem validam & luxuriosam falsò crediderunt feraciorem fieri.*

« La plupart croient faussement qu'une vigne vigoureuse & qui POUSSE SURABONDAMMENT rapporte beaucoup.

Columelle , liv. V. chap. 6.

turaliste applique le même mot à des prés pour signifier des prés très-fourmis où l'herbe vient en surabondance (i). Il l'applique pareillement à un sol très-bon qui surabonde en sucs (k). On tireroit de son ouvrage beaucoup de passages semblables, si l'on ne craignoit de les trop accumuler (l). Quinte-Curce employe & lu-

(i) *Nec luxuriosa pabula pinguis soli semper indicium habent.*

« Des prés très-fourmis où l'herbe vient en SURABONDANCE, ne sont pas toujours un indice que le sol soit gras ».

Pline, liv. XVII. chap. 4. nat. Hist.

(k) *Germinantia nisi in solo luxurioso fodienda non sunt.*

« Il ne faut pas bêcher les plantes qui poussent, à moins que le sol (ne SURABONDE en sucs), ne soit très-bon »,

Pline, nat. Hist. lib. XVIII. cap. 29.

Antoine du Pinet, Seigneur de Noroy, qui a mis en françois l'Histoire naturelle de Pline, traduit *nisi in solo luxurioso* par *si non que le terroir fût FORT BON*.

(l) On se contente de joindre ici un passage aux deux qu'on vient de rapporter. Le voici : *Est & luxu-*

xuria & luxus dans le sens de *magnifi-*

riosa ratio vites ferendi, ut quatuor malleoli vehementi vinculo colligentur in parte luxuriosa : atque ita vel per ossa bubuli cruris, vel per colla fictilia trajecti, obruantur, binis eminentibus gemmis. « On plante encore la » vigne d'une manière qui réussit parfaitement bien » (littéralement *qui rend SURABONDAMMENT.*) On » prend quatre marcottes. On les lie ensemble très- » ferré à l'endroit où ils sont en meilleur état (litté- » ralement à l'endroit où les sucS SURABONDENT). » Ensuite on les passe par un os de jambe de bœuf » ou par un tuyau de terre, & on les enfonce en » terre, laissant seulement deux boutons dehors ».

Plin. nat. Hist. lib. XVII. cap. 21.

Le Pere Hardouin dans son commentaire sur ce passage de Pline explique *luxuriosa ratio* par *ratio quam luxuria monstravit*, & *in parte luxuriosâ* qui est dans la même phrase par *in parte maxime latâ*. On ne voit pas sur quoi le Pere Hardouin se fonde pour expliquer de deux manières différentes un même mot employé en deux endroits de la même phrase. Il est bien plus naturel de lui attribuer le même sens dans les deux endroits & d'expliquer le premier *luxuriosa* de même que le second par *maximè lata* qui va à tous les deux ; au lieu que l'explication du premier par *quam luxuria monstravit*, ne convient point du tout au second, & par-là se démontre fautive. On sçait que le P. Hardouin, quoique d'une érudition rare, étoit sujet à se livrer à des conjectures très-singulieres & très-éloignées du vrai.

cence (m). Ovide dans ses Héroïdes, épître première, donne au verbe *luxuriat* le sens de *surabonder* (n).

PAR-TOU le mot *luxus*, les synonymes, les co-dérivés expriment fondamentalement l'idée simple de *superflu*, de *surabondance*. Lorsqu'il s'y joint un

(m) *Hæc vero turba muliebritur propemodum culta, luxu magis quam decoris armis conspicua erat.*

« Cette troupe, à-peu-près parée comme des femmes, étoit plus remarquable par sa MAGNIFICENCE que par la beauté de ses armes ».

Quinte-Curce, liv. III. §. 7.

Cultus Regis, inter omnia, luxuriâ notabatur.

« La MAGNIFICENCE, qui éclatoit dans la personne du Roi, surpassoit tout ».

Ibid. liv. III. §. 8.

Vaugelas traduit ainsi cette phrase : Rien n'égalait la MAGNIFICENCE du Roi.

(n) *Jam seges est ubi Troja fuit, refecandaque faice Luxuriat Phrygio sanguine pinguis humus.*

Ovid. Heroïd. Ep. I. vers 53.

« Déjà le bled croît sur le sol où fut Troye, & la terre engraisée du sang Phrygien SURABONDE en moissons prêtes à être coupées ».

sens d'improbation , il le reçoit de la tournure de la phrase & de l'esprit de la partie du discours où il se trouve. Par lui-même ce mot ne le comporte pas.

Si dans un ou deux des passages cités, on peut traduire les mots *LUXUS*, *luxuries*, &c. par des termes qui emportent avec eux un sens d'improbation & de blâme, par exemple, par l'idée complexe de *superflu nuisible*, comme notamment Servius l'a entendu du mot *LUXURIES* dans le vers des Géorgiques, *Luxuriam segetum tenerâ depascit in herbâ* (o).

il est évident & on en conviendra sans difficulté, quand on sera de bonne foi, que le sens simple de *superflu*, de *surabondance*, sans aucune autre idée accessoire, convient infiniment mieux à ces mêmes passages, & que l'interprétation

(o) On montrera plus bas en détail que l'interprétation du mot *luxuries* dans ce vers par Servius ne mérite aucune attention.

du mot *luxus* & de ses co-dérivés par une idée complexe comportant, outre le sens de *superflu*, un sens d'improbation, ne peut absolument être admise dans tous les autres passages.

CELA décide d'une manière péremptoire que la signification de *superflu*, de *surabondance*, de chose *au-delà du nécessaire*, sans autre idée accessoire, est la signification primitive & propre du mot *LUXUS*. Car un mot, qui a par lui-même un sens simple, & qui ne reçoit un sens complexe que par la détermination du texte où il se trouve, a probablement ce sens simple pour signification originaire. La probabilité se change en certitude, lorsque ce mot se trouve employé très-communément dans l'acception du sens simple non-seulement par toutes les classes d'écrivains, mais même dans le langage vulgaire par les habitans des campagnes. Or c'est ce que l'on remarque à l'égard du mot *luxus* & de

ses co-dérivés. Parmi les Auteurs de l'ancienne latinité, qui ont échappé à la faulx du temps, plusieurs des plus recommandables ont employé ces mots dans l'acception du sens simple, comme le prouvent les passages cités ci-dessus; & l'on a vû que Cicéron rend témoignage que ces mêmes mots étoient pris au même sens par les gens de la campagne dans leurs discours ordinaires.

A cela se joint que les Dictionnaires latin-françois composés avant que le mot *Luxe* ait été introduit dans notre langue, ce qui n'a été que dans le cours du dernier siècle, traduisent tous le mot *Luxus* par *superfluité*, & placent toujours cette interprétation la première comme la signification g  n  ine du mot. Dans le Dictionnaire françois-latin de Nicot, imprimé en 1606 sous le titre de *Trésor de la Langue françoise*, au mot *superfluité*, on rend *TOUTE SUPER-*

FLUITE soit en viande, en habits ou autres choses, par *luxus*, *sumptus*. Dans le Calepin à l'article *Luxus* on lit *Luxus*, *ûs*, non *solum pro re venerâ, sed etiam & ferè semper* proprièque *pro omni superfluitate... dici solet*. Le Trésor de la Langue latine par Robert Estienne donne le mot *superfluitas* pour premier synonyme au mot *Luxus*.

L'ACCEPTION du mot *Luxus* & de ses co-dérivés dans laquelle ces mots sont pris pour signifier *incontinence*, est encore une preuve sensible que les mots *luxus*, *luxuries* & *luxuria* signifient au propre *superflu*, *surabondance*. Car la vigueur qui fait rechercher fréquemment les caresses des femmes & qui porte au *Péché de luxure*, a sa source dans la *surabondance* des sucs qu'on ne peut contenir comme l'indique le mot françois *incontinence* répondant en cela très-bien à l'esprit du mot latin *luxuria* employé

pour exprimer un grand penchant aux plaisirs de l'amour.

FESTUS a donné l'étymologie du mot *luxuriosus* d'où sont dérivés, selon lui, les mots *luxus*, *luxuries* & *luxuria*. Il le tire de l'adjectif *luxus*, qui, en parlant des membres du corps, signifie *sortis de leur place & relâchés*. La raison qu'il donne de cette étymologie est que le *luxueux est relâché dans sa dépense & sort des bornes ordinaires*. Voici comme il s'énonce : *Luxa membra è suis locis mota & soluta : à quo luxuriosus in re familiari solutus*. Le rapport d'un homme adonné au Luxe avec un membre démis, n'est pas fort sensible. Mais que ce rapport soit juste ou ne le soit pas, en approfondissant les raisons qui peuvent l'avoir fait imaginer, on trouve que c'est par une suite de ce que l'on regardoit les dépenses de Luxe comme des dépenses *superflues*, comme des dépenses

au-delà du *nécessaire*. Festus devoit sçavoir le sens du mot *luxuriosus*. Il atteste qu'il signifioit *un homme relâché dans sa dépense, un homme qui sortoit des bornes ordinaires*. C'est la force du mot *solutus* dans l'endroit cité où il est employé pour marquer le rapport qui a fait tirer le mot *luxuriosus* de l'adjectif *luxus*. Festus n'a pu admettre ce rapport qu'autant qu'il sçavoit que l'on considéroit les jouissances non taxées de Luxe comme formant une sphere où l'homme étoit placé suivant son état nécessaire, & que l'on pensoit qu'en ajoutant à ces jouissances, il sortoit de sa sphere naturelle. Il a vû par-là de la similitude entre un homme ainsi sorti de sa sphere & un os sorti de sa place naturelle. Les jouissances non taxées de Luxe étoient donc réputées nécessaires, & par le mot *luxus* on entendoit donc chez les Romains les jouissances au-delà du *nécessaire*, c'est-à-dire, les *jouissances superflues* & même en général toute *superfluité*, comme le

prouve l'usage que Virgile & les autres Auteurs cités en ont fait.

NONIUS Marcellus, Grammairien au reste peu estimé, qui, comme Festus, dérive le mot *luxuria* de l'adjectif *luxus* en rend raison en ces termes : *quia à rectâ vivendi viâ sit exclusa & ejecta*. Pour concilier cette explication avec les passages des Auteurs corrects dont on a fait mention où le mot *luxuria* & ses dérivés sont employés ; & même pour trouver à cette explication un sens qui ne soit point futile, il faut rendre le *rectâ vivendi viâ* par la manière naturelle, la manière ordinaire de vivre : traduction qui donne à la phrase un très-bon sens. Alors l'explication de Nonius rentre entièrement dans le sens de Festus ; & c'est ainsi que Gérard-Jean Vossius en a jugé dans son *Etymologicon linguæ latinæ* au mot *luxus*, où venant de parler de Festus, il dit, *similiaque Nonius habet*. Autrement, si l'on traduit *rectâ vivendi viâ*

par la *bonne maniere de vivre* ou par la *droite maniere de vivre*, on n'a plus qu'un sens qui n'indique aucun rapport entre le mot *luxuria* & la racine qu'on lui donne; d'ailleurs l'opposition avec le *bon* ou le *droit* n'étant pas ce qui caractérise spécialement le *Luxe*, on ne voit point pourquoi le *Luxe* auroit pris sa dénomination d'un caractère qui n'est pas véritablement le sien. En troisième lieu le sens qui résulte pour le mot *luxuria* de la maniere dont Nonius en donne l'étymologie, ne s'accorde plus avec l'usage que des Auteurs d'une autorité tout-à-fait imposante ont fait de ce mot. Par toutes ces raisons, si l'on n'admet pas la traduction de *rectâ* par *ordinaire*, *naturelle*, il faut rejeter l'explication que Nonius donne du mot *luxuria* parmi la plus grande partie des articles de son Lexique que les meilleurs critiques méprisent.

SERVIUS sur le mot *luxuries* dans le vers des Géorgiques,

Luxuriem segetum tenerâ depascit in herbâ ;
 dit : *Bene luxuriem ! ut ostendat rem superfluum & nocituram, nisi amputetur officere.*
 Ce qui signifie *luxuriem*, mot bien choisi ! pour montrer qu'une chose superflue & nuisible, nuit si elle n'est pas retranchée. L'autorité de Servius n'est pas d'un grand poids. Les bons Humanistes le regardent comme un commentateur très-fautif ; & M. Delille, qui vient de traduire en vers d'une manière si excellente les Géorgiques, ne feint pas de dire que Servius est peut-être le moins judicieux de tous les commentateurs de Virgile. Mais le préjugé, qui depuis long-temps ne laisse voir dans le mot de *Luxe* que l'expression d'un *superflu nuisible*, vicieux, fait adopter cette interprétation & même la présente naturellement à l'esprit, d'autant que le sens de la phrase n'y répugne pas (p).

(p) C'est dans la note sur le 58^e vers du premier Livre des Géorgiques où sont ces mots *bis quæ so-*

NÉANMOINS de ce que *luxuries* reçoit souvent au moral le sens de *superflu vicieux*, il ne s'ensuit pas que ce sens soit son sens propre & unique ; & de ce que le mot *luxuries* dans le vers des *Géorgiques* où il se trouve joint avec *segetum*, peut être traduit par l'idée complexe de *superflu vicieux*, on n'en doit pas conclure que Virgile ait attaché cette valeur au mot *luxuries* ; dès que la phrase a un sens complet & tout-à-fait satisfaisant en traduisant ce mot par l'idée simple de *superflu*, de *surabondance*.

Si le mot *luxuries* portoit par lui-même au propre l'idée complexe de *superflu vicieux*, par-tout où ce mot, ses synonymes & ses co-dérivés seroient employés, ils pourroient être traduits par

lent bis frigora sensit, que M. Delille s'explique au sujet de Servius, page 90 de l'édition in-12. petit format de la nouvelle traduction des *Géorgiques* de Virgile en vers françois.

ces mots ou par d'autres qui en rappelleroient l'idée. Cependant on a rapporté des passages dans lesquels les mots *luxuria*, *luxus*, &c. ne peuvent absolument être rendus avec quelque ombre de raison par l'idée de *superflu vicieux*.

COMMENT adapter cette interprétation aux vers de l'Enéide

*At domus interior regali splendida luxu
Instruitur.* 3. . .

Epulaeque ante ora paratae

Regifico luxu . . . ?

Vid. supra pag. 183 . . .

Comment l'adapter au passage de Columelle

*Plerique vitem validam & luxuriosam falso
crediderunt feraciorem fieri ?*

Vid. sup. pag. 186.

A ceux de Pline,

*Nec luxuriosa pabula pinguis soli semper
indicium habent ;*

Vid. sup. 187.

*Germinantia nisi en solo luxurioso fodienda
non sunt ;*

Vid. sup. pag. 187.

Est

Est & luxuriosa ratio vites ferendi , ut quatuor malleoli vehementi vinculo colligentur in parte luxuriosâ.

Vid. sup. pag. 188.

A celui d'Ovide ,

*Jam seges est ubi Troja fuit , ressecandaque falce
Luxuriat Phrygio sanguine pinguis humus.*

Vid. sup. p. 189.

On ne peut pas davantage faire entrer l'idée de *superflu nuisible vicieux* dans le vers du premier livre des Géorgiques ,

At si luxuriâ foliorum exuberat umbra.

Vid. sup. pag. 180.

Ni dans ce passage du troisieme livre

Luxuriatque toris animosum pectus.

Vid. sup. pag. 182.

On sent que dans le vers du même poëme

*Hoc faciunt nimio ne luxu obtusior usus
Sit genitali arvo.*

Vid. sup. pag. 181.

la traduction du mot *luxu* par *SURABONDANCE*, par *SUPERFLU* de nourriture, suivant l'interprétation de Taubman *pabuli copiâ* , complete le sens de

II. Partie.

O

la phrase & que d'y joindre l'idée de *nuisible*, de *vicieux*, ne feroit que l'embarraffer. De plus l'adjectif *nimio* en françois *trop grand* qui accompagne dans ce passage le mot *luxu*, montre assez clairement, indépendamment des conséquences à tirer des autres passages cités, que le mot *luxus* ne portoit pas avec lui dans l'esprit de Virgile l'idée d'un *superflu nuisible*, *vicieux*. Car Virgile marquant par l'épithete de *nimio* le cas où la chose qu'il désigne par le mot *luxu* est en danger de nuire, c'est comme s'il disoit que, hors de ce cas, la chose dont il parle, quoiqu'énoncée par le mot *luxu*, n'auroit point de danger. Par conséquent il est sensible que le mot *luxus* ne portoit par lui-même que l'idée simple de *superflu* sans aucune autre idée accessoire *.

* Thom. Holyoke, dans son grand Dict. Latin-Anglois, imprimé à Londres en 1677, in-fol. rend *luxuriosa pabula* de Pline, par *very abundant feeding of cattel*, & *frumenta luxuriosa* par *corn growing very rich*.

Fin de l'Appendice.

Errata de la premiere Partie.

CHAP. IV. Page 78, ligne 8. Subsistance ? lisez subsistance.

Ibid. Page 98, lig. 9 & 10. Il est incontestable que ce bonheur, lisez il est incontestable que le bonheur

CHAP. V. Pag. 113, lig. 1. Pain factice, lisez pain faitis

Ibid. Page 116, lig. 22 & 23. Et c'est cause, lis. & c'est à cause

CHAP. VI. Page 125, lig. 9. Le chaos que présente, lis. Mais le chaos que présente

CHAP. VII. Page 154, ligne 1. Ces états; n'est-il pas vrai, lis. ces états. N'est-il pas vrai

Ibid. Ligne 11. Analogie. lis. analogie ?

Seconde Partie.

CHAP. I. Page 22, lig. 19. Elle est inadmissible, lis. elle est inamissible

CHAP. III. Page 48, lig. 7. Pour se procurer, lis. à se procurer

CHAP. IV. Page 71, lig. 12 & 13. Nous n'aurons, lis. Nous n'aurions

CHAP. VI. Page 131. Aux progrès d'une nation, lis. aux progrès d'une nation.

Appendice.

Page 179, lig. 16. Se composant du superflu; lis. se composant de superflu.









